

# Sommaire

## **1) Editorial**

## **2) Laissons Si Mohand U Mhand à son mythe**

Merahi Youcef

## **3) Le Legs oublié de Si Mohand U Mhand**

Achour Mouloud

## **4) La représentation de la féminité dans la poésie de Si Mohand U Mhand**

Amhis

## **5) L'ombre de Si Mohand Sur la Poésie post-1871**

Aziri Boudjema

## **6) Si Mohand U Mhand ou le serment d'exil**

Bensadok Kaddour

## **7) Présentation de l'ouvrage de Younes Adli Si Mohand U Mhand :**

## **Errance et révolte Alger 2000**

Bilek Benlamara Cherifa

## **8) Isefra N Si Muhand**

Bilek Hamid

## **9) Si Muhand U Mhand enfant et poète d'un naufrage**

Bitam Boukhalfa

## **10) Analyse sémio rhétorique d'un poème**

Bouamara Kamal

## **11) Azamul di tmedyazt n Si Mohand U Mhand**

Djelaoui Mohamed

## **12) Rencontre de Si Mohand U Mhand avec Ccix Mohand U Lhocine**

Ghobrini Mohamed

## **13) Esquisse d'une bibliographie sur Si Mohand U Mhand**

Hadj-Said Abdenour

## **14) Si Mohand U Mhand, le poète de l'exil, témoin de son siècle**

Haïchour Boudjema

## **15) Awal yef wawal γur Si Muhand U Mhand**

Imahrazene Moussa

## **16) Culture traditionnelle berbère ou culture de tradition : une survivance au travers de l'Asefru.**

Mouheb Fatma Flora

## **17) Si Mohand U Mhand Cet errant de la vie et de l'amour**

Negrouche Samira

## **18) L'artiste, une blessure éternelle Une image de Si Mohand U Mhand ;**

Smail

## **19) Si Muhand d wid-is      Zenia Salem**

## **20) Talya n isefra n Si Mohand U Mhand      Salhi Mohand Akli**

## Editorial

Le hasard fait qu'au moment où nous nous préparons à commémorer le centième anniversaire de la mort de Si Muhand U Mhand, nous commémorons le premier anniversaire de la mort de Da Idir Ait Amrane, Haut Commissaire à l'Amazighité.

Deux hommes illustres, deux destins : le premier était loin d'imaginer le trésor culturel qu'il a légué à la Kabylie qui l'avait renié un siècle durant, à l'Algérie et peut être, dans l'avenir à l'universalité.

Idir Ait Amrane avait consacré sa vie à son pays, à son identité. Dès son jeune âge, face à l'occupant, il choisit la lutte pour l'indépendance de l'Algérie tout en travaillant pour son identité amazighe.

Il s'est rapidement structuré parmi les premiers nationalistes algériens. Il purgea plusieurs années de prison pendant la guerre de libération. La souveraineté nationale retrouvée, il est au service de la Nation où il se consacra essentiellement à l'éducation nationale.

Alors qu'il était en retraite, il revient s'occuper de l'identité amazighe.

Il parcourait le pays et distillait son savoir, sa sagesse et ses recherches dans le domaine de cette culture. Son travail est récompensé lorsqu'il est enfin rappelé pour être nommé à la tête de la première institution au monde chargée de l'Amazighité (HCA) le 06 juin 1995.

Malgré une grave maladie qui le terrassait, il avait assumé ses responsabilités jusqu'au jour de sa mort le 31 Octobre 2004.

Il est enterré un 1<sup>er</sup> Novembre chargé de tous les symboles.

Bien avant dans le temps, Si Mohand a contribué, peut être à son insu, à l'édification et à la construction d'une identité, d'une culture et d'une civilisation.

Lui, l'objecteur de conscience, le marginal, l'errant qui ne voulait pas rentrer dans le moule de son temps et de sa société a porté et a exprimé d'une voie haute les passions, les sentiments et les faiblesses, de ses semblables. Dans son combat poétique Si Mohand a dénoncé l'ordre sociopolitique imposé à son peuple.

Appauvri, meurtri par tant d'épreuves, un sort, d'une rare férocité s'acharnait sur lui ; Si Mohand a décrié toutes les misères et les maux venants des siens ou de l'étranger. Les cris de révoltes étaient si forts qu'ils se propagent au-delà des limites du Temps. Ils sont aussi édifiants et sensés que des générations se les approprient et (se) les réclament comme si les besoins d'il y a un siècle n'ont point évolué.

Nous sommes tenté de dire que c'est Si Mohand qui a été en avance sur son époque au point de transmettre ses prémonitions, les envoyer au travers des temps pour atterrir auprès de générations qui sauront les découvrir, les exploiter et, par là, rendre hommage à leur auteur ; le porter encore plus haut pour qu'il repose en paix dans

« Aseqif n Tmana ».

## **La représentation de la féminité dans la poésie de Si Mohand U M'hand**

Mme Amhis

C'est un truisme que de dire que Si Mohand U M'hand est une figure de référence de notre culture et, en même temps un repère historique.

En parler, c'est se réapproprier, dans un premier temps notre patrimoine. Toutes les idées que véhicule sa poésie sont d'une brûlante actualité.

Dans la préface aux poèmes de Si Mohand U M'hand, Mouloud Féraoun écrit « On peut se demander comment un poète profane a pu devenir l'incarnation d'un peuple ».

Certes, profane signifie qui n'appartient pas à la religion. Pourtant Si Mohand il serait intéressant d'approfondir ses rapports avec le religieux fait constamment référence dans ses poèmes à Dieu. Le problème ne se situe pas à ce niveau. En brisant les tabous, en s'inscrivant contre les traditions et les dogmes, il a acquis une grande notoriété. L'interrogation de Mouloud Féraoun nous amène à nous demander quel est le rôle du poète en général ?

Le poète est d'abord un homme de son temps. Grâce à sa sensibilité, grâce au pouvoir du verbe, il a une vision très nette des événements. En ce qui concerne Si Mohand, sa poésie sort des profondeurs de son être et de sa terre. Il porte en lui une telle richesse qu'il parvient à s'élever au-delà des contingences. Le jugement des autres lui importait peu. Il s'exprime dans une parole libérée. Il était lui et il s'assumait totalement. Sa poésie est chant.

Il parvient à exprimer tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Il apporte une réponse aux nombreuses frustrations d'un peuple pris dans le carcan de la société patriarcale et des idéologies dominantes et sevré de l'essentiel : la liberté, le droit d'exister, le droit d'être simplement un homme, un humain.

En le replaçant dans le contexte socio-historique de l'époque, on comprend le sens de la vie qu'il n'a pas choisie de mener. Dans nos sociétés closes pour des raisons de survie les codes étaient très contraignants. A un moment de l'histoire s'opère la jonction entre la culture traditionnelle et l'histoire. Bien plus, le poète qui a le pouvoir du langage apporte à la société de tradition orale pétrie de poésie, un plus. Ce n'est pas un hasard si un peuple entier, spontanément, s'est soulevé pour revendiquer sa propre culture, lorsque la conférence de Mouloud Mammeri a été interdite.

Nous devons à Mouloud Mammeri et à Mouloud Féraoun d'avoir rétabli le temps historique en publiant les poèmes de Si Mohand.

Le passage de l'oral à la transcription a permis de sauvegarder ce patrimoine face aux défaillances de la mémoire et à un émiettement constamment programmé. Le poète est la voix d'un peuple. Ce n'est donc pas un hasard si tous les systèmes totalitaires se sont acharnés à persécuter les poètes. ; c'est dire que leur parole est porteuse, donc perçue comme un danger.

Ce qui fait la grandeur de Si Mohand, c'est son sens de la liberté, sa révolte et son universalité.

La poésie de Si Mohand aborde tous les thèmes avec un terme récurrent « taluft ». Ce terme revient souvent dans la table des matières proposée par Mouloud Mammeri :

taluft tayeri, taluft l'yerba, taluft n twenza, taluft n taggara, taluft imdukkal,  
taluft n zzman ( l'amour, l'exil, le destin, la mort, l'amitié le siècle)

### **Les femmes :**

Les femmes et l'amour ont de tout temps été les thèmes privilégiés des chanteurs des écrivains et notamment des poètes. Si Mohand ne fait pas exception : de nombreux poèmes sont consacrés à la femme. J'ai choisi de vous parler de la représentation de la femme dans la poésie de Si Mohand. Tout un questionnement s'est imposé à partir de la lecture de ses poèmes.

Quelle est la perception de la femme ? La femme est-elle aimée, désirée, proche, lointaine inaccessible ?

Y'a-t-il des amours heureux, satisfaits ?

Y a t-il une réelle communication avec sentiments partagés ?

Y a-t-il des constantes dans l'expression de l'amour en langue amazighe ?

Autant de voix de recherche qui permettraient une réflexion approfondie.

D'emblée, Si Mohand avoue sa passion pour les filles

« j'aime passionnément les filles »

Les jeunes auditeurs ont une préférence pour ce thème.

« Dès que je commence un poème »

« On me dit non »

« Chante nous les filles »

Le poète glorifie les femmes et blâme les mariages sans amour.

« Que Dieu ruine son père »

« Qui la marie selon son plaisir »

« Elle ferait pitié même à un Roumi »

Il les nomme, et leur donne une existence réellement. Sa vision est panthéiste. Il identifie Dieu dans toutes les créations naturelles : la nature, les femmes.

Il passe sans transition de l'allégorie, du symbole à l'évocation de la femme aimée, et, en même temps, il rêve de se transformer afin de mieux accéder au domaine interdit. Les poèmes de Si Mohand révèlent l'impossibilité du couple à s'accomplir, l'incapacité du bonheur, faute d'amour vrai et partagé.

Dans l'ensemble deux constantes structurent le poème :

- Eloignement : Messenger (Désir de rejoindre l'autre.)

Evocation d'un jardin luxuriant objet de soins et d'amour, mais les efforts sont vains. Il y a toujours un prédateur qui convoite son bien et le détruit.

Jardin, donc protection, donc abondance, donc eau : épanouissement puis destruction.

Femme et beauté sont étroitement liées. Les femmes exercent sur Si Mohand un terrible pouvoir et sa sensualité est toujours à la recherche d'un plaisir esthétique. D'un côté, il avoue sa passion pour les filles, de l'autre il lance cette prière :

« Qu'elles aillent loin de moi, je n'ai plus un sou »

Pourquoi donc cet éloignement ? L'amour ne lui a donc pas apporté de satisfactions ? Apparemment, c'est flagrant, dans beaucoup de poèmes, elles ont été, malgré lui, source de tourments.

« Quiconque me blâme, qu'ils soit sans pardon  
 « Ma blessure est infinie  
 « Et pour cela je m'adonne aux plaisirs par défi  
 « La passion a gâché ma volonté  
 « Ce n'est pas que je sois pervers  
 « Nul n'a le mérite de ses vertus  
 « J'ai suivi ma raison  
 « Elle s'est égarée, s'est enfoncée dans les épreuves  
 « Avant de finir dans le repentir »

Les femmes sont souvent nommées, grave transgression du code. Elles s'appellent Chavha, Dahbia, Fadhma, Philadelphine, Yamina, El-Djoher...

Par jeu d'amoureux, il épèle leur prénom, comme on ferait d'une marguerite : Je t'aime un peu... beaucoup... passionnément

<p>Lfeṣl iw idda yef lfa          Af terna lya          S llam u llif ittkemmil</p> <p>D ddal ay d wis xemsa          Irna d lam u lfa          S lya u nnun ittjemmil</p> <p>Acmen dḍrafa          Lqed ney ṣṣifa          Anwa ur tt netthemmil</p>	<p>Mon poème prélude en F          Suit I          Puis L et A</p> <p>La cinquième lettre est D          Puis viennent L et F          I et N complètent son nom<sup>1</sup></p> <p>Que de grâces          Quelle taille et quelle beauté          Qui ne l'aimerait pas ?</p>
<p>Lḥerf iw idda yef lfa          D tṭa s lxifḍa          S llim a-gheḡḡa yism is</p> <p>Fellas ul iw yettfafa          Rḥiy tilufa          Hubay a madden amḍiq is</p> <p>Siwa netttat ay nufa          Tzad g ṣṣifa          Awi tt iččan d asfel is</p>	<p>Mon poème prélude en F          Puis viennent T suivi de I          M clôt son nom<sup>1</sup></p> <p>A cause d'elle mon cœur est agité          Repu d'épreuves          Je redoute hommes de me trouver sur son chemin          Elle seule est à mes yeux          La beauté sans pareille          Ah la boire comme une potion<sup>2</sup></p> <p><i>1. Parfait exemple de nom épelé. Ici cela donne          Philadelphie          2. Elle s'appelle donc : Fatima          3. Littéralement : la manger comme un médecine</i></p>

### - Comment les perçoit-il ?

Comme un esthète, il saisit en la femme aimée un détail physique ou vestimentaire, une attitude suggestive, une voix chaude, et cela suffit à provoquer en lui une passion dévastatrice jusqu'à la déraison :

« Je suis entré en guerre contre ma raison  
« Mon cœur, sois plus docile  
« Nul n'est maître de sa volonté  
« À chacun, la passion qui le meut »

La taille, les yeux, les seins sont des détails qui reviennent fréquemment. On retrouve dans sa poésie tous les thèmes de la poésie traditionnelle. Voici un message d'un amoureux empêché :

« Raconte à la gazelle de la vallée  
« Grandie dans les sables »  
« Quand elle paraît au rendez-vous  
« Elle a la peau blanche  
« Son visage est comme le soleil qui se lève  
« Sur Lalla Khadidja, précédé de lumière  
« Raconte à celle aux sourcils peints  
« À la branche de palmier  
« Dont le cou est d'un blanc immaculé  
« Les dents comme des perles  
« Et les pommettes vermeilles ... »

#### **- Il saisit des attitudes**

« Maintenant tu détournes la tête  
« Et baisse les yeux  
« Aujourd'hui, elle vient de passer à la fontaine  
« La cruche sur son dos  
« Les joues rouges comme du sang  
« Je l'ai trouvé entraîné de cueillir des figues de barbarie »

**- Il s'attache à des détails vestimentaires :** Si Mohand n'est pas insensible aux détails de la parure.

« Elle s'était parée de ses plus beaux atouts  
« Elle s'en va lentement  
« Je l'ai vue se couvrir la poitrine  
« J'ai failli, ô frère, en mourir  
« Elle vient de passer à la fontaine

Il remarque la fouta, la ceinture de fils de laine colorée, les tatouages aux bras, les bijoux, le brin de basilic au front,

#### **- Il est sensible à la séduction de la voix**

« Je l'écoutais babiller  
« Parmi les femmes  
« Un savon à la main  
« La peau lisse comme toile. »

Cette vision de la femme est celle d'un esthète, d'un épicurien, d'un jouisseur.

**- La vision est panthéiste :** Le thème le plus constant est celui du jardin. Les poèmes commencent presque tous de la même manière :

« J'avais planté/ j'avais jardin princier/ j'avais jardin bien exposé/jardin ombré/Jardins de jeune plants/jardins exquis, stupéfiant/jardin sans pareil/coquet et agréable/d'une beauté extraordinaire.

Les jardins sont objet de soins : Abondance de fruits, luxuriance ; des parfums les caractérisent ; pêches, grenades, raisins rouges, orangers, abricots, pommes de bougie, figues, prunes : « Je lui prodiguais mes soins », et les jardins sont protégés :

« Je l'enfermais avec soin, derrière le voile d'une clôture

« Je l'avais ceint de murailles

« Un jardin clos

« Avec porte close et jardin sans cesse éveillé »

### **Permanence de l'image :**

Ses vergers sont pleins de promesses, de fruits, de fleurs et, au moment où on s'y attend le moins, sont détruits. Et par qui ? Qui sont les ennemis ? Tantôt des bergers, des hommes vils, l'épervier, « un juif, grand bien lui fasse », « une bécasse s'en repaît », Les sauterelles l'ont dévoré « ce fut pour le bonheur des chiens » ; elle fut détruite à cause d'un barrage rompu, d'un jardin éboulé ».

Puis, le poète passe sans transition de la description de son jardin au sens propre à sa transposition allégorique en la femme aimée.

### **Des symboles constants :**

On retrouve les stéréotypes de toute la poésie et de la chanson kabyle, en général. *Idjid* : Le noble seigneur/*l'baz* : Le faucon qui est un messager hirondeau, noble/*Itbir* : Le pigeon, un oiseau tendre, le ramier, la femme est une colombe, une gazelle des déserts. Lui ne rêve que de se transformer.

« Pour toi, je deviendrai faucon, éclair, cavalier, chasseur, bélier » ; « On voudrait devenir un faucon, être le nid de l'aigle femelle, devenir un bébé »

Ainsi, la femme est reléguée aux sensations éphémères. On a l'impression d'un jeu qui, pourtant a des conséquences profondes sur la sensibilité de Si Mohand.

Et pourtant, comme l'écrit Mouloud Mammeri dans sa préface aux *isefra* de Si M'hand « mais de tous les philtres, le plus passionnément recherché par Mohand, c'est l'amour. L'amour ou plutôt un sentiment complexe où se mêlent le plaisir esthétique, la volupté, la recherche d'une thérapeutique et, sans doute, ce qui est convenu d'appeler l'amour »

Si Mohand apparaît comme un épicurien, aimant la vie, ne contrariant pas sa nature d'homme totalement libre et libéré. Il est constamment partagé entre U lis et *ṛray* -is, entre son instinct et sa raison.

« J'ai suivi ma raison, lorsqu'il a du repentir /ma 'raison dévoyée'/ j'ai fait vœu de châtier ma raison perdue

« On m'a surnommé l'égaré  
« Nul n'a le mérite de ses vertus »

Il avoue constamment sa passion, ses faiblesses :

« Qu'elles aillent loin de moi », et au même temps fait cette étrange prière :  
« Qui me blâme, mon Dieu éprouve-le. Prive le de filles  
« Et que la douleur lui cuise le cœur »

Il avoue aussi dans un vers fameux : « Ah ! Connaître la joie un seul jour ? » Ayant connu tous les tourments, il apparaît que l'amour est « une forme seulement de l'exil », écrira Mouloud Mammeri. Pas un seul poème d'amour heureux : « L'amante est morte ; elle est mariée à un autre ; c'est un rêve ». Aucune mention d'un amour partagé. L'extrême sensibilité apparaît dans une série de termes hyperboliques, de métaphores, de comparaisons- il recherche le soutien, le réconfort de ses semblables qu'il prend à témoin.

« Mon cœur pour toi brûlait  
« La séparation est amère comme la tombe  
« Mon esprit est égaré  
« Ma raison assommée  
« mes larmes coulent Montagnes écroulez-vous sur moi »  
« La belle, objet de mes tourments  
« La passion lacère mon cœur »

L'omniprésence de la femme, l'incapacité à assumer une relation stable et heureuse font que la poésie de Si Mhand ou Mhand devient un instrument de révélation Dans un poème, il écrit : « je m'adonne au plaisir par défi.

Que cherche-t-il à prouver ? Souffrance vraie, femmes réelles ou fantasmées; Mouloud Mammeri semble avoir perçu l'essentiel du comportement de Si Mohand Ou M'hand. Ces amours imaginaires ou réelles « ne sont si continuellement renaissantes que parce qu'elles sont toujours insatisfaites » et d'avouer.

« A chacun sa maladie  
Mon mal, à moi, n'a point de pareil  
Ma misère, nul ne la sait  
Les adultes ni les jeunes gens  
Mis à part quelques esprits perspicaces »

Si Mhand ou M'hand inspire de la compassion mais c'est dans la poésie qu'il puise l'énergie, le désir de vivre, une compensation à sa terrible condition d'homme exilé de tout, sans foyer, sans patrie, sans fortune, délaissé des hommes, et « voilà que Dieu même l'abandonne ». Sa vie est un désastre mais il réussit à la transcender grâce à la poésie qui s'est imposée à lui « tettunefk -as -d « on forcerait à peine en disant qu'en définitive les drogues, les alcools et les filles, la prière, l'action de grâce ou la résignation, la colère, la révolte ou le blasphème ne lui ont servi que de matériau ce qui toute sa vie l'a soutenu, c'est la poésie ». M. Mammeri.

Les femmes ont joué ce double rôle d'attraction / répulsion.



Dès le premier poème, il écrit « guide-les dans la voie droite ». On peut imaginer que les rencontres de cabarets, de tavernes, de milieu mal famés expliquent que, sans arrêt, il parle d'argent « j'y ai laissé tout mon argent ».

Pour Si M'hand ou Mhand, les femmes sont responsables de ses multiples maux. Elle sont déshumanisées, renvoyées à une autre nature : jardin, parfum, fleur, animal. Il les accuse de trahison, d'être matérialistes, elles n'en veulent qu'à son argent. La femme est déclassée. Une seule fois, il dira de l'une d'elles : « elle était instruite, intelligente et sage ». D'une autre, il dira : « elle, ne méprise pas le pauvre hère ».

D'une manière générale, elles ont un rôle négatif

« Dis à la plus belle des filles  
Au teint de grenade  
Qu'avant de la connaître, j'étais dévôt  
Pour elle, j'ai abandonné la prière  
Vin, absinthe  
Tabac et kif me sont échus  
La très belle m'a trahi  
Me laissant en un triste état  
Elle a préféré aux dattes, les caroubes »

Ce qui frappe dans toutes ces poésies, c'est que l'amour est source de désordre et de malheur. Il ya là comme une sorte d'incapacité à communiquer, à se rejoindre. Pourquoi l'Eden est-il voué à la destruction ? Il faut le préciser, ce n'est pas le fait des femmes.

Quelle explication donner ? Youcef Oulefki aurait confié à Mouloud Feraoun, la déficience physique du poète : amour platonique, amours imaginaires, fantasmes d'un infirme, incapacité à réaliser une union réelle, image « sublimée » de la femme

« J'ai conté ma peine aux monts et ils ont tremblé »  
« La plaie de mon cœur s'est rouverte »  
« J'aime le plaisir des filles avec passion »

J'ai travaillé sur le corpus recensé par M.Mammeri. La traduction peut être un support quand on ne maîtrise pas la langue, elle peut permettre d'en comprendre le contenu mais le côté poétique échappe, ce qui dénature le sens profond du texte. Une dimension essentielle se perd.

Nos chercheurs devraient réfléchir sur une théorie globale sur l'oralité pour la raison essentielle que la littérature orale est étroitement liée aux conditions sociales de production. Les chercheurs étrangers qui se sont intéressés à la littérature orale n'y ont vu qu'un « moyen d'accéder à la connaissance de l'organisation d'une société, à l'étude d'un code des valeurs » - ce que nous avons fait dans un premier temps.

Pour nous berbérophones qui vivons dans cette société, la littérature orale fait partie de notre vie, de notre quotidien, ainsi « la traduction d'oralité a profondément influencé et conditionné l'ensemble des relations de la société à sa culture, au point d'en informer toutes les pratiques et tous les comportements ».

« Sens en fonction du texte, en oralité »

Christiane Seydou

colloque international sur l'oralité africaine 1989

Dans un premier temps, certes, la poésie de Si Mhand ou M'hand peut nous apporter une série d'informations, mais il faut dépasser cette étape pour apprécier la poésie pour elle-même et se livrer à l'étude du texte comme un texte littéraire.

Dans la distinction des genres, on peut noter que les sociétés orales ont peu de prose écrite. On peut supposer que les textes en vers sont plus faciles à mémoriser car le vers est reproductible..

Le passage de l'oral à l'écrit pose de nombreux problèmes :

**Le premier :** Comment concilier la perpétuation d'une littérature dite traditionnelle, fonctionnant uniquement en situation d'oralité « avec l'émergence d'une littérature écrite où le texte pouvait prendre valeur et sens par lui-même, indépendamment de son contexte d'expression et de réception et devient objet d'une communication différée, individuelle et intériorisée, hors espace, hors temps »

**Le second problème :** « même en milieu d'oralité, la langue de la littérature n'est pas la langue courante ». Cela pose le problème de registre des langues. Cette distinction n'est pas vraiment apparente dans certaines communautés protégées des interférences d'autres langues.

**Le troisième problème :** la production des textes est tellement imbriqué dans l'histoire et la culture de chaque société, qu'il devient à peu près impossible d'opérer une simple transposition (un public différent, des réactions différentes ) D'où, Il y a incommunicabilité surtout lorsqu'il s'agit de poésie.

C'est une banalité de dire que toute traduction est trahison. Pour un texte en prose cela ne se pose pas de la même façon que la poésie. Dans un texte en prose, il est possible d'appréhender le texte d'une manière aussi fidèle que possible à condition de posséder parfaitement les deux langues, celle du texte à traduire et celle de la traduction, non seulement les deux langues mais l'ancrage culturel indispensable à la fidélité du texte. Mais pour la poésie, il en est autrement. Il est quasiment impossible de restituer fidèlement dans une traduction un texte poétique. La poésie ne se traduit pas. Cela tient au genre même et la fonction de la poésie. Elle fait appel à la sensibilité, procure un plaisir esthétique. La poésie est avant tout, expression personnelle. Si vous récitez un poème de Si M'hand U M'hand, il peut ébranler un berbérophone et laisser indifférents des auditeurs d'une culture différente.

En ce qui concerne la poésie de Si Mohand U M'hand, elle est profondément ancrée dans la culture traditionnelle orale ; elle ne peut avoir la rigueur et l'évidence que lui confère le livre. C'est pour cela, à mon sens avant de fixer les oeuvres de Si Mohand pour la postérité, il faut s'assurer de l'authenticité à défaut de la méconnaissance des conditions de l'énonciation. Cette dernière difficulté est accentuée par le fait que le poète « avait fait le serment de ne jamais répéter un poème ».les conditions de l'énonciation auraient pu apporter un plus, souvent les défaillances de la mémoire ont pu être comblées d'une manière personnelle car à part quelques exceptions, la mémoire a ses limites.

L'absence de date est préjudiciable à l'établissement d'une chronologie qui aurait permis de suivre l'évolution de la poésie de Si M'hand U M'hand. Ce qui a été sauvé de l'oubli est recensé mais on ne sait pas ce qui est irrémédiablement perdu. C'est Mouloud Mammeri qui a traduit en restant le plus proche du sens.

Tout passage à l'écrit dénature le poème « d'abord parce qu'on le sort de son cadre ; toute une dimension se perd : la musicalité, la rime en particulier, les scansions, les effets sonores et, ce qui fait l'âme d'un berbère, la saveur de sa langue. Le mot à mot qui colle au plus près ne rendra jamais cette saveur.

Au plan pratique, il vaut mieux enregistrer que traduire, pour conserver tout ce qui fait la poésie : la voix.

- \* Il faut développer à l'école le goût de la poésie, car il arrivera bien un moment où les enfants instruits en langue amazighe n'auront nul besoin de traduction.

- \* Il vaut mieux parler de littérature orale plutôt que d'oralité, terme réducteur et connoté dans le contexte de domination.

- \* Ne pas survaloriser l'écrit : certes l'écrit fixe mais la littérature en situation d'oralité est une parole vive

- \* ne pas opposer l'écrit à l'oral

Nous devons impérativement enregistrer, éviter les traductions réductrices faire comme les hommes du paléolithique qui gravaient et peignaient leurs mythes et leur imaginaire et la connaissance d'eux même sur les roches.

- \* La poésie de Si M'hand U M'hand contient l'âme et la mémoire collective d'un peuple, le génie et l'esprit de la langue mais elle est fragilisée face aux pratiques modernes.

**Conclusion :** Si M'hand U M'hand ? Légende ? Mythe ? Un humaniste avant tout. Une personnalité remarquable en quête d'amour, d'amitié, de justice. Elle a su répondre aux hommes et aux femmes de son temps pris dans le carcan de la société patriarcale et fortement codée. Sa poésie est révolution.

## L'ombre de Si Mohand sur La poésie post 1871

B. AZIRI

Depuis sa révélation, après la répression dramatique de la révolte de 1871, le nom de Si Mohand Oumhand n At Hmadouche, poète de génie, devient indissociablement lié à la poésie kabyle. De nos jours encore, un siècle après sa mort en 1905, il demeure le poète kabyle le plus populaire : ses poèmes sont déclamés par des profanes dans tous les coins de la kabylie.

En plus du talent sûr, l'engouement des kabyles à l'égard de la poésie de Si Mohand s'explique par la libération de l'expression amoureuse, brisant ainsi le carcan des traditions. Parler d'amour était tabou, indigne d'un **argaz** notamment quant il est **amusnaw** « savant et sage ». Evidemment, imeddahen et imeksawen « bergers » disaient bien des poésies érotiques. Par son génie, Si Mohand a su s'attirer l'estime au lieu de l'opprobre. Lui le clerc qui déclamait une poésie amoureuse des plus crues de son époque n'était pas pour autant déshonoré. Au contraire, la société, désarmé par le nouvel ordre colonial, trouvait une bouffée d'oxygène dans ses poèmes d'amour, une catharsis dans son drame personnel et des repères sûrs dans ses poèmes qui traitaient de l'actualité de l'époque et des problèmes de toute la société algérienne, menacée dans son mode de vie, son existence même.

Son errance est symbole de la liberté confisquée aux siens et sa douleur un apaisement de leurs peines insondable. C'est donc légitime que Si Mohand soit perçu comme le maître du verbe, le poète adulé. Il est naturel aussi que toutes personnes visitées par les muses s'essaie à l'imitation du maître ; d'où l'incommensurable influence qu'exerce l'oeuvre de Si Mohand sur les poètes ultérieurs.

Cette influence, est-elle stimulante et positives ou au contraire, figeante et acceptisante par les moules formels et clichés thématiques qu'elle met généreusement à la disposition des poètes post- 1871 ?

Les aspects positifs sont nombreux : la liberté du ton, inhabituelle, et la nouveauté de la forme et de la thématique. Cependant, les retombées négatives sont aussi évidentes sur les poètes de sa génération à telle enseigne que lors de la publication du *Recueil de poésies kabyles* de Boulifa (1904), les kabyles n'avaient d'attention que pour les poèmes de Si Mohand. Selon Mouloud Féraoun « sur les trois cents **isfra** collationnés par Boulifa une centaine seulement viendrait de Si Mohand, les autres seraient dus à des disciples, des imitateurs anonymes plus ou moins heureux du maître. Mais tout le monde ignore ces poèmes secondaires, c'est le livre de Si Mohand » (1960 :10)

*Bismilleh ar nebd' asefru  
Ar Lleh ad yelhu  
Ar d inadi deg lewqyat*

*Win s islan ar d a-t-yaru  
Ur as-iberru*

***Willan d Ifahem yeẓr-at***

***A nḥell Rbb' atenṭihdu***

***Γrs a la ndaâu***

***Ad baâdent adrim nekfa-t***

C'est par ce neuvain de forme finement ciselée, d'expression fortement connoté que s'ouvre le répertoire de Si Mohand, estimé à des milliers de poèmes semés au gré de son inspiration sur le chemin de sa vie. Le neuvain est la matrice modèle de tous ses poèmes, à l'exception de quelques uns qui comportent 4, 5, 6, 7 et 8 strophes (Mammeri 1982 : 85) une strophe de trois vers, tercet rimé AAB, et rythmé 7/5/7 constitue l'unité du neuvain.

D'une utilisation rarissime du début du 19<sup>ème</sup> siècle, inexistant dans les poèmes connus du 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle, le neuvain serait une invention de Si Mohand puisqu'il se répand considérablement, suite à son œuvre (ibidem).

Il va sans dire que les poètes contemporains de Si Mohand appliquent scrupuleusement la recette. Plus encore, ils rabachent les thèmes traités dans ses poèmes, s'enfermant ainsi dans cet espace formel et thématique mohandien, balisé avec une rigueur mathématique. A titre d'exemple, la poésie de son ami et compagnon Youcef Oulefki, considérait comme son émule, paraît comme une pâle photocopie des poèmes de Si Mohand Ou Mhand et son audience n'était pas allée plus loin que ses contemporains.

Il faudra attendre la génération du poète chanteur moderne pour que le génie Mohandien soit perçu avec distanciation, compris et exploité à bon escient sans trop tomber sous l'envoûtement aliénant de son charme.

Ainsi l'intertextualité féconde avec l'œuvre de Si Mohand apparaît avec évidence dans les poèmes chantés de Slimane Azem : il a mis à profit l'expérience du maître pour plus affiner le cliché et le motif et les adapter à son style et au nouveau contexte.

**A yafrux iferlles** «o ! Hirondelle » est l'une des plus belles chansons de Slimane. L'auteur, en exil, envoie cet oiseau pour survoler le pays, il lui recommande pour ses haltes et ses nuitées les lieux qui lui sont chers (son village sa maison). Voici le refrain de la chanson :

***A yafrux iferlles***

***Ak-cegâay awi d tṭbut***

***âelli di tagnaw yewwes***

***Awi-yi d lexbar n tmurt***

« O! Hirondelle, je t'envoie  
Prends ton élan haut dans les cieux  
Rapporte-moi avec certitude  
Les nouvelles du pays »

Slimane intime à l'oiseau migrateur l'ordre de partir **ak cegəay** ... « Je t'envoie ... » ; alors que Si Mohand, avant lui, en voulant charger l'oiseau qui fait le printemps d'une mission quasi-similaire, a marqué une hésitation : **waqila abrid' ak-cegəay** « peut être cette fois-ci je te dépêcherai » :

*Ay afrux ifirelles  
Di tagnaw yewwes  
Waqil' abrid' ak-cegəay*

*Γuđ-Lehbib rzu yures  
Hku yas wehdes  
Leğmiâ n ssaddat zurey*

*Inas aqlay nexnunes  
Di lebher neymes  
Dâut-iy' ad ifrirey.*

« Hirondeau, fonds dans le ciel  
Cette fois, sans doute, vas-tu emporter mon message  
Va chez Lahbib, compte-lui seul à seul  
Tous les saints que j'ai visités  
Dis-lui, je suis à terre souillé  
Ou en mer, perdu. Priez que je ne sombre pas. »

Slimane a-t-il lu ce poème et s'y est directement inspiré ? Ou bien ce sont les bons esprits qui se rencontrent pour la continuité du génie. Ce qui est sûr, c'est que Slimane n'a pas repris maladroitement Si Mohand, il en a juste fait sa source d'inspiration, qui lui a ouvert plus le champ de l'imagination et stimulé davantage son esprit créateur. Une lecture approfondie pourra bien mettre en valeur la complémentarité des deux textes d'égal génie.

Et Slimane de revenir sur un thème inépuisable, traité par Si Mohand : il s'agit de ceux qui peinent pour que d'autres, les rusés sans scrupules, viennent profiter du fruit de leur labeur. les deux poètes ont utilisé le même motifs du fellah qui laboure, sème, fauche jusqu'au jour du battage les profiteurs se pointent pour récupérer le grain, ne laissant sur l'aire à battre que l'ivraie.

*A yakken xedmey hesley  
Kellexn-i şhab lիրfa  
Bbwin lիրeb d srewtey  
Ğgani-yi d akwerfa*

« Quoique je fasse,  
C'est l'impasse  
Les professionnels de la ruse m'ont eu  
Ils se sont accaparés le grain  
Et ne m'ont laissé que l'ivraie »

Extrait du poème de Slimane Azem

***A rray iw a bu tlufa texḍa k Imârifa  
 Iteddun d wur teẓriḍ  
 Tkecmeḍ lyab' i leḥfa  
 Fellasen i d nenfa  
 Ekksed leblad ur nebbwiḍ  
 Megrey jemâay-t t-taffa  
 Cceywl-is yekfa  
 Srewtey âabban wiyyiḍ***

« Mon âme aux mille peines. Tu es insensée  
 D'aller avec qui tu connais mal.  
 C'est entrer pieds nus dans la forêt  
 A cause d'eux tu t'es bannie. En quel pays n'as-tu point abordé

J'avais achevé la moisson dressé les meules Fait tous les travaux Dépiqué... Un  
 autre a emporté le grain. »

Poème de Si Mohand

Encore une fois, les deux passages de Si Mohand et de Azem, s'interfèrent mais  
 chacun dans son style particulier.

Le thème de la frustration en amour des femmes est abondamment traité dans la  
 poésie kabyle. Cheikh El Hasnaoui est revenu à sa façon sur un motif et un procédé  
 rhétorique utilisés par Si Mohand pour exprimer, avec grande éloquence et beauté  
 poétique, l'envie de s'introduire dans des lieux intimes exclusifs aux femmes, au prix  
 même de se métamorphoser en objet inerte et piétiné.

Si Mohand se prosterne devant Dieu qui a créé la pierre qu'on a taillée pour servir  
 de seuil à la fontaine et envie son sort :

***Sebḥan Rebb ik-iḥubben  
 Ay adɣay nejren  
 Rran-k d-amnaɣ i tala***

***Ay teẓriḍ deg mecacen  
 Widak mellulen  
 Tiḥdayin sut rɣ uba***

***Wellah a lukan d bnadem  
 Ur k-xdimen akken  
 Ar d ak-nfun si tmurt a.***

Par Dieu qui t'a choyée, Pierre taillée  
 Qui sert de seuil à la fontaine,  
 Que de cuisses tu as vu défiler,  
 Toutes blanches, De ces filles en robes !  
 Je jure que si homme tu étais,  
 Au lieu d'être aussi choyée,

De ce pays on t'aurait chassé.

Poème de Si Mohand collationné par Younes Adli

Et Cheikh El Hassnaoui souhaite tout simplement de se faire métamorphoser en dalle qui pave l'intérieure de la fontaine pour que les belles filles lui passent dessus à longueur de journée :

***A wi yirran d tablaṭ yebbwas***

***Ad âaddint fellas***

***Tiḥdayin tiden iwulmen***

Extrait de la chanson d'El Hasnaoui « A rray-iw yetthibbin tallas »

On s'imagine fort bien le spectacle qui s'offre à ces êtres de roc si le bon Dieu les avait pourvus d'yeux ! Une scène symbolique, fortement érotique, où voyeurisme et masochisme font bon ménage. Une lecture psychanalytique de l'oeuvre de Si Mohand serait intéressante.

Il est vrai que les frustrations amoureuses demeurent au même degré dans les deux époques, de Si Mohand et d'El Hassnaoui. Cependant, chacun des deux poètes a su utiliser les mêmes motifs rehoriques dans son style propre. Bien que très évidente, l'intertextualité des deux passages n'est en aucun cas la reproduction identique du premier dans le second. Elle est, tout comme chez Slimane Azem, la continuité de l'âme poétique de la société Kabyle.

Plus proche de nous Cherif Kheddam cris son envie face au bel destin du miroir, encore un objet qui accède à l'intimité des femmes, qu'il considère mieux que le sien :

***A lemri tifḍ-iyi lmektub***

***A ql' am umeslub***

***A' wi qwlen d keččini***

***Kul essaâa ixedm-ik lḥub***

***Tuzyint m' ara d ṣubb***

***Zdat-k att-qqen lḥenni***

***(...)***

***Zhu yides a gma ṣaḥḥa***

***S ssxab d rriḥa***

***Nek ziy tifḍ-iyi zzher***

« Miroir, ton destin est plus beau que le mien

Je suis tel un dément. Ah ! Te ressembler

Toi qui côtoie l'amour à chaque instant

Quand la belle descend, près de toi, elle s'applique le henni»

(...) « Pour ton bonheur tu jouirais avec elle

Avec ses colliers parfumés de girofle

Tu as plus de chance je le vois »

Le phénomène d'intertextualité se manifeste à plusieurs niveaux du discours et à divers degrés d'influence subie par l'auteur du second texte ainsi que la distance qu'il marque vis-à-vis de son créateur ( auteur du premier texte). On constate que l'objet



fétiche, dont le poète envie le bon sort, était chez Si Mohand une pierre taillée et transformée en seuil de la fontaine, lieu fort symbolique ; il devient une dalle qui pave l'intérieur de la fontaine et un miroir dans le texte de Chrif Kheddami. La distanciation peut être réduite à zéro et le second texte n'est autre que le plagiat du premier.

Ainsi, des vers et parfois des strophes entières de Si Mohand sont repris tels quels par des chanteurs kabyles, à commencer par Smail azikiw, contemporain du poète, qui reproduit dans son célèbre poème sur la révolte de 1871 « alqen isegras yegwyal » (cf M Mammeri 1982, poème n° 52).

Quelques exemple de phrases stéréotypées figurant dans les poèmes de Si Mohand et reproduites intégralement par les chanteurs contemporains :

- ✓ **Taleb Rabeh** : « **felğğal-im qebley kulci, âemdey irregma sliyas** » ; poème de Si Mohand, n° 174 « **âemdey irregma sliyas** »
- ✓ **Bahia Fareh** : « **A lwexda işaren, yeqwel uqelmun s idarren** » ; S.M. n°50 « **yeqwel uqelmun s idarren, a lwexda işaren** »
- ✓ **Chrifa** : **win yewten degney lasmah, ad yuval d amjah ; S.M. win yewten degney lasmah, deg' ul ay nejreh, n°146 et 226**

La plupart des poètes kabyles ultérieurs à Si Mohand qui ont décrit la femme ont, à un moment ou un autre, recouru à ses expressions mohandiennes, devenues des clichés :

- ✓ **Tusbiyt l-lecfař, n°108**
- ✓ **taksumt-is d afilali, n°106 et 258**
- ✓ **a m timmi taâkef am leqwas, amzur ar ammas, n° 122**
- ✓ **m laâyun n ttir, n°130**
- ✓ **m yirgel yeyman, n°256, etc...**

Autres clichés, très nombreux, qu'on retrouve dans la poésie et dans le discours ordinaire que Si Mohand avait créés ou tout simplement appris et investis dans ses poèmes :

- ✓ **di ddiq ig ttban warfiq, S.M. n°25**
- ✓ **amcum at-id-yas wass-is, n°33**
- ✓ **izriw yeyleb leâwenser, n°80**
- ✓ **yettru wul tejreh tasa, n°93 et 237**
- ✓ **qhiy d ayrib di tmurt-iw, n°99**
- ✓ **am yiđ am ass d ttexmam, n°101**
- ✓ **si lmeħna cabey, yak rebbi lexbar yures n°112**
- ✓ **yerreb neg cerreq, afwad-iw fellam yeħħeq, n°123**
- ✓ **ig uyen irgazen ur ttrun, n°183**
- ✓ **dâut ad hubben leryah, neâya degw nadi t-tmura, n°223**
- ✓ **leâyub t-trajun tewser, a neđleb rebb' ad ya-yeşşer, n°233**
- ✓ **yir tagmatt am kalitus... n°268**
- ✓ **rgi am gujil taburt, n°275 et 283**
- ✓ **tedâum ar tifrir tagut, n°283, etc...**

: [Commentaire](#)

L'on se demande comment s'est formé la performance poétique de Si Mohand ? En dehors du Coran qu'il a appris par cœur rien n'a été dit sur d'éventuelles lectures qui auraient forgé l'art poétique mohandien. Il est regrettable qu'aucune trace écrite ne

soit restée de l'entretien (ou des entretiens) entre Boulifa et Si Mohand qui aurait éclairé cet aspect.

Si Mohand a-t-il lu des manuscrits de poètes anciens de la trempe de Youcef Ou Kaci qu'il aurait eu par le biais de ses cheiks de la zaouia et qui se seraient sombrés dans l'oubli total?

A travers ses pérégrinations à Alger, Anaba et Tunis, n'a-t-il pas eu l'occasion de lire des poètes arabes ? Les sept Moalaquat, chef d'œuvre antéislamiques, par exemple ? Son instruction en langue arabe, ses fréquents voyages, son ouverture d'esprit, sa curiosité et sans doute son sens de l'esthétique poétique seraient autant de facteurs prédisposant si Mohand à une influence littéraire extérieure.

Cependant, Mammeri ne voyait pas que Si Mohand ait fait un quelconque apprentissage de son art : « il ne me semble pas que si Mohand ait fait le lent, le long apprentissage du métier comme s'était pratiqué courante en son temps » (1982 :14). « On n'a pas d'exemple de poèmes ni même de genre que Mohand eut pu imiter, et, s'il y eut influence, disons qu'elle fût confuse et pour ainsi dire de climat ». (Ibidem)

De même qu'il réduit au strict minimum la part d'une éventuelle influence extérieure en ce qui concerne la forme de ses poèmes. Il apparaît à travers l'analyse de Mammeri que la poésie de Si Mohand soit un produit du terroir. « C'est un instrument de révélation » (Ibidem)

Si Mohand serait donc le catalyseur du patrimoine poétique populaire qu'il aurait modernisé, formalisé et harmonisé sous forme d'une œuvre personnalisée, d'une originalité inégalable.

Il était le seul de son époque à s'être démarqué du statut de poète porte parole de sa tribu ou de son arch où les autres poètes s'enfermaient jusqu'à l'étouffement.

La légende de l'ange qui devait rimer et poétiser ce que Si Mohand dirait (rapporté par Mammeri (1982 :12) confère à la poésie de Si Mohand une aura quasi-divine.

Original et novatrice cette œuvre constitue un point de repère dans l'histoire littéraire amazighe. Son ancrage historique est d'autant plus fort que la révolte de 1871 soit l'élément déclencheur de l'éveil poétique Mohandien.

Si Mohand n'est donc pas seulement l'arbre qui cache la forêt mais aussi et surtout celui qui a fait de l'ombre, beaucoup d'ombre, d'abord aux poètes de sa génération, et, son influence continue encore de nos jours ; stimulante et féconde pour « les esprits perspicaces » comme Slima Azem, Matoub, Ait Menguellet, Idir, et bien d'autres encore, et stérilisante pour les esprits engourdis que la lumière de son génie éblouie tels des papillons autour d'une flamme fatale. Ils se perdent dans l'effort vain d'imiter le maître.

Si Mohand ouvre grandes les portes de la modernité.

**Bibliographie :**

Mouloud Mammeri :

Les isfra de Si Mohand (1969), édition 1982

Poèmes kabyles anciens, Editions Laphonic

Younes Adli

Si Mohand U Mhand, Errance et révolte Edition Edif 2000

Mouloud Féraoun

Les poèmes de Si Mohand

Editions de minuit, 1960

Si Ammar Ben Said Boulifa

Recueil de poésies Kabyles (1904)

Editions Awal, 1990.

## « L'artiste, une blessure éternelle.. »

- Une image de Si Mohand U Mhand -

Par : S. BEN KACI

Il est des passionnés de l'art, férus de littérature et très frottés de la poésie kabyle, parmi les citoyens anonymes. Smaïl, ami du HCA, est un cas. Musicien, ou enseignant de musique comme aime-t-il se définir professionnellement, il ne parle pas sans citer, entre deux syllabes, un vers, voire un poème complet ou un couplet d'une chanson du terroir.

Interrogé sur le poète Si Mohand U Mhand, il déplore, nerveux, la marginalisation de l'artiste par le discrédit quasi total de tout ce qui pouvait se nommer Art dans la société de Si Mohand U Mhand de l'époque.

Il est très intéressant de l'écouter parler, avec une sensibilité à fleur de peau, du grand poète kabyle.

Ici, il le fait avec bonheur pour la revue Timmuzgha. Ecoutons le :

« Les kabyles rassasiés ne voyaient en lui, parlant de Si Mohand, que l'homme, celui qu'on qualifiait -ignorance oblige- d'un modèle de ratage. A tel enseigne qu'on entend toujours prononcer l'expression suivante par certains vieux dans certains villages, dès la vue d'un quidam titubant, saoul, sous l'effet de l'alcool : « Ssekra n Si Mhand » ou l'ivresse définitive.

Si Mohand U Mhand était exactement comme Hector Berdiz (musicien classique français) qui disais : « Je ne fais rien pour plaire, je ne fais rien pour déplaire, je suis tel que Dieu a voulu que je sois. ». Si Mohand avait cette « tare » d'être né poète : il a vécu éternellement dans la tourmente.

Si Mohand U Mhand a vécu en se conformant à cet adage : Mieux vaut être que paraître. Il était un homme d'une grande simplicité. Débonnaire, il l'était aussi.

Il ne s'encomrait pas de matériel. Il n'avait pas, comme ses pairs, une vache espagnole, une paire de bœufs, deux femmes concubines ( Takniwin ), une grande maison en pierre ( Tazeqa) et beaucoup d'enfants, beaucoup de garçons plutôt. Toute sa poésie, tout son art, n'a pu le placer au dessus de cette formule, bien ancrée en son milieu, notre milieu : « *Itchor d akkam d irgazen* ». Mais le poète n'avait aucune maison à remplir d'hommes. Il n'avait pas de carte de visite comme on le voulait. Il avait sa propre carte de visite : artiste et philosophe. Il donne un sens à sa vie, tel qu'il la voulut : anticonformiste, qu'il a toujours assumé.

Il est tout à fait normal que Si Mohand U Mhand n'eut jamais su se consacrer et se complaire dans le cumul d'une richesse matérielle, en s'investissant dans le travail de la terre, à partir du moment où il eut ce don précieux de poésie dans une société qui avait mal.

L'artiste est une blessure éternelle et cela le simple paysan ou le kabyle aisé de l'époque ne pouvait le comprendre. Ce n'est pas faire injure que de vous dire ceci : « La grenouille des marrais ne peut connaître la profondeur des océans ».

Si Mohand U Mhand était très en avance sur son temps. Toute sa douleur, toute la douleur du poète réside à cet endroit. Ce qu'il vécut comme bouleversement, n'était qu'un prétexte, un déclic qui a fait exploser le don de l'artiste.

Il n'était pas né pour travailler la terre ou pour mener une vie de « bourgeois ». Il était né pour errer dans les rues de la vie comme tout névrosé de son espèce. Il était fait pour être dans son « carma » de poète. Une vocation incontournable : chasse le naturel, il revient en galop.

Beaucoup de gens considèrent une partie de l'œuvre de Si Mohand U Mhand comme une poésie érotique. Est il juste de porter un tel jugement sur des vers où le poète décrit la beauté de la femme en ne se limitant pas à la couleur de ses yeux ? Si Mohand a pu peindre la femme magistralement, sans tabou, par sa pure imagination créatrice ; c'est à dire artistique. Ce n'est pas tout le monde qui peut le faire. N'est pas artiste qui veut.

Dans sa superbe chanson « Tulawin », Chérif Kheddam, sachant qu'il a encore touché à un tabou, disait « win zrih illum felli arnigh dnuh i yiriw »

Le poète Si Mohand U Mhand a survécu après sa mort dans une société de tradition orale, grâce à la mémoire collective incarnée par nos vieilles et nos vieux des montagnes, mais surtout grâce à trois écrivains kabyles : Boulifa, Feraoun et Mammeri, dont les mérites sont inestimables, qui ont sauvé (ce n'est pas chose aisée) ce qui restait encore en mémoire.

On dit que Dieu a fait don de Wolfgang Amadeus Mozart à la terre. Dans le film « Amadeus » du réalisateur allemand Forman, le commentateur conclut brièvement : « A ce jour, on ne sait pas encore si la terre mérite ce don ». c'est exactement ce que je veux dire, en conclusion au sujet de Si Mohand U Mhand. L'un des préfaciers de Mouloud Feraoun ne disait- il pas que : « Si Mohand vivait au milieu des aveugles ?

Propos recueillis par : **Mohand Bensadok**

## Si Mohand U Mhand Ou le serment d'exil

Par : M. BENSADOK

*« ...Ma montagne est ainsi :  
Attachement au sol et aspiration au  
départ. Lieu de refuge, lieu de passage.  
Terre du lait et du miel et du sang. Ni  
paradis ni enfer. Purgatoire. »*

In SAMARCANDE  
D'Amin Maalouf

Un ange se dressa devant lui, alors qu'il était au bord d'une source pour faire ses ablutions, et réveilla en lui un don endormi : la poésie, où « il dira les autres en disant lui-même » (M. Mammeri) par des vers taillés d'une pointe d'insolence et d'excentricité, mais aussi à travers un long cri de douleur causé par trente ans de solitude et d'errements à répétition.

Si Mohand U Mhand était encore pieux avant l'apparition de cet être mystique qui, depuis, a fait son nid dans son esprit pour lui chuchoter des vers. Autrement dit, Si Mohand découvrit par là, sans avoir voulu le chercher, le vrai « chemin de sa route » -pour paraphraser un autre poète (d'écriture française) de son pays d'aujourd'hui -, un labyrinthe certain, mais incontournable et éternel, lequel était en droite parallèle avec cette voix conventionnelle commune, dont il dévia sciemment : *ssney abrid xdiyas*, je sais la voie et je la fuis. Le poète se rebella, il va sans dire.

Ce moment marqua la fin d'une vie chez Si Mohand U Mhand, celle d'un clerc, et le début d'une autre plutôt houleuse, intensément mouvementée, où la piété céda place aux griseries du vin et autre exaltation du kif, mais aussi à l'angoisse ténébreuse d'une interminable errance.

Un moment, une date, bouleversa sa vie : 1871. Fin d'une vie pour le clerc, fin d'une époque pour la Kabylie montagnaise, son pays. Les français étaient déjà là depuis 14 ans (1857) et le village natal de Si Mohand U Mhand (Ichariwen) devint Fort Napoléon, après que l'armée française l'eut quasiment rasé. Ses habitants dont les Aït Hamadouche (la famille de Si Mohand U Mhand) furent chassés de leurs terres, le nom de leur village avec. La répression féroce engagée par l'occupant suite à l'insurrection de 1871 engendra un renversement quasi total de l'ordre social des valeurs établi.

Indomptable, Si Mohand U Mhand n'échappa pas à la « dégringolade » et se retrouva vite sans rien ni personne. Seul, il médita le passé, où il fut aisé au milieu d'une famille de grands propriétaires terriens. Mais il n'y eut pas que ça. Une image violente hanta sa mémoire, où elle demeura gravée comme symbole d'un cataclysme, pendant une éternité : les soldats étrangers tuèrent son père dans son propre pays et déportèrent son oncle dans un no man's land quelque part dans l'inconnu, dans l'infini. Et sa mère en furie, partie en se sauvant afin de ne pas subir l'humiliation de trop et se cacher pour attendre de rejoindre son mari dans le commun des mortels. Cet événement meurtrier martyrisa et marqua d'une manière indélébile Si Mohand. Cependant, ce n'est pas envers l'étranger que le poète eut plus

de haine. C'est aux « siens » qu'il en voulut du compromis auquel ils consentirent pour s'ériger en nouveaux chefs, en caïds.

L'ultime barrière de résistance érigée stoïquement par les berbères de ces montagnes fut-elle définitivement brisée, l'installation du colonisateur devenue certaine, le politique français bouleversa le mode socio politique ancien de la Kabylie axé sur Tajmâat, sauvegarde de l'histoire millénaire de ces hommes libres des montagnes kabyles, où « l'idéal du gouvernement libre est une réalité depuis des siècles ». (A. Hanoteau).

Déçu, appauvri, meurtri et incompris, comme s'il tombait dans un abîme sans fond, le poète récalcitrant se livra à une longue méditation sur son sort cruel. Dans ces terribles moments de détresse morale, de souffrance et d'angoisse quotidiennes, Si Mohand U Mhand se marginalisa. Pour échapper à ses souffrances, il a cru pouvoir se réfugier dans l'exil et décida de partir. Celui qui quitte son pays n'est pas heureux. L'exil lui apparut ainsi comme un avenir. Sur la piste du temps, il s'imagina une ligne au-delà de laquelle son mal allait s'estomper.

Il jura ainsi de se bannir:

*Wellah ard annenfu                      par Dieu j'aime mieux l'exil*  
*Wala laequba yer yilfe                Que la loi des pourceaux*

La loi des pourceaux dans les champs de blé et « les jardins (Ledjnen) parfumés » d'un poète sans armes ! Elle n'est jamais dite, la loi des pourceaux. Elle s'applique naturellement sans verdict, de la même sorte dans les vergers que sur un fumier.

Ainsi, dans un solipsisme latent, le poète fit jaillir une révolte muette, et comme pour faire sien le proverbe chinois, disant que « il est immoral de se laisser gouverner par celui qui est pire que toi », le poète insurgé grommela un serment libertaire :

*Je jure que... pas un d'eux ne me commandera...*

Depuis, il ne connut point de répit ni de stabilité. Toujours seul dans un périple éternel, errant d'une ville à une autre. De la kabylie à Bône, d'Alger à Blida, s'abandonnant partout aux délices des griseries de l'alcool, voile éphémère des réalités déchirantes de l'exil, mais aussi moment d'extase, où le poète grisé s'envolait pour se perdre dans les nuages à la fois troublants et merveilleux de l'inspiration. Si Mohand se dépeignit entre deux vers et fit, malgré lui, le portrait parfait de tous les ouvriers kabyles exilés de l'époque et de tous les temps.

Les kabyles étaient légion à Bône, à Blida et partout où Si Mohand U Mhand passait. Comme lui, ils avaient fui le pays (Tammurt). Le soir, tout le monde se mettait au verre dans lequel on noyait un chagrin collectif. Mais ainsi brûlèrent-ils la bougie par les deux bouts :

*Les enfants de l'exil...*  
*Ils boivent dans les tavernes*  
*Mangent à table*  
*Avec des filles tout parmi eux*  
*Ils sont venus par le chemin de Djemaâ...*

L'exil n'est pas un havre de paix. Si Mohand U Mhand le nota si bien : *elyerba isâb el ħalis - de l'exil rude est la condition.*

Par son départ, il espéra un apaisement de ses souffrances : *Nek yiley ad tifrir tagut - je comptais voir se dissiper la brume.* A cette attente se substitua pourtant une réalité autrement

plus difficile, déchirante. Ainsi descendit-il jusqu'au niveau le plus bas des conditions sociales d'existence de l'être. On ne peut mieux résumer sa situation que telle qu'il la décrivit lui-même : *Cbiy sidna ayub – me voici comme Jakob..*

Pis, l'exilé se compara à une ribaude et se considéra au dessous du « statut » de la prostituée.

*âuynay zzehr-iw dirit  
Tifit t beldit  
Yellan deg Sidi-Remdan*

Difficile d'imaginer à quel degré de l'échelle sociale la déchéance humaine peut-elle descendre un homme. Mais méditons en revanche ce sursaut extraordinaire, sublime, du poète accablé, qui, de sous la condition de la prostituée, s'éleva, en valeur, au dessus de ces nouveaux « maîtres » qui régnaient sur son pays, qu'il qualifia de traîtres et pour lesquels il exprima un violent mépris :

*Lmaḥna s-tfeṭazit...  
Zzeṭt nennum-it  
Wal'a neddu d lxuyyan*

Younes Adli le traduit ainsi vers la langue française :

*Je porte ma peine avec cette fierté...  
Habitué à la misère  
Plutôt que de m'allier aux maraudeurs*

L'ayant dépassée depuis longtemps et à force d'aller plus loin, cette ligne virtuelle qu'il avait imaginée était loin derrière lui. Il se retourna. Seul, le regard fixé en arrière comme pour chercher une consolation, « le poète parfait la vision manichéenne d'un monde brisé par la défaite de 1871 en deux moitiés exactement antithétiques : *zik*, jadis – entendez avant 1871- et *tura*, maintenant – entendez depuis la défaite. » (M. Mammeri) : *Zikenni mi nesaa ttrika ; Zikenni nek d tṭaleb ; Zik asmi lliy d lfāres ;...* Puis par contraste : *Tura...aamday lwesxa ; Tura...lmeḥna iqdeṛ a tt kemmel ; Tura...slḥif umēa cčreb ;...* Jadis c'était le privilège et le bonheur, maintenant c'est la damnation et le malheur. Deux pôles de l'existence humaine dont la marge est si étroite.

Noyé dans ses souvenirs d'enfant prodige, Si Mohand n'eut guère son regard devant pour lutter contre « le mauvais vouloir ». La lutte ? Il ne la suggéra pas dans sa poésie. En être extrêmement sensible, il râla pendant toute sa vie de bohémien. De l'amour impossible aux tourments de l'exil et de l'errance, le désespoir et la malédiction de soi jalonnèrent toute sa vie de poète. « Toute sa poésie est une longue plainte » (M. Mammeri). Tout se résume dans ce vers :

*Ccah aṛṛayiw, ccah ! Bien fait, ô mon âme bien fait !*

Impénitent, le damné mit toute la responsabilité de son sort malheureux, de ses échecs, sur le compte de la fatalité, autrement dit le destin qu'il maudit. Quelque fois il chercha un coupable. Coupable, tout le monde l'était pour Si Mohand : le frère, l'ami absent...et Dieu à qui il imputa l'échec de sa vie. Ce cri de révolte sarcastique l'explique sans aucune nuance :



*Wi ttfen Qessam d agawa  
A t yeğ i lehwa  
A t issens ger isafen*

*Ifka lehduṛ xilla  
Ur icuḥ ara  
Ma tttin i tt-ttajmilt ixdem*

*Tafsut ur tejuḡeg ara  
Ur seadday ara  
Ussan iw eddan ruḥen*

Ce ras-le-bol, ce dégoût de ce qu'il percevait comme Injustice s'explique encore davantage dans ce très beau poème, bien que triste et désespéré :

*Aw' iṭrun ard idderyel  
Mi tt jemeay tennyel  
Wehmey ans' iy' id aakes*

*Qessam agi d azzamel  
Kulum d aḥellel  
Dayem nettnaji yures*

*Ifka i w-ur-nelli d lefḥel  
Issager qwrenfel  
Nekuni di lkur' ay nettes*

Youcef Nacib n'eut-il pas raison de l'avoir comparé à Verlaine.

Aussi, des fois chercha-t-il un confident, un témoin. Un seul être pouvait comprendre sa douleur, cette douleur qui étreint le poète, qui refuse obstinément de le quitter : *lfahem*, le sage ou, par extension, l'*Amusnaw*. On comprend tout dans ces vers :

*Ad awen ḥkuy a lfehham  
Yeyli d felli tṭlam  
t-tidett mačči d lekdeb*

Comme lui, *lfahem* est dans l'abîme, brisé et souffrant :

*Lfahem ahat di ttehyir  
Am iylin di lbir  
Iswa qedran d lḥentit*

Mais c'est aussi lui le sage ou « l'homme d'esprit », il est clair:

*Lfahem yettuqelleq  
Iggumm' ad yenteq  
Ul ukud iḥku sser*

Emmitouflé dans les oripeaux noirs de l'errance, le regard toujours tourné vers le passé et à mesure que les années passaient, le poète, gagné naturellement par le regret mélancolique du pays natal, implorait, entre deux blasphèmes, les saints de l'aider pour regagner ses montagnes, tel un naufragé qui, dans une noyade certaine, essaye désespérément de s'accrocher à l'écume blanche mousseline des vagues avant de submerger, avec le rêve d'une bouée de sauvetage ou d'un secouriste introuvables. Il caressa l'espoir :

*Siwelt ay d neby'a □n-as (rappelez moi je veux revenir).*

L'exil va de pair avec la nostalgie. La terre natale rappelle constamment l'exilé. Elle le somme de répondre. Mais où aller sinon ? On ne peut mieux le dire que Lounis Aït Menguellet :

*Ar t amurt ar anejbu  
Asm' ar' itaq erruh  
Daya' inasæa d ayla-nneç  
Sani tabyam anruh*

Si Mohand retourna à son village pour redécouvrir les sentiers où sont restés gravés les pas perdus d'une enfance paisible et aisée. Il faisait vieux et il avait les cheveux gris. Il partit par un serment. Il revint en implorant les saints. Il ne pu supporter le nouvel ordre imposé à sa société, où rien avait aucun sens. Il eut préféré la malédiction que de subir la loi des « maquereaux » ou l'indignité collective :

*Axir daæussu  
Anda tqawiden ccifen*

Sa malédiction était l'exil, où il n'a connu que de maux, mais qui lui était une source très fertile d'inspiration. Jacques Prévert avait raison : « Il a des mots, des maux plein la tête le poète ».

Si Mohand vécut pour dire, nous dire avec et dans l'Art : l'art poétique. Ses *Isefra* sont un rôle, un soupire ou une plainte lyrique, propagé dans son milieu pour devenir collectif, « un cri d'un peuple poussé par un homme » (Y. Nacib).

Ce cri est entendu aujourd'hui encore par ses petits frères de Kabylie, son pays. Il retentit toujours et il est le leur.

A un siècle de distance, si l'on projette ce long cri de révolte de Si Mohand U Mhand sur notre époque, on pourra affirmer que le poète grivois est plus que jamais vivant. De l'insurrection étouffée de 1871 à la révolte estudiantine réprimée d'avril 1980 ; De l'offensive sur Djurdjura de juin 1857 aux balles assassines de la maréchaussée d'avril 2001, le serment de Si Mohand U Mhand est plus que jamais d'actualité.

*Anaṛṛez wala neknu (plutôt rompre que plier).* Ce vers est devenu un mot d'ordre, un slogan de liberté crié à l'unisson face à l'arbitraire. Mais tout paraît perdu, tout est remis en cause encore de nos jours. Les valeurs sont toujours perverties. La corruption est érigée constamment en mode d'emploi. On doit toujours se comporter de manière à être bien noté pour s'épanouir. Les aptitudes à construire les belles choses ne comptent pas. Il est toujours question d'une seule chose : ce que le citoyen dit, ce qu'il pense, s'il participe aux marches des printemps ... Il est encore d'actualité de vouloir soumettre la terre du poète et on est toujours victime d'y être né, tout comme on y meurt tué perpétuellement, comme si cette terre n'a jamais été suffisamment violée. Alors que tous les Si Mohand d'aujourd'hui produisent des merveilles ailleurs...en exil.

Le rôle du poète a atteint chaque individu. On le pousse quotidiennement. Et une seule porte se dessine : fuir ces montagnes. L'exil intérieur à défaut de l'autre...ou en attendant.

La Kabylie est un grand départ. Un siècle après la mort de Si Mohand U Mhand, on est toujours à une seule aspiration : Le départ...Puis le retour...

---

N.B. Les extraits des poèmes de Si Mohand U Mhand ainsi que leur traduction sont puisés dans :

1. M. Mammeri, Les isefra de Si Mohand , publié aux éditions François Maspero, Paris, 1982.
2. Y. Nacib, Anthologie de la poésie Kabyle, édition Andalouses, Alger, 1993.
3. Younes Adli, Si Mohand Ou Mhand, Errance et révolte ; Edité à compte de t'auteur ; Alger, 2000.

## **Bibliographie**

- Mouloud Feraoun, Les Poèmes de Si Mohand, Editions de Minuit, 1960
- Mouloud Mammeri, Les *isefra* de Si Mohand, François Maspero, Paris, 1982
- Youcef Nacib, Anthologie de la poésie Kabyle, Editions Andalouses, Alger 1993
- Si Ammar Ben Saïd Boulifa, recueil de poésies kabyles, AWAL, Paris, Alger, 1990.
- Younes Adli, Si Mohand Ou Mhand, Errance et révolte, édité à compte d'auteur, Alger 2000.
- Pierre Bourdieu, Sociologie de l'Algérie, Editions Dahlab, Alger 1985.
- A. Hanoteau et A. Letourneux , La Kabylie et les coutumes kabyles, Editions Bouchène, Paris, 2003.

**Présentation de l'ouvrage de Younes ADLI :  
Si Mohand U Mhand  
Errance et révolte. Alger 2000**

**Par : C. BILEK BENLAMARA**

L'œuvre poétique de Si Mohand U Mhand ne cesse d'intéresser profanes et initiés de ce genre littéraire ; l'homme aussi n'est pas en reste.

Après Boulifa, Mammeri, Feraoun.... Younes Adli, écrivain et chercheur dans le domaine de l'histoire amazighe nous livre un autre ouvrage sur le grand poète qui, déjà, « est entré dans la légende de son vivant même »<sup>1</sup>. Cet ouvrage paru en 2000, est intitulé : Si « Mohand Ou Mhand, Errance et révolte ».

Qu'apporte ce travail qui se greffe aux travaux antérieurs sur le personnage de Si Mohand Ou Mahand et sur sa poésie ?

Dans son avertissement, l'auteur annonce déjà qu'il a rassemblé et traduit pour la première fois une centaine de poèmes inédits<sup>2</sup>, c'est cet apport qui justifie, d'ores et déjà, l'intérêt qui doit être manifesté à ce travail.

Comment donc est présenté ce livre ?

Sur le plan de la forme, cet ouvrage est divisé, en 02 parties : l'une est introductive divisée en sous parties; qui ne déroge pas à la règle classique de présentation d'éléments biographiques dans un contexte socio-historique, économique et politique du sujet étudié, tout en traitant de la spécificité du même sujet, psychologique entre autres, et l'apport de son œuvre à la littérature orale du XIXe siècle. Cette partie est agrémentée d'une iconographie de la Kabylie du même siècle.

La seconde partie, plus large (environ les 2/3 de l'ouvrage), constitue essentiellement le corpus des poèmes transcrits en tamazight et traduits vers le français. Les deux parties sont précédées d'un tableau de transcription, d'une « tazwart » présentée par Abdesselam Abdenmour, d'un avertissement où l'auteur résume l'essentiel de sa démarche : « découvrir le talent poétique de Si Mohand, sa grandeur et la force de sa résistance » à travers les poèmes inédits notamment, de vers du poète consacrés en maximes et expressions populaires, ainsi que d'une bibliographie concise.

Le nombre de poèmes est de 116 répartis en thèmes variés : poésie sur la femme, l'amour, la résistance, les mésaventures, l'exploitation des enfants, Cheikh Mohand Ou Lhoucine etc. ( voir table des matières).

Du point de vue du fond, en revanche, il est difficile d'y apporter une appréciation objective pourquoi ?

Il va de soi qu'offrir à notre époque des poèmes inédits du poète à tous les férus de poésie, notamment de la poésie Mohandienne est un acte qui mérite considération et gratitude, mais à un siècle de la mort de Si Mohand, d'aucuns savent la difficile tâche de collecter encore des poèmes authentiquement appartenant à Si Mohand, Qu'est ce à dire ?

Mammeri a assez développé dans ses «Isefra»<sup>3</sup> le problème de l'établissement d'un recueil de poèmes de Si Mohand. Il a en effet traité de la difficulté d'attribution des poèmes à un poète particulier, de l'abondance des variantes, du problème des poèmes apocryphes...etc.

---

<sup>1</sup> MAMMERI – les Isefra de si Mohand. P 11. FM / Fondations 1982.

<sup>2</sup> ADLI Younes : Si Mohand ou Mhand, Errance et révolte. p 14

<sup>3</sup> Mammeri Idem de p 90 à 99 sous le titre « les sources et leurs aléas »

En effet, déterminer avec certitude l'auteur d'un poème demande une investigation très poussée et un travail de recoupement très méticuleux. Mammeri, écrit que cette difficulté, dans le cas de Si Mohand, se présentait déjà de son vivant même<sup>1</sup>

C'est dire que l'essai de fixation de la tradition orale basée sur la mémoire collective ou individuelle n'est pas tâche aisée quand on mesure l'altération de celle-ci à travers le temps.

Cependant Si Mohand, de l'avis des anciens auteurs, n'a probablement jamais cessé de créer et de déclamer des poèmes durant 30 années de sa vie d'errant. On ne peut qu'admettre que son répertoire ne se contenterait pas de quelques centaines de poèmes qui ont pu jusque là être sauvegardés et l'impératif de faire de « la collecte d'urgence » pour sauvegarder ce patrimoine se pose aujourd'hui plus que jamais.

### **Présentation du contenu de l'ouvrage.**

Après une moisson qui aura été possible grâce aux informateurs dont les noms sont cités en page des remerciements et au travail de recoupement qu'aurait fait l'auteur ; celui-ci nous présente une centaine de poèmes inédits rassemblés et traduits pour la première fois, et (ré) approprié à Si Mohand, grâce à ses informateurs et informatrices, un ensemble de 06 pièces<sup>2</sup> qui sont des variantes de poèmes recueillis par Mammeri dans son ouvrage « cheikh Mohand a dit » et 10 autres pièces<sup>3</sup>, variantes de poèmes recueillis par Boulifa et classés dans la 2<sup>ème</sup> partie de son ouvrage intitulée « Divers auteurs<sup>4</sup> ».

Nous nous permettons, cependant, une remarque ou plutôt une question en rapport à ce dernier point. Boulifa, contemporain du poète, a pu, selon Mammeri<sup>5</sup> consulter lui-même le poète en composant son recueil et authentifier quelques unes des pièces, n'aurait-il pu le faire pour les poèmes classés dans cette partie « Divers auteurs » ?

Sur un autre registre, il aurait été intéressant de voir s'il y'a une thématique particulière dans la poésie de Si Mohand qui a été recueillie auprès des sources féminines citées par l'auteur et comment cette poésie est-elle arrivée jusqu'à l'ouïe de celles-ci. Cela aurait pu, peut être, nous révéler une dimension sociologique sur cet aspect là en cette époque.

En effet, les différents genres poétiques ne s'adressent pas tous au même public, d'autant que pour la société kabyle du XIX<sup>e</sup> Siècle, la poésie était transmise de façon clandestine et/ou selon la dichotomie espace féminin / espace masculin, à des moments précis et dans des espaces tout aussi précis.

Dans la première partie de l'ouvrage de (Y) Adli, 04 sous parties s'articulent autour de :

- 1- l'histoire, l'homme et le poète.
- 2- L'errance sociale et spatiale.
- 3- Le patriote révolté.
- 4- Et enfin l'apport de si Mohand à la littérature du XIX S.

### **1)- L'histoire, l'homme et le poète**

Si Mohand est malgré lui pris dans le tourbillon de l'histoire puisque sa famille, après déjà un premier exil lié à une histoire de vendetta, subira de plein fouet un autre exil, celui là imposé par un élément exogène à sa société, le colonialisme français.

---

<sup>1</sup> Mammeri Idem p 91.

<sup>2</sup> Adli- poèmes N° 52, 74,78, 81,82 et 108

<sup>3</sup> Adli Idem poèmes N° 11,16, 17,26, 35,41, 57,89 et 93.

<sup>4</sup> Adli – Idem note N°1 p 14

<sup>5</sup> Mammeri – Idem P 92.

Entre 1857 et 1871, dans une atmosphère pleine de contradictions, l'auteur, fait ressortir au moins 4 moments forts de la vie de Si Mohand dont les stigmates le caractériseront à vie. En effet l'homme se forgea et le poète émergea ; évoluant dans le paradoxe « du confort familial » et de l'éducation religieuse, de l'humiliation et de la révolte ressenties face à la « menace de destruction sociale que faisait peser l'imminence d'un ordre nouveau », des nouvelles convictions non conformes aux conventions sociales (Adli écrit, p23 que « l'éveil poétique du jeune Mohand s'est manifesté avec l'amour des femmes ») et enfin de la répression qui achèvera de le priver de tout attache familiale et sociale, puisque toute sa famille est prise en plein cœur du drame. Le poète saura tirer parti de toutes ces contradictions pour accomplir son œuvre.

L'errance sera son destin, et Si Mohand ne cessera 30 années durant de trimer les monts et plaines allant du village à Tizi Ouzou, Bejaia, Alger et Blida, Bône etc, poussant jusqu'en Tunisie. Partout il déclamera sa poésie.

## **2)- L'errance sociale et spatiale.**

L'auteur abordera en seconde partie l'errance sociale et spatiale, soulignant cette particulière aptitude, singulière sans doute dans l'histoire des productions locales ou universelles, de Si Mohand à produire une œuvre dans des conditions d'instabilité extrême sans poser l'ancre nulle part, et le détachement du poète par la diversification de ses horizons du lot des poètes tribaux dits « organiques » qui l'ont précédé.

## **3)- Le patriote révolté :**

Dans cette partie l'auteur met en exergue le sentiment de révolte et l'esprit contestataire qui animaient le poète contre l'ordre colonial mais aussi contre ses coreligionnaires : « Caid, frileux dévots et tous les auxiliaires de l'administration » qui ont pactisé avec cet ordre là, reniant leurs valeurs ancestrales.

## **4)- L'apport à la littérature orale du XIX Siècle :**

Adli écrit que Si Mohand « avait fortement marqué la poésie du XIX<sup>ème</sup> Siècle, aussi bien par l'envergure de sa poésie que par l'introduction de la dimension nationale qui dans son œuvre, trouve une expression littéraire.

Son œuvre, fait partie, un siècle plus tard de l'héritage littéraire le plus précieux de notre pays, si bien que d'aucuns voulant donner du poids à leurs dires s'appuient sur des expressions laissées par Si Mohand. (Voir les maximes)

A la fin de l'ouvrage, on retrouve, justement, 52 vers de Si Mohand U Mhand consacrés en maximes et expressions populaires qui sont en effet utilisés de nos jours, témoignant doublement de l'envergure des dires de Si Mohand et de la reconnaissance populaire au génie de ce poète.

Une bibliographie nous est présentée dans cet ouvrage, ainsi qu'une iconographie du pays Kabyle du XIX<sup>ème</sup> siècle de Martial Remond (collection personnelle). Des photos agrémentent cet ouvrage et nous ressuscitent des paysages de Kabylie qui ont disparus et donc inconnus des nouvelles générations, la photo étant un instrument non négligeable dans la reconstruction de l'histoire.

«Si Mohand U M'hand, errance et révolte » est un ouvrage écrit dans un style simple et claire, le contexte historique dans lequel a baigné le poète et déroulé succinctement, émaillé de commentaires chaleureux. Cet ouvrage est enfin agréable à lire.

# *Isefra n Si Muḥend\*\**

*Tazmilt n tyuri*

*Syur : Hamid Bilek, Anemhal adday HCA*

*I tikelt nniden a-d nuyal di tesyunt n wesqamu unnig n timmuzya i wakken awen-d nawi kra n wawal afessas ar a-d yezzin yef yiwen wedlis yesɛan atas n lqima deg usefrek n tutlayt, amezrui d yedles amaziɣ. Adlis-agi d win yura Lmulud at Maɛmmar, lɛas d tigejdit n leqdic yef tmaziɣt. Lmulud at Maɛmmar iy-d yessawɛen agerruj-agi, iga-yas leqrar i wakken ad yili ger iffassen nney, yehɛa d akken rruh n tayerma tamaziɣt d win yebnan yef wawal u d win yebnan yef timawit. Yezra belli i wakken agdud amaziɣ ad yeddu yer zdat, illaq ad iẓer ansi i-d-yekka d acu yella d wamek i-d iɛedda iwakken a-d yawed yer wass-a.*

*Lmulud at Maɛmmar d azamul n tmazya, d ayerbaz i yal yiwen i iqedcen deg wehric n tmaziɣt. Dda lmulud yenɣer-d abrid, d abrid yessufuyen ara yettwadefren syur yal yiwen i wakken azekka n tmaziɣt ad yif ass-a, i wakken Lmulud at Maɛmmar xas akken ulac-it yella u leqdic-ines a-d yeqqim i lebda.*

*« Isefra n Si Muḥend » d yiwen wedlis seg wid yura Lmulud at Maɛmmar deg isseggasen n 60. Adlis-agi s timmad-is yenɣer abrid n tasekla timawit taqbaylit. Deg-s Lmulud at Maɛmmar isquced-d azal n 280 n isefra n Si Muḥend. Ihawec-iten-id syur wid yuran, wid i-d yecfan, wid iwumi i-d-ḥkan, wid yessnen Si Muḥend d wid iɛacen di tallit ines. Wid yuran am Bulifa d Fereun, wid i wumi i-d-ḥkan am Warab Husin (yehka-yas-d Yusef u Lefqi), win yessnen Si Muḥend am Muqni □ Haɣ Muḥend u Mḥidin i yemugger Lmulud at Maɛmmar s timad-is...Dda lmulud yenna-d dayen d akken si Muḥend mačči muḥal yettaru kra seg isefra-ines.*

*Adlis yura Lmulud at Maɛmmar ifreq-it d iḥricen. Amur ameqran deg-s d win i-d iɛaḥen tamedyazt. Isefra id- yessuqel Lmulud at Maɛmmar yebda-ten d tiwsatin ney leɛnaf : Isefra n zzman, isefra n uminig, isefra n tayri, n yemdukal d wid n tagara ney n tewser.*

*Deg wedlis-agi, Lmulud at Maɛmmar yebbi-d awal yef wamek iy-d-ihawec isefra n Si Muḥend, amek ittwabnan isefra-yagi, yefka-d ula d yiwet n tezwart s tmaziɣt u yesfehm-d amek id-tella tira nnsen s walugen n tira tamaziɣt.*

---

\* Mouloud MAMMERI ;Les Isefra de Si Mohand. Librairie François Maspero ; Paris 1969.



Ayen deg yesseyzef Lmulud at Maemmar awal deg wedlis-agi d wayen iwumi yefka amur meqqren d aħric yeqdec yef umedyaz d tmedyazt-is. Lmulud at Maemmar yehša d akken iwakken a nessiwed a nefhem akken iwata a-d nejbed inzi d yeswi n tmedyazt n Si Muħend ilaq anzer amek isac umedyaz nney ,amek □ d-yettureba, d acu n teswiēt, amek tettidir tmeti, d acu id amezruy-is ... D tigi yakk i d timsal uyur yerza Dda lmulud deg uħric-agi.

Di tezwart id- yefka wemyaru s tmaziyt yenna-d d akken ilaq an ħareb yef isefra i-d ŷġan imedyazen n zik, acku tamedyazt d tamusni wessiēen, mkul yiwen ara ydillen fellas ad yaf ayen yebya. Gef Tmedyazt n Si Muħnd yenna-d « *Settin n sna ney lqern mbaed mi-d yewwi isefra-s mazal lġil ittak-iten i lġil, mkul wa yettaf degsen lmaena leqqayen. Llan issefra n teswiēt kan, mi isedda lweqt nni deg iten id-yewwi bab nsen ad seddin yides. Wid n si Muħend ufraren nnig lewqat di mukan , d isefra n yidelli d wid n wassa, d isefra n leqbayel d wid n leibad merṛa ara sen islen.* »

Gef wamek yebna usefru n Si Muħend, Lmulud at Maemmar yenna-d kan yer wayen i-d yenna uqbel-is Mulud Ferēun. Yenna-d dakken Si Muħend seg usefru ines amezwaru ur ibeddel di talya n isefra-ines alarmi d tagara. D asefru yesēan tlata n tseddarin (strophes) Mkul tasseddart tesēa tlata n tafirin (vers) Lmulud at Maemmar yenna-d d akken asefru yettwabnan akka, mezzi, illaq bab-is ad yili yessexdam imeslayen yettawden srid yer yiswi u yesēan izen iġehden. Si Muħend yufrar-d di ccyl agi imi d netta id amsiwed n tmetti s umata (le porte parole de toute une société).

Adlis n « *isefra n Si Muħend* » ideg llan azal n 280 isefra yessuqel-iten-id Lmulud at Maemmar ar tefransist, nebla ccek i wakken ad yefk azal meqqren i wergaz-agi, amedyaz ixulfen wiyid, i wakken as yefek amekkan di tigemi n umaḍal s umata. Dda lmulud di tsuqilt-ines yenna-d d akken d ccyl iṣaēben aṭas imi akken tebyu tilli tessengas cwit di rruħ n tmedyazt ideg llant kra n temsal ur s tetthṣuḍ ala s tmeslayt tayematt.

Nenna-d dakken aħric iwumi yefka azal meqren deg wedlis-agi d tamedurt n umedyaz d tmedyazt-is. Ula d nekkni d wagi iyur nsened s waṭas deg wawal agi ar a-d nawi .

### **Amedyaz d tamedyazt-is**

Ulamma Si Muħend di tallit-ines yekker-d yufa-d llan aṭas n imedyazen maca ixulef-iten, imi wiyad akk uyalen d imedyazen n zik s umata ; ur-d-ggrin ara yismawen nsen, Si Muħend weħdes id-yufraren imi ar ass-a mazal-it d azamul di tmetti taqbaylit.

Akken iy-d yenna Lmulud at Maemmar, Si Muḥend ur t-id-ussi ara kan akka tmedyazt, u yenna, ur tt-yessexdem ara d asafar n temæict-is. Tettunefk-as, d lmektub-is, d nettat i-d iqelben fellas , ur yezmir as iwexxer.

Seg wasmi is tettunefk, Si Muḥend yedda deg webrid-is. Abrid it yebbin yer lkif, çrab, tilawin d wayen akk yellan yeffey si lqaleb n tmetti taqbaylit n tallit nni. Lmulud at Maemmar yenna-d d akken Si Muḥend yedfer abrid yettwali ad yili deg-s d ilelli.

Abrid agi i yenḡer Si Muḥend yebda seg wasmi i-d-ibedd yer-s lmelk mi yella yettay luḍu-ines yer rrif n yiwen wemdun. Lmelk is-d-ibedden yessextar-it. Innayas : « Hder nekk ad ssefruy, ney ssefru nekk ad hedrey » Si Muḥend yerra-yas : « Ssefru nekk ad hedrey ». Dya seg wassen ayen yakk is wayes ar ad-yenṭeq ad yuyal d asefru. Lmulud at Maemmar yenna-d d akken Si Muḥend ur yehwaḡ ara a-d-yesnulfu tadyant agi, ad tili d ayen yedran yides imi Si Muḥend ur d-iṣedda yara seg webrid n imedyazen n tallit nni, anda amedyaz ilemed lḥirfa-s , u d lweqt it yettaran ad yawed d amedyaz mucaæn. Si Muḥend deg yiwen wass yuyal d amedyaz u d win i-d ūyufarren. Asefru ines amezwaru akken it-id-yenna Lmulud at Maemmar d win i deg is-yeqqar :

Bismilleh ar nebdu asefru  
Ar lleh ad yelhu  
Ar d inadi deg lweḍyat

Wi s islan ar d at-yaru  
Ur as iberu  
W illan d lfahem yezra-t

An hellel Rebbi atent ihdu  
yers a la n daæu  
ad baædent adrim nekfati.

Seg ussefru agi amezwaru, Si Muḥend yenḡer abrid n wamek ara yexdem tamedyazt-is imi di talya n isefa-ines ur ibedel kra alarmi d asefru aneggaru.

Tamedyazt di tallit n Si Muḥend tebda yef sin leṣnaf. Tella tamedyazt n tayri akk d tamedyazt n ddin i wumi qaren tiqsidin. Tamedyazt n tayri qaren asen isefra n imeksawen, imi tamedyazt id-ttawin yelmezzen yellan di tallit nni sumata d imeksawen ; lsefra yagi d wid ur zmiren ad-innin ger læama. Sean lweqt-nsen, sean imdeqan ideg iten-id-ttawin. D ilmezzen garassen u berṛa n taddart ; di lexlawi d isaffen. Tamedyazt agi yettaratt bab-is di rrif akken kan

ara tfat temzi-s. Ma tamedyazt n ddin d tin yettezin s unamer n şşuhaba, n yemrabden d lawliya. Tamedyazt agi tesœa aħric meqqren di timetti u d imdanen meqqren itt-imeddħen.

Lmulud at Maœmmar yenna-d deg wedlis -ines d akken iwakken anefhem wad as-nefk amekkan iwatan i Si Muħend d tmedyazt-is ilaq fellay anœer amek id-tedda tudert-is.

Si Muħend at Ĥamaduc illul deg usseggas n 1845 deg Icerœiwen, di teqbilt Nat Iraten. Talalit Ĥis tussad di yiwet n tallit iœaœben aœas, imi amnekcām aŗumi yella yettœef timnaœin n ugafa n tmurt n lezzayer. Alla tamnaœ n leqbayel is-d-mazal. Ur yessawed att yesseknu , att yer seddaw n uzaglu-ines alarmi d 1857. Asseggas i deg bnan lbarj n NAPOLEON Di taddart n icerœiwen. Imezday n taddart gerassen tawacult n Si Muħend nfan-ten, fkan-assen akal n zzawiya tacaraħit di Tizi œaced. Tawacult n Si Muħend ur tebyi ara ad teic deg wakal n zzawiya, tekker tenfa yiman-is yer taddart n Sidi Xlifa. Dda Lmulud yennayay-d dakken ula deg Icerœiwen, tawacult nat Ĥamaduc ur telli yara di laœel imi si taddart n ugemmun i-d-ttwanfan. Icerœiwen tellayassen d taddart n laœnaya uyalen tneœlen deg-s. Qaren-d dayen Si Muħnd illul di tiyilt el ĥaœ, anida id-yufa lħal yemmas terwel yef cwal id yettilin deg icerœiwen. Dda lmulud yenna-d yef wayagi dakken mkul taddart tebya ad tesœu kra ney ad tcud lmektub n Si Muħend yer umezruy-is. Akken yebyu yili laħal, iban belli Si Muħend d iminig seg wasmi yella mezzı .

Deg Sidi Xlifa, anda sersen iman-nsen at Ĥamaduc llan tteicin di talwit d lisser. œemmi-s n Si Muħend, ccix Aœezki, yeselmad leqran. Deg uyarbaz ideg yesyaray œemmis i yebda SiMuħend ilemmed leqran mi mezzı. Aye n i kemmel di zawiya n Sidi Abderaħmane illulen.

Tanekra n 1871 thudd si lsas tawacult n Si Muħend ; win yemuten yemut, win yenfan yenfa. Cci-nsen d wakal nsen yettwakes-assen. Cıœ id-yegran iħewœit gmas, iruħ yestali di Tunes. Si Muħend yufa-d iman-is « la ddaœ la duwaœ » yettmengar ger iberdan di œœelt d lmiziriya. œfawat nat zzik qaren-d dakken di teswiœ agi i-d-yers yers lmelk.

Seg yimiren-nni, Si Muħend yerra-tt iw cali, amekkan yettak-it iwayed, it yettawin yer Lezzayer, œenaba d Tunes, i t-id-ittaran yer tmurt n Leqbayel. Deg webrid-is yettemlili-d lyaci yemxalafen. Yenfel yer yal tilufa, tissit, tilawin, lkif, iyeblan... Akka i tedda yakk tuddert n Si Muħend alarmi d tamettant-is.

Tudert-is tussa-d s ddaw umnekcām aŗumi iœœan iœuran-is di tmurt nney d wayen yakk s wayes id-yegla i wegdu azzayri. Di tmedyazt-ines nettaf isefra

yef tamheqranit, tugdi, lhif, lyid, Imizirya d lehlak ur nesei ddwa. Amek akk tenneqlab yis ddunit :

Γef wasmi lliy d acawrar  
Zzin ⵓiw yufrar  
Ixeddem-d baba felli

Nekseb tiyezza n Camlal  
Nerna idurar  
ⵓẓudday d ššaba irkulli

Tura mi senday s uffal  
Zzeher-iw imal  
Yaħettra yef zik-nni

Γef temsalt n unigi ines, Si Muħend yeħa-d azal n 38 isefra i-d-yettawin yef temdinin akk ideg id-išedda.

Lmulud at Maemmar yezzi-d awal yef řřwah n Si Muħend aneggaru ar tunes yef uđar. Maca uqbel ad iruħ yerza yer taqa anda id-izur ccix Muħend Ulħusin. Timlilit i-d-yebbi umedah di teqsit :

A Ccix Muħend Ulħusin  
Nussa-d a k-nissin  
Neđma si lğiha-k cwit

A lbaz izedyen leħšin  
lħub-ik weħnin  
Amkan-ik ħeed ur tiwid

Γer sfer heggi ašwin  
Ul-iw d amuđin  
Tamurt ad tebedel wiyid

Timlilit-is akk d ccix Muħend tussa-d yer tagara n tudert-nsen imi ccix ur yerni ara aťas yebbed laėfu n ⵓRrebi deg usseggas n 1901, ma d Si Muħend yerna kra isseggassen yemmut di tazwara n 1906 u yenťel deg usseqif n řmana aken i timmena wul-is.

Akka iy yebbi wemyaru, awal yef tudert n Si Muħend. Tudert i ycuđ aťas yer umezruy n tmurt n leqbayel di lqern wis19 ; anda tamurt n leqbayel tbeddel ama di laėwayed ines ama di lhukkam ines ; axemmas yuyal d bu cci, amerķanti yuyal d axemmas, aklan uyalen d lhukkam, udayen uyalen d imēelmen...Lħařul kulec yetti,

yuyal uqelmun s idaren. Leqbayel yellan tteicin di lħarma d lehna di tmurt-nsen  
xedmen akal-nsen , ufan-d iman-nsen ttinigen yef ixedim, znuzun tifucal n iyallen  
nsen di yal timnaḍin n tmurt.

Zik d tamusni d turrugza i d lqima n wemdan ma di tallit n si Muħend seddaw n  
uzaglu aṛumi yuyal kulec s adrim. Si Muħend yenfel ula s annar n tasartit,  
yesefra aḥal yef wamek Lquyad ur nesei la lefhama la tirugza, la tamusni,  
xedmen lmenkker di tudrin n leqbayel. Šawḍen hudden akk laɛwayed n tugdut d  
tilelli di tmurt.

Annay a Rrebi nuḍen  
Lefhul tewted ɔten  
Armi ylin di lqaɛa

D imeksawen n tyetṭen  
lg zedyen lewṭen  
La sewsaɛen di trika

Yak a yul-iw tesned-ten  
Ur teddu yidsen  
Dina ulac lmenfaɛa

Ayaggi yakk yejreh Si Muħend, iħuzat di tarwiħt-is , di tawacult-is, d wayen yakk  
is-d-yezzin.

Ayen yetfen aħric meqqren di tamedyazt n Si Muħend d isefra n wenfay d  
wanag,

Si Muħend yettaf iman-is ger yeħbiben-is wala d imawlan-is. Yettmektaye-d akk  
lexšaš-is, iyeblan-is di laɛwacar d laɛwayed maca ur yettaɛraḍ ara ad yaf ixef d  
tifrat i lemħayen-ines. Din id tittara i cṛab d lkif yettkemil i lmektub-is. Tikwal  
kan akka mara-d yejmaɛ laqel-is yettalab talwit, idaɛu i Rrebbi, lecyax d lawliya i  
wakken as-ddafen ddwa.

Lefraq iyleb ayen illan  
A yul ay-k-yurġan  
Wissen aleħbab manemlil

Lyiba tdul ur nuksan  
Ur telli d ussan  
Ma ruy a medden akk aħlil

Iyeblan lxiq d wurfan

*F lxaṭer-iw zgan  
Γur Ṛrebbi nerġa ttawil*

*Tayri di tamedyazt n Si Muḥend tetṭef taqacuct. ur yeqbil ara tudert nni anda  
tayri d ḷeib. Yesefra yef wachal n teḥdayin, icekritent s yal ṣṣifa, ḍrafa d  
lefama. Yal tin id-imenna wul-is yebya-tt lxaṭer-is yessalay di ccan-is  
yettawitt-id deg isefra. Ayen yessewhamen ula di tmedyazt agi n tayri d akken d  
tin n beṭṭu, n lfiraq d layas i yetṭuqten.*

*Ṛecday-k a lfahem ḥeqaq  
ḷṣaab lfiraq  
Di lḥayat qbel lmut-is*

*Tuzyint yef nettusewaq  
S ḍrafa teḥdeq  
Dehcey mi-d beggen iman-is*

*Win ttisean ḷleh at iṛzeq  
Fiḥel ma isewweq  
Di lerbah izga umur-is*

*Aḥric nniden yessean amekkan yer umedyaz d win n ṛray, yir ṛray, ṛray uṣwij... Si  
Muḥend yesbabba-s akk i ṛray-is timsal id as yedṛan.*

*Yussa-d ṛray d anaṣwaj  
Ṛrebbi d afaṛaḡ  
Tamurt maḡi day ttnekras*

*Si elkutra n beni sufaḡ  
Degmi akka inhaḡ  
Mkul wa anida yetwellah*

*Sellem-iyi yef widen neḥdaḡ  
Yennumen lbilaḡ  
D ayrib an yas abrid-a*

*Si Muḥend yessexdam atas tixedlin ger zik d tura, taddart d lbilaḡ, asirem d  
layas, anaṣmar d win yexlan, tamurt d ḷyerba. Yessexdem annecta ula ger-as d  
win it-id ixelqen. Tikwal yettamen yis idaṣu yures,yeṭṭalab-as talwit ma d  
tiswiein niden ikufer iregem deg-s.*

Tella yiwet n tyawsa yumen yis Si Muḥend, tagi d lmutt, tettuyal-d atas deg isefra-s. yessawala-s mkul mi ara-d-yaf iman-is di yir taswiēt. Lehlak d tewsar mjamalent-as.

*Laḥyub ttrajun tewser  
A lfahem ak nendder  
Wi mezziyen ad ifares*

*Ilha winn iteddun s nnder  
Ddunit tewser  
Win itt-itebsen ad as tames*

*An tleb Ṛrebbi ad ay yeṣṣer  
ḷseffu iyeffer  
Ṛrehma deg ufus-ines*

Tamedyazt n si Muḥend tefka nnuba i yal tallit di tuder-is n yal ass d wayen yak is-d yezzin. Ulac ayen yerra di rrif, yesefra yef tayri, yef imawlan, yef leḥbab, yef tmurt, yef lmizirya, yef lehlak, yef tirugza d imeshaf ; yesefra yef leqbayel yef waeraben, yef waklan, yef wudayen... ma d irumyen ur ten-id yebbi umeddaḥ di teqsiṭ. Aken iy-d-yenna Lmulud at Maemmar, di thawact n wazal n 280 d asefu i-d yejmaε, yiwen ideg iten-id yebder s yisem n yilfan. Dda Lmulud yenna-d d akken si Muḥend yeyba isem nsen di tamedyazt-is am akken yebya a ten imḥu si tmurt-is.

Ulama, akken iy-d yenna Dda Lmulud, Tamedyazt n Si Muḥend truḥ akk am akken tcudd merṛa yer layas, maca amdan ilaq ad yeεreḍ ad yefhem s telqey tameddurt-is d izen i-d-yettak di tmedyazt ines i wakken ad yessaki, ad irebbi, w ad-yer asirem i wiyid, ulama netta yeḡḡat ; imi akken iy-d-yessefhem Dda Lmulud awal « asefru » di teqbaylit yesεa azal meqren u lmaεna-s d win iy ḡaḡḡan amdan a-d yessufey ayen itizedyen u d win Ṛid yettafen tissura i yal ugur, yis ttwalin medden ibardan imi amedyaz sumata yettuneḥsab d lemri n timetti.

Yenna-d Lmulud at Maemmar d akken ciṭ kan ig xussen Si Muḥend ad yuyal d lwali, ney d nnbi, imi timetti tessawεḍ-it ar tseddart ideg qqaren ceylilleh mara t-id bedren.

*Si Muḥhd hareb felli  
Caylellah a lewli  
D lecyax i-k yeseyren*

*Bu leklam ziden am wudi*

*Kulec at yessefsi  
D ddwa yef wulawen*

*At tedduḍ d uzawali  
Iṛwan lemḥani  
Irefed yesrussu s walen.*

*Tameddurt d tmedyazt n Si Muḥend deg ass n wass agi mucaæet deg umaḍal  
merṛa tuyal d ayerbaz anda nezmar anelmed atas n temsal i-d icudden ar  
umezruy d tmetti taqbaylit di lqern wis 19. Wid yessawḍen as- fken amekkan agi  
di tmusni tuqten maca ayen yeqdec Dda Lmulud ama deg wedlis-agi ama deg  
saragen yettak di temnaḍin yemxallafen ssulint atas di lqima-s u sufyent si tlisa n  
tmurt alarmi yuyal d agerruj n tgemmi tameyradant.*



## **Si Mohand U Mhand Enfant et poète d'un naufrage**

**Par : B. BITAM**

Je commencerai bien, avant d'en arriver au personnage de Si Mohand lui-même, par quelques considérations d'ordre sociologique général, qui sont pour moi des éléments inducteurs, sans lesquels il semble malaisé de comprendre quoi que ce soit au vécu historique d'une société.

J'énoncerai de façon lapidaire ces considérations en me référant :

- d'abord à ce qu'il est convenu communément d'appeler la sagesse des nations, condensée en des formules lapidaires dites proverbes ou dictons,
- ensuite à l'idée d'un historien français de renom : Marc Bloch, cité par Amin Maalouf dans un de ses ouvrages « Les Identités meurtrières ».
- La première de ces références, un dicton en arabe algérien dit :
- « eckwer la'wam la teckwer la'bad »

Vante les temps, ne vante pas les hommes.

Celle de Marc Bloch, qui porte la même charge sémantique que la précédente, s'exprime autrement, en langue française, langue de la précision, comme suit :

« Les hommes, dit Marc Bloch sont plus les fils de leur temps, que de leurs pères. »

A quoi veux-je en venir ? A ceci pour me répéter :

On ne peut pas saisir les tenants et aboutissants d'un événement historique, ou ceux d'un humain qu'il est convenu d'appeler grand homme (savant, politique philosophe...etc), et même d'une bonne partie des textes sacrés, si on ignore le contexte socio-historique où ils sont nés (voir, par exemple, en ce qui concerne l'Islam, l'immense bibliographie donnée sous le thème général de « Asbab Nuzul » les motivations d'une révélation

Il s'agit bien sûr, ici, de motivations socio-historiques, donc humaines. Quant aux motivations divines, elles nous restent, et resteront, probablement toujours, inconnues.

Ceci dit, et sous l'éclairage socio-historique évoqué précédemment, revenons au personnage de Si Mohand U Mhand, et posons la question de savoir qu'elle était la situation de la société kabyle du Djurdjura au temps de la jeunesse et de l'âge mûr du poète.

Voyons d'abord quelle est, à notre connaissance, la durée de sa vie (nous savons, à quelques jours près, la date du décès de Si Mohand U Mhand fin de l'année 1905, ou 1<sup>er</sup> janvier 1906, cela n'a pas grande importance pour la suite de notre propos mais nous ne connaissons, par contre, que très approximativement la date de sa naissance, de façon tout à fait conjecturale. Si nous admettons que son décès est survenu vers la soixantaine c'était grosso- modo l'espérance de vie de l'époque. Si Mohand U Mhand serait né vers 1845. C'est d'ailleurs ce que suppose aussi Mammeri dans l'introduction à son ouvrage « Isefra de Si Muhand U Mhand ».

Je rappelle toutefois que cette date -1845- n'a rien de précis, mais elle offre satisfaction, telle quelle, à l'argumentaire que j'utilise ici pour une approche des fondements de la personnalité du poète et, par la suite, des sources de son inspiration.

A ce point, force nous est de revenir à l'histoire de la région, c'est à dire de retracer dans ses aspects les plus tragiques surtout, car ce sont ceux-là, précisément qui ont marqué profondément Si Mohand. Les bouleversements que cette région a connus à deux reprises en l'espace d'une quinzaine d'années.

Il y eut d'abord la campagne de 1857 et le désastre d'Icherriden, qui vint conclure le 28 juin 1857, à la faveur de l'armée coloniale, une série d'opérations militaires infructueuses - dites « escarmouches » dans le langage des historiens français de la colonisation qui duraient depuis déjà une dizaine d'années.

À l'issue de la défaite d'Icherriden, défaite mortelle pour la Kabylie du Djurdjura, le village d'Ichraywen, celui de la famille de Si Mohand, sis à l'emplacement actuel de Larbaa Nath Iraten, fut rasé, ses habitants déplacés d'autorité vers un autre lieu qui, dit Mammeri, leur avait été assigné en guise de dédommagement à la confiscation de leur véritable territoire...

À l'emplacement de l'agglomération effacée, fut édifiée une forteresse ceinte de hauts murs épais, pourvus d'embrasures par où les canons pouvaient détruire les villages environnants, quand leurs habitants se montraient réfractaires à l'entreprise de « civilisation ».

Si Mohand tout jeune encore une quinzaine d'années tout au plus, connut donc, avec les siens et toute sa tribu, les affres de la guerre, de la soldatesque, et de l'errance.

À cet âge là, si les apparences chez les adolescents, sont insoucieuses, le cœur saigne. Et les souvenirs, heureux ou douloureux, mais le douloureux surtout, se gravent au fer rouge dans les âmes vierges. Et en fait d'âmes vierges celle de Si Mohand était, si l'on peut dire, des plus sensibles, une âme d'élite, une âme déjà de poète...

Tant bien que mal mais plutôt mal que bien ce premier épisode du grand drame qui secoue la Kabylie du Djurdjura, après 25 années d'une agression coloniale qui ne fait plus mystère de son dessein d'occuper le pays dans sa totalité, se conclut, pour At Hmadouche, par l'installation dans un nouveau site auquel ils donnent le nom du nid original détruit : « Ichraywen », à quelques encablures au nord du Fort-Napoléon, au piémont des At Iraten, dans la région dite « At Akerma » ou Tizi-Rached.

La Kabylie du Djurdjura continua de vivre, vaille que vaille, dans l'attente anxieuse chaque jour de ce qu'allait apporter le lendemain, mais elle vivait encore sur les fondements anciens sérieusement ébranlés mais encore debout, je veux dire les soubassements de culture et de croyances que rien jamais n'avait réussi, par le passé, à remettre en cause.

Et voilà que survient le deuxième grand épisode de cette tragédie : le soulèvement de 1871, conduit et animé par El Mokrani de Medjana, et Cheikh Ahedad de Sedduk.

La Kabylie du Djurdjura n'acceptait pas la défaite. Elle n'a jamais été vaincue à travers l'histoire, ni même pénétrée. Elle n'attendait que l'occasion de lever la tête et reprendre les armes.

Mais l'agresseur occupant, encore mal assuré de sa victoire mais décidé à la mener jusqu'au bout coûte que coûte, entreprit de réduire toute velléité de lutte par l'emploi des moyens extrêmes : tueries massives, impôts de guerre écrasants, mise sous séquestre des terres et de toutes autres ressources vivrières établissant ainsi une famine génocidaire, déportation de tout élément actif ou seulement suspect...

D'après un historien Français remarquable, Charles Robert Ageron, cité maintes fois par le colonel Robin dans ses écrits dans la « Revue Africaine » sur l'occupation de la Kabylie la répression de l'insurrection kabyle fut sans commune mesure avec l'ampleur de la révolte. Elle a plutôt ressemblé à un acte de vengeance implacable qu'à l'application d'un châtiment proportionné aux méfaits »

Le livre dont il s'agit, de l'historien Ageron, pour ceux qui voudraient le connaître, s'intitule : « **La situation de l'Algérie musulmane après l'insurrection de 1871** ».

Je pense que cet ouvrage mérite amplement d'être connu non seulement par ceux qu'intéresse l'histoire de la Kabylie du Djurdjura au 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi, par connexion, l'histoire des At Hmadouche, la famille de Si Mohand lui-même.

Car en 1871 la famille At Hmadouche est, cette fois, battue de plein fouet par l'occupant ennemi. Qu'on en juge :

- Le père du poète : Mhend Ameziane Nat Hmadouche est fusillé à Fort-Napoléon.
- Son oncle cheikh Arezki est déporté en Nouvelle Calédonie.
- Son frère aîné : Akli s'est enfui en Tunisie, ainsi que son autre oncle Said
- Sa mère Fatima at Said ne tarde pas à les suivre à Tunis.

Tous les biens de la famille sont mis sous séquestre. « C'est, dit Mammeri, la colonisation triomphante. Mohand est du clan des vaincus. Il est, avec tous les At Hmadouche, en plein milieu de la tourmente. Il ne tarda pas à se retrouver seul en Kabylie, bientôt privé de tout bien ». (Mammeri p.25). De plus, il est sans épouse, sans foyer.

Il est désespéré, affecté profondément par ce qui se passe : tout le socle de valeurs de la société est jeté bas et piétiné par l'occupant. Le monde est sens dessus-dessous. Pour Si Mohand, il va la tête en bas, les pieds en l'air. Les « charognards » occupent le haut du pavé (n°31 Mam.). Au poème (n°50 Mammeri) il dit :

**Yeqqwel uqelmun s'idaṛṛen**  
**A lwexda i saṛen**  
**Teyliḍ a lbaz aṛemmaq**

Tous les rôles sont renversés  
Ah male rencontre  
Tu es tombé faucon au regard perçant.

Les anciens serfs, les rampants qui vivaient naguère encore au plus bas degré de l'échelle sociale, émergent à la faveur de leurs reniements et des mots d'ordre de l'occupant qu'ils exécutent et font exécuter servilement, armée coloniale à l'appui.

Il ne s'agit pas pour moi, dans l'évocation rapide de cette fresque tragique, de faire œuvre d'historien. Et je ne rappelle les épisodes de l'agression contre la Kabylie et de son occupation par l'armée coloniale que dans le but, ici, d'éclairer leur répercussion sur l'âme et la sensibilité de Si Mohand. Et par la suite, d'ouvrir ainsi une voie de pénétration de ce qu'il est convenu d'appeler un « univers poétique ». Je dis : une voie de pénétration. Une voie, parce qu'il y en a d'autres sans doute assez diverses. Et le vœux que je formulerai à ce propos n'est pas, loin de là, celui de bâillonner le poète et de prétendre épuiser le sens de son œuvre en l'enfermant dans quelques formules réductrices, mais au contraire, de la soumettre, cette œuvre, à de plus en plus de recherches, de questionnements, d'écoutes, qui ne manqueront pas, j'en suis sûr, d'apporter chacune un éclairage nouveau et de faire entendre des résonances que nos approches d'aujourd'hui ne nous permettent pas encore de percevoir...

Dans quelques mois d'ailleurs, à l'occasion de la prochaine commémoration de la mort de Si Mohand U Mhand, je compte apporter moi-même, par une autre intervention, une interprétation peut être inédite de l'œuvre de ce poète. Une interprétation qui pourra être surprenante pour certains esprits. - Ce dont soit dit par anticipation - je ne serai moi-même guère mécontent...

Il me faut maintenant revenir, compte tenu de toutes les données postulées ci-devant qui constituent un assez long détour, à ce que je crois être un éclairage essentiel du désarroi de Si Mohand, du lamento douloureux que véhiculent nombre de ses poèmes et partant, des sources de son inspiration.

Je n'omettrai pas cependant de répéter, en passant, qu'à mon sens, une œuvre émanant du tréfonds d'un artiste, ne peut être réduite à une explication exhaustive, qui prétendrait en cerner une fois pour toutes les tenants et aboutissants. La poésie et l'art en général participent du mystère de la création, et c'est par eux, bien plus, je crois, que par la science, que nous pouvons, au cours de fugitives sonorités, accéder aux émerveillements et saisir parfois les brefs éclairs éblouissants de l'infini...

Il est cependant, je pense, de mauvais aloi, lorsqu'on parle d'un poète, d'omettre de dire ou de faire dire quelques unes de ses pièces ; lorsqu'on parle d'un chanteur à succès, de ne pas faire écouter quelques unes de ses chansons.

Je dirai donc ici quelques poèmes de Si Mohand, de ceux surtout qui viennent étayer l'argumentaire que j'expose, des motivations profondes qui ont fait de lui tout à la fois l'enfant, la victime et le chanfre ulcéré d'un naufrage, le naufrage de la société kabyle du Djurdjura, de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Je ne citerai pas les poèmes en entier le temps et la place qui me sont impartis étant ici assez réduits, mais dans chacun d'eux seulement le tercet le plus porteur de sens, celui qui exprime le plus pertinemment ce qu'éprouve le poète.

Et d'abord le suivant, en rappel

Yeqqwel u quelmun s' **irraqden...**

Parce que je crois que ce poème traduit, par une image tout à fait frappante la culbute tragique du pays qui va voir chavirer son destin même d'entité vivante, ce qu'il a de plus sacré et de plus précieux : sa liberté.

Devant un tel bouleversement, qui représente les effets d'un ouragan dévastateur, le poète, tel celui qui est pris dans une tempête, ou dans un naufrage en mer, ou dans un séisme, cherche instinctivement : un abri, ou bien une sécurité, même aléatoire, ou encore une consolation, car Si Mohand n'envisage pas de lutter, sinon par le verbe. C'est une nature d'artiste, un élégiaque et non un homme de guerre. Par ailleurs, il se trouve seul en kabylie comme déjà dit, toute sa famille est décimée, ses biens séquestrés. Et il sait qu'il est au point de mire, que le sort sans appel qu'ont déjà subi les siens, et qu'il peut d'un moment à l'autre éprouver lui-même, ne tient qu'à un fil...

Chat échaudé craint l'eau froide, dit-on.

Le poète tourmenté boit jusqu'à la lie la coupe amère des jours sombres. Il choisit de rester en vie et met à contre courant croyons-nous - les malheurs qui l'accablent et toute la société avec lui sur le compte, non pas du puissant et impitoyable agresseur, mais sur celui d'un méchant destin (elwaad) qui frappe aveuglément on ne sait d'où, on ne sait pourquoi. Et il faut chercher patiemment à travers les poèmes de Si Mohand pour trouver une accusation en termes indirectes de l'agresseur ; encore moins une condamnation qui comporterait nécessairement un appel même implicite à l'action...

C'est plutôt vers les siens que se tournent son ire et sa rage, vers ceux qui se font les serviles courtisans des nouveaux chefs :

**Guley si Tizi-ouzou**  
**Ar Akeffadu**  
**Ur hkim deg akken llan**  
**Widen ittequwiden Iciffan...**

Si Mohand ne reste pas là cependant, à subir et se taire. Se taire, même s'il le voulait, ce n'est pas possible. Car alors il cesserait tout bonnement d'exister. Ce qu'à Dieu ne plaise, dirons-nous...

Son exutoire essentiel, ce qui le soulage et lui permet de vider sa révolte contre ce qui lui apparaît comme un arrêt injuste du sort (lwaad), c'est d'abord et avant tout la poésie.

C'est là dirons-nous, un exutoire connu. Parce que dire en poèmes la vie et les afflictions qu'elle peut apporter au fil des jours, c'est une façon de conjurer le mal, de presque l'appriivoiser, d'émousser le fil de ses tranchants, de le neutraliser et trouver un mode de cohabitation avec lui. La poésie est exorcisme, surtout dans le cas particulier de Si Mohand, car chez lui coule de source, abondamment. C'est au point qu'il fait serment de ne jamais dire deux fois le même poème, alors qu'il va partout et sans cesse disant et rimant.

Dans cette veine, si l'on peut dire, s'exprime d'abord une déploration rageuse contre le sort (Iwaad). Mais Si Mohand ne lutte pas, au contraire il pleure. Il dit : (au n° 191p.346) Mammeri)

**Aw'itrun ard idḍeryel**  
**Mi t jemaay tennyel**  
**Wehmey an s' iy id zakes**

Contre la misère aussi, le dénuement extrême dans lequel il est souvent tombé, parce qu'il a tout le temps vite fait de dilapider, avec les compagnons profiteurs et les faux amis ce qu'il a en poche. Ceux-ci ou celles-là lui tournent le dos, ni vu ni connu, dès qu'il n'a plus rien à dépenser. Et si le poète déplore la malveillance et la rouerie des profiteurs et parasites, il déclare lui-même mériter ce qui lui arrive puisqu'il oublie facilement les déboires dont il a déjà pâti à maintes reprises...

**Aadley du qjun yffi**  
**A Iwaad mi yttefi**  
**Ezelt dwa aî delḥedd is**

**Eccah ayul ur necfi**  
**Atteduḍ ḥafi**  
**Ak yunfun meḍḍen itteḥwis**

Un autre remède à ses souffrances, non pas au juste un remède, celui-là, mais un calmant aléatoire et combien peu efficace, il le trouve de plus en plus, hélas! dans l'euphorie passagère et mensongère que peuvent procurer le vin et le kif. Vient s'ajouter alors à ses déboires le mal de la toxicomanie... Il en prend conscience, surtout sur le tard, et met encore cette atteinte, qu'il déplore, sur le compte d'une jeunesse frivole et de la fatalité. Mais il n'envisage, pour s'en défaire, que la prière à des saints dont il sollicite, bien naïvement à notre sens, l'intercession salvatrice. Je veux ici, tout au moins rappeler à ce sujet, sa prière au saint Sidi Valwa de redjaouna (Tizi-Ouzou).

**A seltan di ɛemrawa**  
**A sidi valwa**  
**A bab n seḡeq muhav**  
**D amudin fki -yi dwa**  
**Dek aïd nenwa**  
**A iaḥnin deg nettalav**  
**Fuk felli lkif d cira**  
**Ruḥey di zehwa**  
**Si temzi alarmi ncav**

Autre dérivatif à sa douloureuse agitation intérieure la bougeotte, l'errance.

En fait, l'errance chez Si Mohand n'est pas un remède éprouvé qu'il recherche, mais plutôt une force qui le mène, le domine comme la poésie, et à laquelle il se soumet instinctivement sans trop avoir conscience de ses ressorts occultes.

Il en éprouve cependant le besoin, car elle lui procure un apaisement, une détente des nerfs dont il a soif. On sait par ailleurs que les gens affectés du mal de l'errance sont des gens qui courent après quelque chose de vital qui leur manque, comme l'oxygène à l'asphyxie ; ou, à contrario, quelque chose qu'ils fuient. Ces deux tendances se trouvent souvent conjointes et tout nous porte à penser qu'elles l'étaient bel et bien chez Si Mohand qui, on le sait, s'astreignait à de longs et fréquents périples à pied (de At Akerma, par exemple à Port-Guedon –Azeffoun- où il prenait le petit bateau appelé à l'époque, « tababurt uzeffun » pour se rendre à Annaba où il retrouvait des hommes du pays, presque tous ouvriers chez les colons.)

Il reste que les joies du cœur, la paix rêvée, la consolation et les apaisements souverains auxquels l'homme peut prétendre en ce monde, Si Mohand les a cherchés auprès de la femme, la mère vers qui court se réfugier tout enfant effrayé. La femme, mère de l'humanité...

Mais avant de finir, je veux, en revenant quelque peu en arrière, signaler des attitudes d'esprit choquantes chez Si Mohand. Je veux surtout parler de ses poèmes blasphématoires, plutôt rares, heureusement. Et je n'en citerai qu'un seul, le suivant (n°190.p.346 Mam.)

**Qessam agi d bu tlufa  
yeri d yestufa  
A s tinid nyiy babas**

(Il y en a d'autres qu'on trouvera dans le recueil de Mammeri)

Certes, notre poète avait la foi et maints poèmes que je ne peux tous citer ici l'attestent clairement mais une foi qui semblerait aujourd'hui fantasque, et assez parente des anciennes mythologies, en ce sens, d'abord que ces poèmes tendent à faire apparaître Dieu comme un être qui peut se laisser aller à exercer une cruauté vengeresse envers des hommes, ses créatures ; et d'autre part en ce qu'ils heurtent toutes les révélations monothéistes selon lesquelles l'attribution à Dieu d'un géniteur, condition qui le ravalerait au rang de tous les mortels, est déclarée Pêché Suprême.

Reste la femme, thème des plus importants (67 poèmes dans Mammeri où il s'agit de la femme) sinon le plus important de l'œuvre de Si Mohand. Mais j'ai déjà dit plus haut que je ne traiterai pas de ce thème aujourd'hui, mais une autre fois, si Dieu veut, et sous un angle de vue particulier...

Je ne peux, sur le point de finir, ne pas évoquer les travaux des prédécesseurs, notamment : Ameur Said Boulifa et Mouloud Mammeri, mais ces explorateurs prestigieux du domaine littéraire kabyle, pour méritoires et admirables que soient leurs écrits, n'ont ni pu, ni seulement eu l'idée d'épuiser la totalité du champ d'étude que constitue l'œuvre de Si Mohand.

En sauvant d'un oubli mortel un grand nombre de pièces de Si Mohand, ils ont accompli une véritable œuvre d'exhumation pour laquelle l'humanité entière leur sera à jamais reconnaissante.

Mais avant de clore définitivement mon propos d'aujourd'hui sur Si Mohand et son œuvre poétique qui, à l'échelle universelle et en Kabylie particulièrement, a profondément marqué les esprits et l'expression littéraire durant un siècle. Je voudrais attirer l'attention de celles et ceux que cette œuvre intéresse, sur quelques points qui, à mon sens peuvent et doivent faire l'objet de recherches attentives. Ces deux points sont les suivants :d'abord la

brièveté dans le temps et l'espace de la grande majorité des pièces que nous avons sous les yeux ; dans le temps, un poème de Si Mohand est vite dit, la durée de la récitation dépassant rarement quelques minutes.

Dans l'espace la dimension d'une pièce sur le papier est tout au plus d'une demie page. Et les textes, dans leur grande majorité, suivent la même forme, la même métrique littéraire : le neuvain fait de 03 strophes de 03 vers chacune.

Ensuite vient un fait énigmatique, sur lequel je n'ai pas fini de m'interroger moi-même, Je veux parler du serment que Si Mohand aurait fait et tenu de ne jamais redire le même poème.

Il conviendrait en premier lieu, je crois, de vérifier scrupuleusement l'authenticité de ce serment, et son observance. Puis, si ces données sont acquises, d'essayer d'en cerner les raisons et d'émettre les éclairages envisageables que peut appeler ce serment, lesquels, éclairages à mon sens, seront à la fois divers et intéressants...

Je souhaite donc bon courage et bon cœur à ceux et celles que l'élucidation de ces inconnues mohandiennes peuvent attirer.

## Analyse sémio rhétorique d'un poème attribué à Si Mohand U Mhand

Par : K. BOUAMARA

Contrairement à la « prose scientifique » ou, mieux encore, au « langage mathématique » qui se veulent dénotatifs, la poésie se sert d'un langage plutôt ambigu, polysémique et connotatif. Etant un texte « ambigu », tout poème est, par conséquent, sujet à diverses interprétations. Mais l'ambiguïté qui caractérise la poésie, en général, est variable, parce que les poèmes sont différemment chargés de sens et sémiotiquement, plus ou moins, riches.

Le « sens » d'un poème riche sémiotiquement est pour ainsi dire inépuisable. D'autre part, on ne peut le saisir à l'aide d'une seule opération intellectuelle ; semblable à un polygone, le poème est en effet abordable de plusieurs côtés ; il est, de ce fait, comme un kaléidoscope : à chaque fois que l'on change de visée, on y voit du nouveau.

Notre hypothèse à ce sujet consiste à soutenir que l'ambiguïté qui caractérise la poésie passe, entre autres, par la voie de la figuralité. Le poème qui sera ici soumis à l'analyse rhétorique est le suivant (cf. Mammeri, 1969, poème n° 18, page 133) :

Aigle blessé me voici  
Empêtré dans la brume  
Voué aux larmes et aux cris

Du temps que planaient mes ailes  
J'étais le premier à partir  
A voler par delà les mers

Saints qui donnez prestige et discrédit  
Je répugne aux plaisirs  
Depuis qu'à coups de bec les coqs attaquent le faucon.

Comme Mammeri<sup>1</sup> (1969 : 132 ; note 2) l'a noté, et à juste titre, le « thème » de *Igider amerzu* est en effet répandu dans la poésie kabyle traditionnelle de l'époque précédant celle de Si Mohand. En revanche, nous ne pensons pas que ce genre de poèmes dit *Igider amerzu* constitue un thème ; il s'agit plutôt d'un *motif*, connu sous l'appellation de « l'aigle blessé » ou, plus explicitement, de « l'aigle aux ailes brisées ». Dans le langage de la rhétorique ancienne, on parle de *topos*. Les *topoi* ou *lieux communs* sont des « formes vides », des « stéréotypes », des « thèmes consacrés », des « propositions rabâchées » qui ont (eu) « tendance à se remplir toujours de la même manière, à emporter des contenus, d'abord contingents, puis répétés, réifiés », écrit Barthes<sup>2</sup> à ce propos. En conséquence, le poème ici considéré est une variante<sup>3</sup> attribuée à Si Mohand relevant du *topos* de « l'aigle aux ailes brisées ». Par ailleurs, nous avons eu à identifier d'autres *topoi* dans la poésie kabyle ancienne<sup>4</sup> de la même époque que celle de Si Mohand.

Ceci étant dit, allons maintenant au vif de notre sujet. La figuralité, dont nous disions plus haut qu'elle caractérise la poésie, regroupe en son sein toutes les figures de rhétorique ou de style. Nous employons ici le mot *figures* dans son sens générique ou synecdoquique : les rhétoriciens en effet divisent les « figures » en deux catégories : les *figures* proprement dits et les *tropes* (ou « figures de sens »).



Le poète entame son poème (cf. la version kabyle) par une comparaison *Aigle blessé me voici*. Dans le texte kabyle, il y a entre le comparé (le *Je* de l'énoncé) et le comparant (l'aigle blessé) le morphème de comparaison *am*.

A partir du vers 2, il y a dans cette variante un jeu rhétorique subtil, que la traduction (française) ne met pas en relief. Entre les deux formules ci-dessous, le poète a choisi la (2):

(1) Aqlin am gider amerzu/ Iħslen deg-gwagu // Iebed imeṭṭ d leɣyaḍ

Ou

(2) Aqlin am gider amerzu/uħeslee deg-gwagu/εebdeɣ imeṭṭi d leɣyaḍ

S'il avait opté pour l'énoncé (1), on serait resté dans le champ de la comparaison explicative et on aurait compris que le poète était entrain d'expliquer le premier vers en nous donnant des détails sur l'état physique et moral, de « l'aigle blessé ».

Mais en choisissant la (2), le sujet de l'énoncé devient *Je*, puisqu'il dit *ħesleɣ deg ...* (je suis empêtré dans ...) et *εebdeɣ ...* (je suis voué ...), etc. Le *Je* (le comparé) prend la place entière du comparant (*l'aigle blessé*). Dès lors qu'il y a substitution du comparé au comparant, la métaphore s'y manifeste. En outre, il ne s'agit pas d'une simple métaphore, mais d'une métaphore dite tissée ou filée. Il y a en effet, à partir du vers 2 jusqu'au vers 8, toute une association de métaphores imbriquées les unes dans les autres. Le comparé prend le champ et le pouvoir du comparant : le *Je* poétique y occupe la place et le rôle d'un être ailé qui, en déployant ses ailes, planait au dessus de tout et de tous, et volait même par-delà les mers ; Ce comparant n'est d'autre part pas un simple oiseau : dans la symbolique kabyle traditionnelle, l'aigle était en effet le plus « noble » des oiseaux. Le *Je* choisit prend la place de *igider*, parce qu'il est hors d'atteinte ; il vit au dessus de tous, hommes et animaux ; il fréquente les sommets des montagnes les plus hautes : le sommet est, symboliquement, le *nirvana*, dont rêvent les hommes et les prophètes.

Au niveau du vers 9 qui clôt le poème, le comparant réapparaît et reprend la place du *Je* /on : *lbaz* (le faucon) qui se substitue, sans que nous ne sachions pourquoi, à *igider* est, bien qu'apprivoisable par l'homme, un oiseau « noble ». Ce dernier vers nous rappelle par ailleurs les autres poèmes attribués à Si Mohand dans lesquels il nous présente des tableaux de « mondes marchant sur leurs têtes », où il décrit la « fin d'un monde » révolu : une époque où la table traditionnelle des valeurs est renversée : les « nobles », comme le faucon, entre autres, sont attaqués par les « vils », comme le coq.

Sur le plan de la construction, ce poème, comme bon nombre de poèmes attribués à Si Mohand, allie deux entités opposées, voire contraires : c'est une opposition binaire. Ici, il oppose deux temps ou époques différentes : *zik* (autrefois, le passé) et *tura* (maintenant, le présent). Comme dans tous les poèmes construits sur l'opposition, ici le poète dit, sur un ton nostalgique, qu'il préfère le passé au présent – moment où il discours. Ce passé, qu'il décrit dans certains des poèmes qu'ils lui ont été attribués, lui rappelant toujours de bons souvenirs, est édulcoré, exalté, voire mythifié. En revanche, le présent dans ces poèmes est médit, méprisé et diabolisé.

Autre remarque importante que la traduction (française) du poème a, cette fois, passée complètement sous silence, le passage du *Je* à *On* : en effet, la traduction dit *Je répugne à ...* On aura remarqué (mais il faut se référer nécessairement à la version kabyle, pour s'en apercevoir) que du vers 2 jusqu'au vers 6, le sujet de l'énoncé est, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, *Je*. Mais au niveau du vers 8, le *On* se substitue à *Je*, puisqu'il est dit *Ikkes aneɣ zzhu* (au lieu de *ikkes iyi zzhu*). Pourquoi *On*, au lieu de *Nous*, dans ce cas-ci ?

Contrairement au français, le kabyle ne dispose pas de deux unités morphologiques différentes : *on* et *nous*. C'est la raison pour laquelle on confond très souvent les deux types d'énoncés. Mais sémantiquement, on arrive à les distinguer.

Exemples :

1. *Ad nili, am wass-a am wazekka !* que l'on traduit par : « *Nous* existerons toujours : aujourd'hui, comme demain ! »

2. Mais si l'on demande à quelqu'un :

– *Amek telliɖ ?* « Comment vas-tu ? »

Et si la réponse est *Aql-aɣ !* on doit nécessairement le traduire non pas par *nous*, mais par « *On (en)* est là ! »

Pour pouvoir lever cette équivoque, il serait utile d'invoquer ici non pas la rhétorique, mais la sémiotique subjectale<sup>5</sup>, une science qui a pour objet l'étude des signes et en particulier, celle du sujet dans l'énoncé. Selon le point de vue sémiotique, le passage du *Je* à *On*, très fréquent dans la poésie traditionnelle, en l'occurrence kabyle, s'explique par la dégradation du sujet<sup>6</sup> : dans un énoncé, le *Je* se manifeste lorsque le sujet *est* et demeure entier, lorsqu'il s'assume et assume toute sa subjectivité ; mais aussitôt qu'il est *atteint, malmené* ou *écrasé*, comme dans ce poème, par une force intérieure, comme le mal, la maladie ou par une force extérieure, telle que la nature, la tradition, la guerre, le destin, etc., il se dégrade immédiatement, il perd la maîtrise de soi et celle de sa subjectivité, c'est-à-dire qu'il se dilue et devient un *On*. Par ailleurs, la psychologie sociale, qui explique la différence entre le *On* et le *Nous*, assimile le *Nous* à un groupe, par opposition à l'individu ; le *On*, en revanche, est assimilé à la foule, laquelle n'est pas encore un groupe ni un individu, non plus.

Qu'en conclure, au terme de ce parcours ? Ce poème, de neuf vers, nous décrit un sujet qui a connu deux états, qualitativement différents ; ceux-ci correspondent à deux époques successives dans le temps : *zik* et *tura*. Dans la première, lorsqu'il était comparable à un aigle bien portant, le sujet se manifeste sous la forme de *Je*. Dans la seconde, lorsqu'il a « les ailes brisées », lorsque « les coqs à coups de bec attaquent le faucon », le sujet, qui n'est plus maître de soi ni de sa personne puisqu'il s'en remet aux saints, change de signifiant et se manifeste sous la forme de *on*.

---

<sup>1</sup> Cf. *Les isefra ou poèmes de Si Mohand Ou Mhand*, édition François Maspéro, Paris, 1969.

<sup>2</sup> Barthes (R.), « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *L'aventure sémiologique*, éditions du Seuil, Collection « Points », 1985.

<sup>3</sup> Une variante toute proche de ce poème est attribuée à Si Lbachir Amellah ; Cf. Bouamara (K.), *Si Lbachir Amellah (1861-1930), un poète chanteur célèbre de Kabylie*, édition Talantik, Béjaïa, 2005.

<sup>4</sup> Cf. Bouamara (K.), *Littérature et société : le cas de Si Lbachir Amellah (1861-1930), un poète chanteur de Petite Kabylie*, thèse de doctorat, Inalco, Paris, 2003, pp. 231-237.

<sup>5</sup> Bala (S.), *Essai d'application de la sémiotique subjectale à la traduction d'une « écriture sur soi » du français en berbère (cas de Histoire de ma vie de Fadhma Aith Mansour Amrouche)*, magister de langue et culture amazighes, Université de Béjaïa, 2002/2003.

<sup>6</sup> Nowotna (M.), *Le sujet et son identité (dans le discours littéraire polonais contemporain). Analyse sémio-linguistique*, Institut d'études slaves, Paris, 1992.

## Rencontre de Si Mohand U Mhand avec Ccix Muhend U Lhocine

Mohamed Ghobrini, Journaliste, poète

Ce dialogue a été imaginé par le poète à partir des bribes orales rapportées sur cette rencontre de Si Mohand U Mhand avec Ccix Muhend U Lhocine.

Ccix Muḥend	Si Muḥend U Mḥend
<p>Yenṭeq Ccix Muḥend yenna Walay di lbaḍna Uggadey fellak a Muḥend U Mḥand</p> <p>Ddunit-a ur tesΣi lmaΣna Aḥal aya l-lesna Heddrey - ak baΣdek esl-ed Tewwiḍ aceḥal d cḥna Efḵ i yimman-ik lehna IΣumm-ak berka-k lemd-ed Asebsi d ac ik-yerna Yefka-k i lemehna S abrid d lweqt uyal-ed</p>	<p>Ik-mennay a Ccix d arfiq Leḥdur-ik ḥemmeley a a sen- sley Ayen d-nniḍ itekkes lxiq Irunṭ-ed wallen ur ḥtamey Asm'akken lliy d uḥdiq Yak tecfiḍ anda ssawḍey Tezrid ur ssiney ddiq Anda yebya wul ruḥey Di ttmurt ur ḡḡiy amḍiq Ḥemmlen-i yakw wid ssney Assa dunit d aΣewwiq A Ccix amek ara xedmey</p>
<p>Nek smektiy-ak-id laxeret Keččini tbegsed-d i ddunit Aḥal i-gegnen yef teΣefert Ḥussen ṣgebren i twayit Aḥal i-geṭṭfen tiymeret Ur yuḥtam lmut teddemit Lqut ma tesebbwit taddart Di tejmaΣt (1) wi Σeddan yeččit A jenwi ma yewwed tameḡret Aksum-is wi byan yewwi-t Win yeksan mebla tamrart Labbud at-ṭṭef ddunit</p>	<p>Ur yiley ad yedru wakka Ur yiley ay d-wwten leḥyuḍ Ur s-ḥezzbey i wzeḵka Ur yiley ddunit d aluḍ Mi s-nniy iΣumm-i berka Arrray-iw anda tleḥḥuḍ ? Ruḥ aṭ-xdmed taferka Di lmelk-ik Σedd'aṭ-ṭzzuḍ Yir abrid am tewḵka Eḡḡ it ahat aṭ-thluḍ Aha a Ccix lbaraka Amek ara yi d tessfruḍ ? Amek ara ḍilley yef rrbeh</p>

	<p> <b>Ṭ-msalt-iw dayen an-nefru</b>  <b>Ṭ-ṣarrey mebla leslaḥ</b>  <b>Am win yeṭṭnamaren ...</b>  <b>Segm'ara d-kkreṭ ṣṣbeḥ</b> </p> <p> <b>Alma yekkat bururu (1)</b>  <b>Nek ṭnaqlabay ger lejraḥ</b>  <b>Tas akken neggum'an-neṭru</b>  <b>Ṣṣiḥ atan deg wul qerreḥ</b>  <b>Anezgum yugw'as-yebru</b>  <b>LṢebd i yef rewlen lefṛaḥ</b>  <b>Illaq a Ccix ad yessfru</b> </p>
<p> <b>Sliṭ yissek tessefruyed</b>  <b>LameṢna nnan-d laṢmer turid</b>  <b>Irkkwel widak ṭhemmed</b>  <b>Fellasen aṭas ay tecnid</b>  <b>Ma yella d wid ik-ikarhen</b>  <b>S lqubat werten-teḡḡid</b>  <b>Ger teswiṢin teṭneqlabed</b> </p> <p> <b>Weḥdy Rebbi amek I tgid?</b> </p> <p> <b>Tikwal d ukyis teṭmeyyized</b>  <b>Fehmen madden ay tebyid</b>  <b>Tikwal amzun tedrewced</b>  <b>Ur tezrid anda tellid</b> </p>	<p> <b>Lukan a Ccix day teḥsid</b>  <b>Ayen iṢeddan yef yiri</b>  <b>Liḥalan welleh ar teṭyid</b>  <b>Imeṭṭi yezga f yizri (1)</b> </p> <p> <b>Aḥal i yi d yerra lhid</b>  <b>Daymen weḥdi d aṢezri</b>  <b>Ddunit-iw tegwra-d teṭyid</b>  <b>I texdem dgi tayri</b>  <b>Ay ul bezzaf teṭmennid</b>  <b>Aqlak tebdeḥ ar yefri</b>  <b>Tin tewalaḥ fellas technid</b>  <b>LamaṢna urk-id mmuqel tziri</b> </p> <p> <b>F yamina l-ḥaḡ ar teṭyid</b>  <b>Eks-ed amnaṛ ur nedduri (2)</b>  <b>A wi jrben m'a yi-d tiniḥ</b>  <b>Sfehm-ay-id ayen ur neyri</b>  <b>BaṢd d keč aḥbib wer t-tufid (3)</b> </p> <p> <b>Ulaḥ wi gan tiyri</b>  <b>Am-min yuḍnen ajeḡḡid</b>  <b>Yiwen ur d-itezzi yuri</b>  <b>Ini-d a Ccix keč teṭwaliḥ</b>  <b>Ma iteddu-d kra deffiri</b> </p>

	<p><b>Mi yiley ifuk usemmiḍ Assen a d-yewwt webruri</b></p> <p><b>Ihi a Ccix semmh-iyi Mazal uryi-d-fhimeḍ ara AΣyiy di dunnit berka-yi</b></p> <p><b>Hş'a Ccix ur s-ttumley ara Reggwley fellas tetṭf-iyi Eks-ed amkan deg ur d- teffiy ara Mi s-nniy baΣd-kem xḍu-yi Tcebk ed am tara Asmi yilleḃ teḡḡa-yi (1)</b></p> <p><b>Felli dayen ur d-terzi Tuḃal d asebsi tebbwi Zdatek a Ccix ur menneΣy ara</b></p>
<p><b>Ihi d asebsi i k-ixuṣṣen Dayemm' urd-cṛihḍ ara Ma d annect-a i k-iΣerqen Tas ini-d ur tseth'ara Nek yilleḃ s acu k-yuyen</b></p> <p><b>Ney d amkan ur k-nehw'ara</b></p> <p><b>Turi d acu i k-id yeṣṣawḍen Hṣiy lamči d zeyyaṛa Ayen i k-id-yewwin wissen Ahat d ayen ur nezr'ara IΣumak tuzyya isaffen (2) N wayen ur k-terri tmara Di ṣbeḃ la d-tessfruyed Mazal di d-tenniḍ i k-id yecqan Aqlak amzun teΣweqed Aha inay-ad a yen yedṛan Ulac d ac'ara tefred Kul amḍiq yesΣ'iberdan Ma lmut felli tuggaded</b></p>	<p><b>I yi-d yewwin yurek d lemwansa AnΣam a Ccix rḡu a k-d-iniy Urgay tergagi tasa (2) Amzun tṭsey nek ukiy</b></p> <p><b>Zdati tbedd-ed tlafsa(3) Tenna-d usiy-d a k-awiy Nniy-as ruḃ mačči assa</b></p> <p><b>Aṭas l-leḃwayeḡ ur qḍiy Tbedd-ed am IΣerṣa Weḃdi qqimey tṭerggigiḃ Wehmeḃ ansi i yi-d-tusa Sedday ruḃey aṭ-ṭessqsiy</b></p> <p><b>Heddery-as s lekyasa Terra-d times qṛib riyḃ Imir lḡetṭaw temsa Kkawen ifadden-iw aΣyiy TemΣarred-iyi amtgersa Ur zriy d ac'is-rriy Di lmelk-ik tenna-d tekxa</b></p>

<p>Medden syenn akw iΣedan Siwel-iy-d s wayen tħussed Mreħba s wayen i d-yusan</p> <p>Yif-it tideť rzagen Wala lekdeb azıdan</p>	<p>Achal aya nek ur sliť</p> <p>A bernus nek yidek i t-nelsa D aya a Ccix iwmi d-cfiť</p> <p>Tamurt ať-ťbeddel lΣessa Teddun-d a ź-zdťen wiťiđ</p>
<p>Dagi a Muħ telħqđ-iyi-d (1) Aha Σiwwed-as-d i wsefru Tas ini-d sefhem-iyi-d A d-neddem s wayes at-naru Fayen urģiť (2) ma tesqrbeđ-iyi- d</p> <p>Nek ur lliť d amezwaru Axxam R-rebbi ma isawel-iyi-d Ddunit s lferħ a s-nebru</p> <p>Ayen i k-d-nniť tura esl-iyi-d Tamsalt-a ilaq ať-nefru Ac'ara yeđrun mmel-iyi-d Nig wayen yuran řef qerřu</p>	<p>AnΣam a Ccix tesneđ-iyi Kra nniť ur-ťΣawaday ara Fiħel ma tħerseđ-iyi Tef ayen iwm'ur zmireť ara Zriť a Ccix tesserđ-iyi Lexir inek ur t-teťťuť ara Ma gguleť-ak baΣdek amen-iyi Ala aya ur xeddemy-ara Qebleť dduΣa-k teťťef-iyi Šebbay ayen ur reffedy-ara Ddunit tamenzut teťur-iyi Tis snat (1) ur ź-rbiħeť-ara</p>
<p>Wulfey heddrey i medden Awal-iw ulac wi-t-Σugan Sellen lehduť řmeyyizen LaΣmer yella win i yi-sserfan Akken i sen-qqareť i xeddmen</p> <p>AnΣam a Ccix i yi-d řarran Assa keč txulfeť-ťen Aqlak teffyeđ imeđqan Ka n win mi dΣan iΣessasen Abrid-is atan iban D lmut n weťřib i k-iħudden Akka i yebťa win yuran</p>	<p>Ĥsiť d aťřib ara mmteť Annect-a lamči lbađna Di ddunit aťas i Σetbey LaΣmer a Ccix i ssineť lehna</p> <p>Deg berdan i řnemđareť Axxam-iw laΣmer yebna Assa aqli řurek i d-rewleť</p> <p>Tilley da a d-afey lehna Ziť kif kif anda ruħeť Dinn'i teťřađu lmeħna Ur d-iqqim w'ara ssirmey Zman amcum akk'i-yenna</p>

<p> <b>Ddunit tyurṛ mačči d yiwen</b>  <b>Aṭas i wmi texdem taqlat</b>  <b>Neṭṭat d cciṭan d akniwen</b>  <b>Ulaç m'ur tesbur tacḍat</b> </p> <p> <b>Açhal-g xedmen afriwen</b> </p> <p> <b>Gren irebbi i mkul tamaṭ</b>  <b>Yeshel fellasen usawen</b>  <b>Anda dan sΣan taylat</b>  <b>Lukan lemΣna deg wacciwen</b> </p> <p> <b>Tilaq i serbḥen tayat</b>  <b>G leḥsab yezga ixkušṣ yiwen</b>  <b>D ayen i tjirebeḍ twala t</b> </p> <p> <b>Wissen ma tmektiḍ-ed ass-nni</b>  <b>(1)</b>  <b>M'ara k rren ttimedlin</b>  <b>Dnunit-ik tṛuḥ d amenni</b>  <b>LaΣmer terwiḍ tuzziya t tyaltin</b>  <b>Tṭedduḍ wer tezriḍ s ani</b>  <b>Rṛay-ik yebḍa yef tudrin</b>  <b>Tas theddreḍ s lemΣani</b>  <b>Ḥemmlen-k medden yidek</b>  <b>tṭilin(2)</b>  <b>Anda terriḍ d abṛani</b> </p> <p> <b>Tezgiḍ ur tesΣiḍ wis sin</b>  <b>Lḥaḡa win tegguni</b>  <b>Ilaq as iheggi aΣwin</b> </p>	<p> <b>Ad ruḥey a Ccix a d-zuṛey (3)</b>  <b>Nek t-tlafsa a n-neddukel</b>  <b>Deg wass'aql'ur d-tṭuyaley</b>  <b>Awal ddin'at nkemmel(3)</b>  <b>Tedduy anda ara kebley</b>  <b>Imeṭṭawen felli fiḥel</b> </p> <p> <b>Yebdeḍ ed lweqt ad ruḥey</b>  <b>Glmūt ul'anda nerwel</b>  <b>Zriy aṭas a y cḍay</b>  <b>LameΣna laΣmer nejhel</b>  <b>G wesqif n tṭmana(5) ad meḍley</b>  <b>D wina i d amkan nḥemmel</b> </p>

## Esquisse d'une bibliographie sur Si Mohand U Mhand

A. HADJ-SAÏD

Notre intention, dans ce qui suivra est de dresser l'état des lieux de tout ce qui a été écrit sur le poète légendaire Si Mohand U Mhand.

Il ne sera question, ici, que des ouvrages et/ou articles ayant pour thème direct le poète kabyle Si Mohand U Mhand. Ceci dit, les sources où ce poète n'a été que cité sont exclues de cet inventaire puisqu'il en existe énormément.

Pour mieux asseoir leur pouvoir sur la société qu'ils viennent de conquérir, les Français (militaires, administrateurs, missionnaires et universitaires) ont entamé une collecte quasi exhaustive de tout ce qui a trait à la tradition orale de cette société. Cet état de fait a donné naissance à des recueils de littérature orale suivi d'études analytiques d'une grande importance. C'est dans ces ouvrages qu'on peut trouver, pour la première fois, le nom de « ce poète devenu une légende de son vivant » qu'est Si Mohand U Mhand.

L'ouvrage ayant mentionné, pour la première fois, le nom de Si Mohand Ou Mhand est dû au Général français Adolphe Hanoteau qui a publié, en 1864 (du vivant même du poète), un ouvrage intitulé *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*. Dans cette étude, l'auteur a donné une image plutôt réductrice du poète puisque, selon lui, Si Mohand est un *meddah* qui va de marché en marché semant sa poésie en contre partie d'un peu d'argent.

Mais, la première étude scientifique digne de ce nom, consacrée à ce poète par un universitaire autochtone est, sans conteste, celle ayant pour titre « *Recueil de poésies kabyles* » publié en 1904 par Si Saïd Boulifa.

L'avantage qu'offre ce « *Recueil de poésies kabyles* » de Boulifa est que tous les poèmes attribués à Si Mohand sont authentiques puisque l'auteur a côtoyé de près le poète. En effet, certains des poèmes de Si Mohand sont recueillis de la bouche du poète lui-même, quant aux autres, leur authenticité a été vérifiée auprès de lui.

Par ailleurs, cet ouvrage a permis de rendre la vraie image de Si Mohand et sa place au sein de la société kabyle. Il a ainsi rectifié l'image réductrice donnée par Hanoteau dans ses « *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura* ».

Au hasard de ce qui peut illustrer la manière avec laquelle Boulifa a « rendu » son image réelle à Si Mohand, cet extrait de la présentation du livre :

« Le poète contemplatif était peu fait pour cultiver le champ de ses ancêtres. Tombé dans la misère, il suivit son inspiration et alla toujours droit devant lui. Son âme sensible s'éprit non seulement de la nature mais aussi des créatures ; d'un caractère aimant et très sentimental, il ressentait plus que tout autre les douleurs de l'ingratitude et de l'inconstance. Dans ses poésies, il pleure sur son malheur, sur ceux du temps, sur sa foi, ses croyances, car Si Mohand a cessé depuis longtemps de suivre les prescriptions du « *Livre sacré* », Si Mohand a usé des *boissons fortes* auxquelles il a demandé l'oubli de ses peines... »<sup>1</sup>.

Ceci est le premier ouvrage ayant traité directement au barde kabyle. Le second verra le jour, quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1920, grâce à Henri Basset avec son « *Essai sur la littérature des Berbères* », qui, dans le chapitre consacré à la littérature kabyle, fait une analyse pertinente de l'œuvre de notre poète. Ainsi, il en dégagera quelques thèmes majeurs de Si Mohand tel l'amour, les bouleversements sociaux, l'exil et l'injustice. C'est l'une des

---

<sup>1</sup> Cité par Ouahmi Ould-Braham, « *Une biographie de Si Mohand est-elle possible ?* ». In : Etudes et documents berbères, n° 19-20, 2002. Paris : La boîte à documents/Edisud, 2002.



premières analyses sérieuses de la poésie de Si Mohand qui a ouvert la voie à plusieurs autres analyses du même type, œuvre des auteurs postérieurs qui ont eu à étudier ce poète.

Outre Jean Amrouche avec son « *Chants berbères de Kabylie* » (1939) et Malek Ouary dans son « *Isefra, poèmes kabyles* » (1951) et « *Poèmes et chants de Kabylie* » (1972), qui ont insérés quelques pièces attribuées à Si Mohand, Mouloud Mammeri publia en 1950 une étude dans la revue africaine intitulée « *Evolution de la poésie kabyle* », où il donne, à l'instar de ses aînés Boulifa et Basset, une classification originale de la poésie kabyle. Des trois phases évolutives qu'il en a dégagées, il situe la poésie de Si Mohand dans la deuxième phase qu'il a intitulée « la poésie après la fracture de 1871 ». Voici, à titre illustratif, ce que dit Mammeri sur l'œuvre du barde kabyle :

« Si Mohand ne compose pas pour un groupe, mais pour lui-même et un cercle restreint d'amis. Il n'a pas la servitude d'un auditoire qui attend de lui une parcelle d'enthousiasme, une heure d'évasion et une précieuse recette, et ses vers éminemment personnels sont sus et récités encore avec ferveur dans tous les village de Kabylie, c'est qu'il a dit les autres en se disant lui-même »<sup>2</sup>.

C'est en 1951 que l'orientaliste Emile Dermenghem publie une étude fort intéressante sur « *La poésie kabyle de Si Mouh ou Mohand et les isefra* ». C'est une enquête auprès de celui qui a enterré une quarantaine d'années plus tôt Si Mohand à Asqif n Tmana. On y trouvera tous les détails de la vie de Si Mohand durant ses derniers jours. Dermenghem classe, pour la première fois, le poète parmi les « *poètes maudits* » de Villon à Verlaine. L'autre nouveauté de l'enquête est le recueil de quelques poèmes inédits de Si Mohand tels sa rencontre avec Cheikh Mohand, l'autre barde kabyle.

C'est en 1960 que Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle par excellence, publie, après deux articles qu'il a déjà consacrés au même sujet, un ouvrage sous le titre « *Les poèmes de Si Mohand* ». Dans cette étude, saluée par la critique à sa sortie, Feraoun cite Youcef U Lefqi, un poète de la même génération que Si Mohand, comme étant le témoin privilégié pour toute étude sur le poète et son œuvre. C'est grâce à lui que nous avons, aujourd'hui, un portrait plus au moins précis de Si Mohand. Il est vrai qu'il était son disciple et son ami durant plusieurs années.

En 1969, Mouloud Mammeri consacre une étude au grand poète kabyle qu'il a intitulée « *Les Isefra, Poèmes de Si Mohand-ou-Mhand* ». L'ouvrage a, en plus d'avoir repris et rassemblé tout ce qu'on connaissait déjà sur Si Mohand, ajouté de nouveaux éléments biographiques du poète ainsi que 13 poèmes inédits. Tout ceci a été possible grâce aux enquêtes que Mammeri a effectuées et qui ont permis la collecte des *rares recueils manuscrits existants*.<sup>3</sup>

Après l'ouvrage de Mammeri, première étude savante exhaustive sur le poète et son œuvre, plusieurs universitaires ont consacré d'autres études sur le poète kabyle, tels Youcef Nacib dans « *Si Mohand et Verlaine* » (1993), Younes Adli avec « *Si Mohand Ou Mhand, errance et révolte* » (2001).

Par ailleurs, depuis l'ouverture des deux départements de langue et culture amazighes aux universités de Tizi-Ouzou et de Bgayet, plusieurs étudiants graduants et postgraduants ont consacré leur mémoire de fin d'études et de magistère au poète Si Mohand. Il nous sera impossible, dans cet espace, de faire un inventaire exhaustif de toutes ces études universitaires sur Si Mohand, mais ce qui est certain c'est que ce poète-légende reste et restera une source d'inspiration, non seulement pour nos poètes, mais aussi pour tous nos universitaires et chercheurs dans le domaine de la littérature amazighe.

Il reste qu'une vraie bibliographie analytique sur Si Mohand doit être réalisée sur la base de méthodes bibliographiques qui doivent obéir aux normes des sciences documentaires

<sup>2</sup> Cité par Ouahmi Ould-Braham, op.cit.

<sup>3</sup> Pour plus de précisions sur cet ouvrage, voir la note de lecture réalisée par Hamid Bilek dans cette même revue.

et archivistiques reconnues. Ce doit être un outil de recherche incontournable pour toute étude sur ce poète amazigh.

Je reprends, ci-après, par ordre alphabétique les références bibliographiques des ouvrages et articles les plus importants ayant traité de Si Mohand :

- Adam, Jeanne, « Le thème de désarroi dans *La Colline oubliée* et chez Si Mohand ». In : *CELFAN Review*, 1984.
- Adli, Younès, *Si Mohand Ou Mhand, Errance et révolte*. Paris / Alger, 2001.
- Ait Ferroukh, Farida, *Cheikh Mohand, Le souffle fécond*.- Bruxelles, Editions Volubilis, 2001.
- Amrouche, Jean, *Chants berbères de Kabylie*.- Paris, l'Harmattan, 1989.
- Basset, Henri, *Essai sur la littérature des Berbères*.- Alger, J. Carbonel, 1920.
- Boulifa, Amar Ben Said, *Recueil de poésies kabyles*.- Alger, A. Jourdan, 1904.
- Dejeux, Jean, « Si Mohand ou M'hand (1845-1906). In : *Hommes et Destins*, t. VII, 1986.
- Dermenghem, Emile, « La poésie kabyle : Si Mouh ou Mohand et les isefra ». In : *Documents algériens*, n° 57, 1951.
- Feraoun, Mouloud, *Les Poèmes de Si Mohand*.- Paris, Minuit, 1960.
- Galand-Pernet, Paulette, « Le thème de l'errance dans les littératures berbères ». In : *Itinéraires et contacts des cultures*, t. 4-5, 1984.
- Hanoteau, Adolphe, *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*.- Paris, Impr. Impériale, 1867.
- Mammeri, Mouloud, *Les Isefra, Poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*.- Paris, Maspéro, 1969.
- Nacib, Youcef, *Anthologie de la poésie kabyle*.- Alger, Andalouses, 1993.
- Ouary, Malek, *Poèmes et chants de Kabylie*.- Paris, 1972.
- Redjala, Mbarek, « Si Muhend et sa famille dans la tourmente de 1871 ».- In : *Bulletin d'Etudes Berbères*, vol. 3, 1974.
- Yacine Tassadit, *L'izli ou l'amour chanté en kabyle*.- Paris, MSH, 1988.

## Si Mohand U Mhand, le Poète de l'exil, témoin de son siècle - Le drame d'un poète qui fut celui de tout un peuple -

Par: B. HAÏCHOUR

Je voudrais remercier le HCA pour avoir pensé à consacrer des contributions à des chantres qui ont marqué leur temps. Parmi ces aèdes, le poète Si Mohand-ou-M'hand mérite qu'on y évoque son œuvre. Bientôt un siècle depuis sa mort. Ce centenaire qui nous rappelle à la fois l'homme et sa douleur. Ce poète qui a vécu tant d'épreuves de la vie. Ses poèmes sont courts et faciles à mémoriser. Les isefra de Si Mohand-ou-M'hand s'inspirent de la culture berbère. Assez souvent c'est comme un récit. Il y décrit comme une fresque les fêtes du village. Beaucoup de couleurs et l'ambiance est bonne enfant. C'est Si Mohand pris dans sa solitude, mais il y décrit la société dans laquelle il voit évoluer tant de personnages. Tous ses poèmes sont appris et transmis par la tradition orale.

Si Mohand-ou-M'hand est un créateur génial du vers. Sa poésie suggère. Son asefrou est un poème qui rappelle le sonnet, bâti sur deux rimes (amsadaâ). Même si dans ses poèmes, Si Mohand décrit le siècle qui l'a vu naître, il n'en demeure pas moins qu'il garde une sorte de tendresse. D'ailleurs, Mouloud Mammeri dit de ce siècle, en évoquant Si Mohand, « Ce siècle affolé, haletant et meurtri était le lieu rêvé pour une nature kaléidoscopique, toujours infiniment disponible et qui cède avec une sorte de farouche ravissement à ses tentatives les plus insolites » et Mouloud Mammeri écrit : « Quand il se rappelle qu'il fut clerc, il parle aux hommes de Dieu et de la Voie (Tariqa). A ses compagnons de plaisir, il chante l'absinthe et Yamina. Aux moments de lassitude ou de foi, il prie Dieu et ses Saints ».

Tel est Si Mohand-ou-M'hand, personnage atypique dont je voudrais évoquer quelques traits. Il reste attaché aux solidarités traditionnelles. C'est un véritable esthète qui aime la nature. Sans nul doute, c'est à Mouloud Mammeri que revient le mérite d'avoir eu cette évocation sur les « Isefra de Si Mohand », qui, à bien des égards, situe le poète dans le contexte d'une société qui a connu des générations qui ont été marquées par une colonisation inhumaine. N'est-ce pas ces vers :

« Mon Dieu tu es le Généreux  
Ouvre-nous les voies  
Ramène au havre les exilés

A Rebbi keč d amehhid  
teg d aney lubab  
terred **iyriben** al-Imerça »

Si Boulifa a connu le poète, plus de cent poèmes ont été recueillis. Si Mohand est mort à soixante ans passés. Il sera le poète d'un siècle de l'exil et de la résistance anti-coloniale.

### **Si Mohand U M'hand ou la magie du verbe**

Il est des hommes qui marquent leur temps et symbolisent ainsi un destin communautaire. Au delà des paysages qui façonnent la beauté de notre pays, la Kabylie est sans doute une des régions qui fascine par son panorama. Longtemps, elle continue d'inspirer les peintres et les poètes. Sa configuration et la nature de son relief donnent l'impression d'une méditation ancrée dans la profondeur d'une piété et d'une relation à une certaine mystique depuis l'aube de l'histoire. Une région où le sens de l'honneur émane du sacré garantissant la horma de l'espace habitable. C'est dans la Tajmaât que se prennent les décisions au regard de l'autorité patriarcale, du lignage et dans le strict respect des équilibres des tribus. El Amin dirige l'assemblée de la Tajmaât dans toute la déférence et la considération par l'invocation à Dieu, la Basamallah, « Au nom de Dieu, le Miséricorde, le Tout Miséricorde » (Bismillah al-Rahman al-Rahim). En fait la vocation de la Tajmaât est de veiller sur la horma du village dans cette légitime défense de l'honneur et l'Anaya, c'est-à-dire cette protection qu'on accorde à des personnes, notamment l'Anaya des M'rabets, ou Saints du village dont la Baraka renforce le code d'honneur. C'est dans cet univers qu'est né Si Mohand-ou-M'hand, cet aède, le poète.

Mohand U M'hand Ait Hmadouche a vu le jour vers 1845 à Icheraïouen près de Tizi Rached, village relevant de la tribu des Ait Iraten. En cette période, les français n'ont pas encore atteint la Kabylie. C'est vers 1857 que le Général Randon, alors que Mohand-ou-M'hand encore enfant, que la Kabylie fut prise au prix d'une farouche résistance anti-coloniale. Le village complètement rasé, le Général Randon fit construire un fort au nom de Fort-Napoléon qui sera débaptisé Fort-National, aujourd'hui Larbaâ-Nat-Iraten. En compensation, les terrains de la Zaouïa de Tacherahit étaient un lieu où l'on enseignait déjà à l'époque le commentaire de Sidi Khelil, jurisprudence qui faisait autorité dans le droit musulman. Cette Zaouïa fut fondée au 18<sup>ème</sup> siècle par le M'Rabet, Cheikh Ghorab qui sera parmi les animateurs de l'insurrection de 1871 contre le colonialisme.

Fuyant les hordes colonialistes, les Ath-Hmadouch s'installeront à Akbou dans un endroit appelé Sidi Khelifa qu'il ne faut pas confondre avec la Zaouïa de Sidi Khelifa de Ain tinn dans la wilaya de Mila.

### **L'exil de Si Mohand U M'hand**

Si Mohand-ou-M'hand dont le père M'hand Ameziane et ses deux frères Arezki et Saïd ont vite quitté Aguemoun. Une autre version rapporte que le Poète a vu le jour à Tighilt El Hadj Ali qui est un autre village de Ath Iraten.

On sait que la mère de Si Mohand U M'hand, fatima Aït Saïd était originaire de Taddart Bouadda dans la tribu des Oumalou. C'est pourquoi on décèle chez le Poète cette enfance traumatisée par les affres de la colonisation. C'est à Sidi Khelifa, que le poète passe son adolescence, Zaouia où son oncle Cheikh Arezki, Moqadem de la confrérie, enseignait le Coran. C'est là où s'est produit l'illumination de l'enfant poète, Si Mohand qui apprend le bréviaire de la doctrine et alla très vite s'affilier à la Zaouia de Sidi Abderahmane des Illoulen. Il venait d'avoir à peine vingt ans lorsque éclata l'insurrection de 1871 qui fut réprimée atrocement. Son oncle Arezki fut déporté en Nouvelle Calédonie. Said Ath Hmadouche s'enfuit en Tunisie, le père du poète fut exécuté à Fort-National et les biens de la famille séquestrés. Les Ath Hmadouche se dispersent et vont trouver refuge chez les leurs. La mère du poète se retire à Icheraïouen avec Meziane, le plus jeune de ses enfants. Le poète, lui-même, n'a eu la vie sauve que par miracle et se marie avec la fille d'une veuve d'Amalou. Mais cette thèse n'est pas fondée. Il vivra chez sa belle-mère, mais des raisons d'honneur le poussent à divorcer. C'est le commencement d'une vie d'errance.

### **L'Odyssée de Si Mohand-ou-M'hand ou les poèmes de l'exil**

Il voyagera à travers le pays et ira jusqu'en Tunisie. La ville d'Annaba va être pour lui un lieu sûr car il y retrouve beaucoup des gens de son village venus travailler dans les mines et les fermes. Devenant gargotier avec son oncle M'hand Ath Said, à Gahmoussia près de Annaba, il faisait de temps en temps la traversée Azeffoun-Annaba dans un petit bateau. Après une vie adonnée aux plaisirs, Si Mohand-ou-M'hand commençait à rimer des vers en Kabyle et en Arabe. Il faut dire que le poète vivra en bohémien jusqu'à sa mort en 1906. Il entreprendra un dernier voyage, peut être en pèlerinage d'adieu, pour voir les siens réfugiés à Tunis. Si Mouloud Mammeri dira de Si Mohand-ou-M'hand qu'il a laissé de son périple 38 poèmes qui marqueront 38 étapes de cette odyssée. Il la fera cette odyssée, comme le décrit Mouloud Memmeri, dans « la faim, le dénuement, les fatigues, la solitude, la révolte, le désespoir, les humiliations, l'angoisse... ».

### **Visite du Poète chez Cheikh Mohand-ou-El Hocine**

Sans doute la rencontre des deux hommes va être le tournant dans la vie de Si Mohand-ou-M'hand qui a tant espéré de voir le Saint Cheikh Mohand-Ou-El Hocine. Visite attendue à l'heure tardive des destins

accomplis. Un moment pathétique où le poète va s'adresser pour la 1<sup>ère</sup> fois au vénéré Cheikh Mohand-Ou-El Hocine, homme pieux, de grande générosité du cœur et qui ne manquait pas lui aussi des dons quand il s'agit de décanter des vers et d'improviser poétiquement des maximes, voir même des versets du Coran dans la langue amazigh. Cheikh Mohand-Ou-El Hocine fut de ceux qui ont animé la Zaouia Rahmánya. Il fut bercé dans le mysticisme et la poésie ancestrale populaire. Pour les deux hommes, il y avait cette quête d'aller vers le soufisme, mais chacun le pensait à sa manière. L'humilité ne change pas les rapports entre les hommes. Il n'est pas mauvais et c'était digne que Si Mohand-ou-M'hand aille chez Cheikh Mohand-Ou-El Hocine en qui il voit l'homme vertueux. Il va à la rencontre du Sacral. Les deux hommes ont appris le Saint Coran dès le jeune âge. On raconte que « Cheikh Mohand n'a jamais serré la main d'un Roumi et qu'il a lavé publiquement le pan de son burnous parce qu'un Administrateur en visite surprise chez lui l'avait frôlé ».

Il faut dire que leur rencontre s'est terminée par une sorte de propos qui présageaient à Si Mohand-Ou-M'hand qu'il vivra dans l'exil loin des siens. Et comme l'avait prédit Cheikh Mohand-Ou-El Hocine, Si Mohand U M'hand sera enterré sur une terre d'asile chez les Sidi Said.

« Vous qui guettez l'aube à prier et chanter Dieu, Aidez-moi cette fois je suis au plus mal ».

(A kra ittaassan Lefjer, s tzallit d'adker aa yent-i abrid a nterrey)

### **Si Mohand U M'hand et Cheikh MohandOu El Hocine Bénédictio et ultime voyage**

Cheikh Mohand-Ou-El Hocine est un pieux qui rend ses oracles dans un style prophétique dans la beauté spirituelle. Da Mouloud Mammeri écrit que le poète Si Mohand U M'hand, cachait sa pipe de kif dans un buisson par respect pour Cheikh Mohand-Ou-El Hocine, cet homme vertueux. Alors le poète s'adressa au Cheikh dans une fraternelle communion. Ces deux bardes de la région se parlèrent. Son poème est une invitation comme dans la mystique soufie « Pour le départ prépare le viatique, Malade est mon cœur, Ce pays va changer d'hommes ».

Le Cheikh Mohand-Ou-El Hocine qui déclame dans la perfection linguistique kabyle, des vers, n'a jamais entendu pareils accents. Au sublime de ces vers, le Cheikh dit au Poète de lui répéter les vers « Aiwed as d i wayen d-ennid akka ». Mais ce dernier lui rétorqua qu'il ne peut reprendre les vers déclamés.

Parfois on se dit pour celui qui a savouré le spleen de Baudelaire, il y a un peu de cette poésie inspirée par l'hallucination du Kif (Hachich).

Il sent venir une mort et le dit :

« Je ne peux plus bouger. Je suis, cela est clair,  
Sur le chemin de la tombe... Cette fois préparez  
Les dalles... Cette fois j'ai peur de mourir ».

C'est un M'Rabet de Tikorabin des Ath Sidi Saïd, qui se chargera de sa sépulture et le fera enterrer au cimetière même de Tikorabin après avoir été hospitalisé à l'hôpital des Sœurs Blanches, près de Michelet.

### **Si Mohand U M'hand ou le drame du colonisé**

Une société traumatisée dans ce siècle de l'épouvante, dira-t-il, où « Tous les maux ont fondu sur nous, et ce monde pour tous a volé en morceaux, ce monde s'est effondré sur ses fondations ». C'est le vécu tragique de Si Mohand mais aussi celui de tout un peuple. Témoin lucide de ce siècle de la colonisation, Si Mohand est dans tout le désarroi, « seul, triste et le jour pour lui est comme la nuit », ce vers de Victor Hugo sur sa fille Léopoldine illustre bien le vécu quotidien des algériens.

Les dures réalités de la misère quotidienne l'exaspèrent et l'exil était pour Si Mohand une source féconde d'inspiration. Il disait de lui tel que rapporté par Mouloud Mammeri dans les « Isfra de Si Mohand ».

« Jadis, je fus clerc, Aux soixante Sourates.  
Jadis je maniais la plume, m'adonnais à l'étude sans repos ;  
Mon nom était connu de tous.  
Jadis j'étais chevalier, comblé de bien et entouré de disciples.  
Nul n'est libre de rester chez lui, de l'exil amer est la  
condition ».

De la déchéance à laquelle on se résigne mal à l'inquiétude, voilà le lot quotidien du poète. Les anciennes solidarités ont volé au vent des neuves ruptures.

« En ce siècle ingrat, nul ne te secourt si tu tombes ».

### **Infidélités ou trahisons**

Ce siècle est sans pudeur disait-il. A la limite, les infidélités peuvent sembler des trahisons.

Alors que Mohand revenait fêter l'Aïd, Il n'a point de famille, surtout pas d'épouse aimée.

« L'Aïd est arrivé, la blessure de mon cœur s'est ré ouverte, je n'avais pas d'argent ».

« L'Aïd est tombé un lundi, mon cœur endeuillé, pauvre de lui  
N'a personne avec qui échanger le baiser du Pardon ».

**Traduit par Mouloud Mammeri**

Mais il se reprend et se donne le change et la joie l'envahit et les vers suivants montrent ce plaisir d'esthète :

« Mon cœur palpite  
Ah ! Devenu ramier  
Est en un jour traverse l'eau  
Vers les filles de soie vêtues,  
En leurs alcôves chaulées ».

De ces élans lyriques que nous traduit Mouloud Mammeri, il y a peu de sublimation ; cette fuite dans le fantasme d'un rêve- remède à sa misère. Il appelle Sidi Baloua pour le délivrer des maux qui le rongent. Dans la tourmente, Si Mohand est en communion avec son moi. Le nom de Dahbia revient dans son poème comme la beauté de ce bijou qui a parure de symbole.

\*« Quand elle parut aux rendez-vous,  
Elle a la peau blanche,  
Son visage est comme le soleil qui se lève  
Sur le Lalla Khadidja, précédé de lumière »  
Raconte à celle aux sourcils peints,  
A la branche de palmier,  
Dont le cou est d'un blanc immaculé,  
Les dents comme des perles,  
Et les pommettes vermeilles

**(A.Hanoteau)**

### **Nostalgie des lieux**

L'amour chez Si Mohand n'est peut être heureux que dans l'absence, dans la nostalgie des lieux et des êtres. Au village il y a des codes de conduite. Les silences mêmes sont chargés de sens. C'est peut être comme les poètes de l'anté islamique, celui des métaphores et des paraboles dans un platonisme naïf.

Si Mohand U M'hand va graduellement vers la vertu qui le pousse à la sagesse, à la foi comme la visite qu'il fit au Cheikh Mohand Ou El Hocine.



Il imagine la rencontre à Dieu, comme enfant, il avait appris le Coran dans toute la ferveur religieuse. Il rend grâce à la Divinité sublime et transcendante.

\*Rapporté par A.Hanoteau, « poésies populaires de la Kabylie », Paris 1897.

« Au temps des jours heureux  
Ma parole était écoutée  
Au temps de ma droite chance  
Je m'applique à psalmodier le Coran  
J'avais étudié le Coran ligne à ligne  
Mon nom était connu de tous  
Jadis j'étais chevalier  
Je montrais la voie à beaucoup  
Maintenant le sort a tourné  
Et ma chance s'est endormie »

**(Traduit par Mouloud Mammeri)**

Mais vers la fin de sa vie, Si Mohand, résigné, adhère entièrement dans toute sa ferveur à la volonté de Dieu.

« La volonté de Dieu s'accomplit  
Il comble et il éprouve  
Dieu l'a décidé tout reproche est superflu  
Tout acte est pour toi prédestiné  
Tu as tout écrit sur les fronts  
C'est Dieu qui pousse dans la vie  
Hommes suis-je maître de ma volonté ?

**(Traduit par Mouloud Mammeri)**

**Si Mohand U M'hand appelle à tous les Saints**

« Saints de toutes statures  
Je vous conjure tous  
Aidez-moi à ramener dans la Voie ma raison ».

De Sidi Baloua à Cheikh Mohand-Ou-El Hocine, Si Mohand-Ou-M'hand sait qu'il y a le Qessam (celui qui distribue et gère les destins)

« Toi qui nous as créés  
A toi nous sommes accrochés  
Hâte-toi de me délivrer  
Très Bon, tu es le Miséricordieux  
Tu veilles sur nous tous...  
Dieu ne peut pas se tromper ».

Dans sa poésie, on retient cette foi et cet attachement à Dieu l'Unique.

« De grâce Dieu prends partie de moi  
Puisque tu sais tu vois  
Je suis enlisé sauve-moi »

Aux Saints, le poète adresse cette prière.

« Je suis coincé  
Sortez-moi de l'impasse  
Le remède est impuissant à guérir le mal »  
Saints de Ait iraten  
Me voici comme l'oiseau paralysé  
Par ses ailes coupées  
Je suis déjà comme dans la tombe  
Adieu les plaisirs sont finis  
Maintenant je suis vieux, desséché  
Je sens l'épouvante. La peur a fondu sur moi ».

Ce fils de fusillé a écrit plus de 280 poèmes qui sont gardés et traduits par Mouloud Mammeri dans les « Isefra de Si Mohand » publié en 1969 dans les éditions François Maspero.

### **Ange-Génie et Clerc**

Mais toute cette inspiration, la légende rapporte que si Mohand U M'hand a rencontré un ange au bord d'une source, qui lui a révélé « Parle et je ferai les vers » En ce moment Si Mohand était d'une piété inégalée. Depuis ce jour, Si Mohand ne faisait que versifier. On dit dans la croyance populaire que les génies hantent les eaux. Si Mohand en clerc connaît cette tradition. Il épelle en verbe ce qui lui est dicté. Ces poèmes qu'on appelle en kabyle « Isefra » est une sorte de Tiqsidin qui narrent les exploits des saints hommes. La poésie de Si Mohand révèle des éclairs de réalités. Dans le recueil traduit et commenté par Mouloud Mammeri il y a lieu de lire :

- l'épreuve du siècle (Taluft n zzman)
- Jadis et maintenant (Zik.... Tura)
- Isem adjid
- L'épreuve de l'exil (Taluft I gherba)
- Nostalgies (tujjmiwin)
- L'épreuve de l'amour (taluft n teyri)
- Jeux (Urar)
- Séparations (Faruq)
- Edens perdus (Zzi<sup>y</sup> Lejnan)
- Les compagnons (Taluft imeddukak)
- L'épreuve du destin (Taluft n twenza)
- L'un... l'autre (Albaâd-alhâd)
- L'épreuve de la fin (Taluft n taggara)
- Vieillesse (tewser)
- Le pèlerinage de l'Adieu (Zzyara bbwem safer)
- Le dernier voyage (Inig aneggaru).

« Il est clair que je marche à la tombe, finis les plaisirs. A tous mes amis je pardonne » tels étaient les derniers vers de Si Mohand-Ou-M'hand.

Extraits des Poèmes de Si Mohand-ou-M'hand  
Traduits par Mouloud Mammeri.

### Vieillesse

Cœur sur qui séjournent les brumes  
Me voici tout anxieux  
Maigri parmi les chagrins  
J'ai soif de vous. Je veux avec vous  
rester  
Mon cœur saigne  
A Dieu je veux tout confier

### Le pèlerinage de l'adieu

Qui veut méditer Dieu  
Regarde le pauvre Mohand-Ou-M'hand  
Dont est dévoyée la raison  
Il avait étudié le Coran, l'avait  
Psalmodié

Il était jadis vigoureux  
Et le voilà qui ne peut plus  
que lever les paupières.

Mon mal sans remède  
M'a livré à l'exil  
Assiste-moi Dieu de ta miséricorde

Mais Dieu n'est-ce pas accorde  
la délivrance  
Ici bas ou dans l'au-delà  
Car tout a été fixé de tout temps

### Tewser

Ay ul **γ**ef izga uyemyim  
Aqli deg ttexmim  
A daafey g **γ**ilifen

Nemcedha nebya anneqqim  
Ul yeççur d idim  
**Anneḥk'iwi γ** d ixelqen

### Zzyara bbwen safed

W' ibyan Rabb'a t iwehhed  
Di Muhend-u-M'hend  
Meskin iâwj rray is  
Iyra leqwrn i jewwed di zik  
is yeghed

Tura la ireffed s wallen is

L mehna w ur tesâi tt bib  
Teḡḡa yi d **ayrib**  
Atained a lleh **nestayfer**

Yak Rebbi **yedmen** tifat

Di Lmut di Lhayat  
Kulci yura deg ssaheq.

Voici quelques extraits que j'ai voulu présenter pour montrer l'œuvre du poète contenue dans un recueil de 244 poèmes dont la majorité fut rassemblée par Said Boulifa et recueillie auprès des élèves de l'école normale de Bouzaréah, des jeunes gens du village d'Adeni de la tribu des Ait Iraten, celle de Si Mohand-ou-M'hand. Si Mouloud Feraoun, lui aussi, a pu rassembler, en 1956, quelques informations sur la vie du poète de chez Si

Youcef ou Lefkir de Taourirt Amren. (Voir Mouloud Feraoun : « les Poèmes de Si Mohand, Paris Edition de Minuit, 1960).

**(\*)Dr Boudjemâa HAÏCHOUR**

**Chercheur Universitaire**

### **NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :**

1. Mouloud feraoun « Les Poèmes de Si Mohand » Paris, Edition de Minuit 1960.
2. Saïd Boulifa : « Recueil de poésies kabyles, Alger Jordan, 1904
3. Mouloud Mammeri : « Les Isefra de Si Mohand » ed-Maspero,1982.
4. M. Hanoteau : « Poésies populaires de la Kabylie du Djurdjura, Paris, 1867.
5. Emile Dermenghem : « La poésie Kabyle de Si Mohand-Ou-M'hand et les Isefra, documents Alger, Séries-culturelles, 1951-n°57.

## Awal \$ef wawal \$ur SI MUËAND U MËAND

Par: M. IMAHRAZENE

Ulaç tutlayt yeddān ala yef umawal-ines. Yal tutlayt tettidir d wegduḍ, tetteḥnay yid-es, tetteḥtat ma yemmut. Yal m'ara yemlil wegduḍ d wayeḍ, ney idles d wayeḍ, tettegray-ed ccama di tutlayt. D tutlayt n wegduḍ ney n yedles yewwin tama n wadda i d ittaḡewn imeslayen n tutlayin nniḍen.

Ay-agi yeḍra-d i tmaziyt akken d-illa di tutlayin nniḍen. Maca, nwala belli aṭas n imeslayen inekcamen i yellan di tutlayt n tmaziyt. Di kra n isentalen, am tdeyyanit, nezmer ad naf amud n wawalen d-ikkan si taârabt yugar s waṭas win n tmeslayt taneṣlit.

Aṭas n temsal i yellan deffir way-a; Gar-asent, yef wayen d-nnan wid inudan di temsalt-agi, tella tmedyazt. Nnan-d belli imedyazen ttuyalen aṭas yer umerḍil n umeslay si tutlayin nniḍen i wakken ad bnun tameyrut n usefru. D awal-agi i yef ara d-nawi ameslay di tezrawt-agi ara nexdem yef tmedyazt n Si Muḥ Umḥand.

M'ara nmuqel di tmedyazt n Si Muḥ Umḥand, ad tt-naf yettuqqet deg-s umeslay n taerabt. Ay-agi yessay di tmedyazt-ines akken ma tella, mači ala di tin icudden yer tdeyyanit.

Yessexdam imeslayen-agi di tagara n wefyir akken ad iwzen tameyrut.

Şebḥan-ek a Rebbi Ixaleq  
Kulci yer-k iûdeq  
Ay turiḍ deg yixfawen

Albeḍ Imeḥna-s terfeq  
Deg zzhu ixerreḡ  
Ur t-icqi ḥedd ma yuḍen

Albeḍ meskin yetqelleq  
S Imeḥna d leâceḡ  
Yesrezgay wid yemmuten

Maca, asexdem n umerḍil mači ala i lebni n tmeyrut imi nettaf-ed aṭas n wawalen imerḍilen ur yeddin ara d tmeyrut. Wigi d imeslayen d-ittawi umedyaz daxel n wefyir ama di tazwara-ines, ama di tlemmast-is.

Üebêan-k a lâavim lqehhaô  
Ixleqn llil w nnhaô  
Yerna lâibad s Ixilaf

Abceḍ at-an di Ixetyaô  
Yessager letmaô  
Abceḍ meskin yenneḥyaf

Ma d nek taôwiêt tennemdar  
Di cceḥô n fuṛar

Tɔdal i wecruf n lkaf

A lbaz ili-k d **atiyyaô**  
Usbiy n **lecfaô**  
**Leêbab** ukud nemwalaf

Kul yiwen siweɖ-as **lexbaô**  
Akken yid-i **tšaô**  
Ayen yef nnuda nufa-t

Yezmer yiwen ad d-yini belli amedyaz-nney yessexdam awalen-agi akken ad yebnu tuntiqin ad tent-isseddu yef yiwen webrid deg tefyirt yer tayed. Maca, ay-agi mači d tidet imi atas n imeslayen imerɖilen i nezmer ad ten-nekkes, ad nerr yer wemkan-nsen imeslayen yellan d inešliyen di tutlayt, mebla ma yencebbal Imizan n tuntiqin ney n tefyirt.

Lmeḥna-w ḥedd ay tt-izran  
Deg rroal d **ûûebyan**  
Bexlaf win ifehmen s lḥerf

Kulci yer **Ṛebbi muban**  
Tezriɖ win idruṛan  
Deg lḡiha-k nerḡa asuref

Yessexdem umedyaz, di tseddart tamenzut, awalen (rrḡal, ṣṣebyan) i d-yekkan si taɛrabt. Llan imeslayen inešliyen n teqbaylit (irgazen, igerdan) i nessexdam di tmeslayt n yal ass deg wemkan n imerɖilen-agi yef inuda umedyaz. Ma nekkes imerɖilen-agi ad nerr yer wemkan-nsen awalen-agi inešliyen, ur nettdurru ara afyir ama di Imizan ney leḥsab n tuntiqin ney tameyrut.

Ulaç ara ibeddeln diyen ma nerra (iban) yer wemkan n umeslay (muban). Tas akk-a kkan-d i sin si tutlayt n taɛrabt, nwala belli awal-agi yellan deg usefru ur d-yufrar ara am gma-s di tutlayt n yal ass ney yer wid ur neyri ara taɛrabt.

D acu i yeḡḡan amedyaz-agi yessexdam imeslayen n taɛrabt di tutlayt-ines ? Ad d-smektiy belli imerɖilen-agi yef d-newwi awal d wid ur yessayen ara di tutlayt n yal ass yur leqbayel. Wigi d imeslayen ssexdamen wid yeyran leqran d taɛrabt ney cacen di zzawiyat d temcemmɛrin.

- Akken ad d-issken belli yeyra taɛrabt imi win yessenn tutlayt-agi, di lawan-nni deg i iɛac, ttseyyiden-t medden, ttaken-as azal d ameqran yef tmusni yessen awal n **Ṛebbi**. Ad nernu yef wanect-a belli amedyaz-agi iban-ed am akken yettwahqer, yettwakreh. Ittarra takmamt i wid t-ikerhn timti ara ten-id-yesmekti belli yella d tṭaleb, yeyra leqran, yessen tutlayt-is.

Semman-i medden lmetluf  
**Nek heooa\$ leêûuf**  
**Armi \$ri\$ settin êizeb.**

Wi byan Rēbbi ad t-iwehhed  
Di Si Muḥ Umḥend  
Meskin yeεwej ṛray-is

Ye\$ra leqran ijewwed  
Si zik-is iohed  
Mēetbareṇ di zzin-is.

- Llan wid issexedmen ameslay n tutlayt taberranit akken ad d-fekn takti ney awal yef wayen mi terra lēib tmetti. Wagi d ayen yellan d tidet yer wiyid mači yer Si Muḥ Umḥand. Si Muḥ yekkes tilisa n leḥya, ur sent-igi ara azal di tmedyazt-ines. Yessker tagrawla mgal timetti d tilisa s wayes tettwafreg.  
Amedya d tadyant-nni n lqahwa ney lmanda n tunes.

Awal n Si Muḥ yewzen yeččur d inumak deg zzern akken ilaq iḥulfan-is d taktiwin-ines. Iḥemmel ad issexdem awal aḥayan deg urnamek, afessas di talya d lmenteq. Akken ad yebnu ak° anect-a, akken diyen ad d-issken leqraya-s, imal aḥas yer wayen d-ittef si tutlayt n taerabt akken ad ikemmel deg webrid-nni n mgal timetti taqbaylit i d-yewwi.

Yeffey-d mgal timetti di tukksa n sser d leqder s wawal yecceḍn, ccna yef tmettut d wayen yessaram ixdem-it yid-es, takti yeddān d yinzi d lemtel ney awal n taerabt akken ad tazay yef wallay afessas.

#### I\$bula :

- BOUKOUS A.(1989), «L'emprunt linguistique en berbère, dépendance et créativité», in : Etudes et documents berbères, N° 6, PP. 5-18.
- BOUKOUS A.(1995), «La langue berbère : maintien et changement», in: International journal of the sociology of language, PP. 9-28.
- BOULIFA S. (1990), Recueil de poésie kabyle, Ed. Awal.
- CALVET L-J.(1974), Linguistique et colonialisme, Petit traité de glottophagie, Editions Payot, Paris VIe.
- CALVET L-J.(1981), Les langues véhiculaires, PUF, Paris.
- CHAKER S.(1991), Manuel de linguistique berbère, T.I, Ed. Bouchène, Alger.
- CLAIRIS C.(1991), «Le processus de disparition des langues» in: La linguistique n° 27, PUF, Paris, PP. 3-13.
- GRANDGUILLAUME G.(1983), Arabisation et politique linguistique au Maghreb, Edition G-P. Maisonneuve et Larose, Paris Ve.
- KAHLOUCHE R. (1991), «L'influence de l'arabe et du français sur le processus de spirantisation des occlusives simples en berbère», in : AWAL n° 8, Bouzaréah, PP. 95-105.
- KAHLOUCHE R.(1992), Le berbère (kabyle) au contact de l'arabe et du français (Etude socio-historique et linguistique), Thèse pour le doctorat d'état en linguistique, Université d'Alger.
- KAHLOUCHE R.(1992), «L'incidence de l'arabe et du français sur le système phonologique du berbère (kabyle)», in : Les actes du colloque international Lucien Tesnière, CNRS, URA 1164, Université de Rouen.



- LAROUSSI F.(1993), «Processus de minoration linguistique au Maghreb», in: Cahiers de linguistique sociale (Minoration linguistique au Maghreb) N° 22, CNRS, Université de Rouen, PP.45-56.
- MAMMERI Mouloud (1982), Les Isefras de Si Mohand, Ed.FM/Fondation, Paris.
- RODINSON M.(1973), «Dynamique de l'évolution internes et des influences externes dans l'histoire culturelles de la Méditerranée», in : Actes du premier congrès d'étude des cultures Méditerranéennes d'influence arabo-berbère, SNED, Alger, PP. 21-30.

## LAISSONS SI MOHAND U MHAND A SON MYTHE

Youcef Merahi, Ecrivain Poète

Depuis quelques mois, les acteurs de l'Amazighité ont pris sur eux de mettre en exergue le centenaire de la mort du poète kabyle Si Mohand U Mhand. Il est question de rencontres, séminaires, livres, sans qu'en fait, rien ne se fait concrètement sur le terrain.

Il est vrai également que parler, déjà, de Si Mohand U Mhand, lui qui fait corps désormais avec la société qui l'a vu naître, est en soi une très bonne chose.

Il n'est pas simple de réunir autour d'un projet sur Si Mohand U Mhand, recueil de textes, ou autres, les acteurs en question tant les susceptibilités sont énormes et infranchissables. D'aucuns s'érigent en spécialistes de celui qui a révolutionné le Dire kabyle. D'aucuns veulent disposer de l'exclusivité de l'étude sur Si Mohand, comme s'il s'agissait d'un droit de propriété. En tentant de réunir des « noms » (chercheurs, universitaires, curieux ...) pour préparer un livre collectif autour de l'œuvre mohandienne, à l'occasion justement du centenaire de son décès, j'ai du affronter certains courroux, beaucoup de susceptibilités et parfois des moqueries.

A y bien réfléchir, je me suis donné la peine d'aller au fond des choses : quel est l'intérêt de « réveiller » ce poète qui repose, enfin, au lieu prédestiné, choisi par lui, Asqif N'Tmana, de longues années d'errance, de bohème, de privations, de tortures morales, d'incompréhension, de rejet et d'infamie ?

Si Mohand U Mhand gagnerait quoi devant les velléités de nous tous, d'exhumer son œuvre, son entité, œuvre que le peuple reprend, parfois, sans savoir que le dit est du poète maudit. C'est là la vraie postérité ! Puisque Si Mohand est l'un des plus grands intercesseurs de la mémoire collective, en terme de sagesse et de dictame.

En terme de recherche pure, je suis d'accord pour que l'œuvre mohandienne soit analysée, décortiquée, retravaillée, pesée, mesurée, remise au goût du jour dans différents moules des écoles poétiques.

Mais il s'agit du nom du chercheur qui viendrait se substituer au propriétaire authentique. Si Mohand ne serait plus qu'un prétexte, une dépouille inerte entre les mains du légiste.

Pourquoi donc ne pas laisser Si Mohand U Mhand à son mythe ?

### De la date de naissance et de celle de son décès:

D'aucuns ergotent sur les vraies dates de naissance et de décès de Si Mohand. Il serait né vers les 1845 pour beaucoup d'esprit éveillé. Car il aurait eu 60 ans à son décès. L'état-civil n'existait pas à l'époque en Algérie ; donc Si Mohand comme ceux de sa génération n'ont pas eu le privilège de figurer dans les fameux registres de naissance.

Aussi, personne n'est en mesure de prétendre déterminer, par quelques moyens que ce soit, l'année de sa naissance. Le reste relève de la spéculation gratuite. Celui qui aura vécu dans les affres que Si Mohand a trimballés avec lui, après sa fuite de Ichariouène, peut-il vivre une soixantaine d'années ?

La vie de Si Mohand, c'est attesté dans sa poésie, a été une vie d'enfer tant sur le plan de l'esprit par la douleur immense qui creusa ses poèmes que sur le plan purement biologique par son errance, son instabilité, ses fuites, ses déboires, son attachement au kif et à l'absinthe, etc...

Pouvait-il vivre (tenir) 60 ans lorsque l'espérance de vie de l'époque n'avoisinait que la trentaine ?

Voilà un pan de son mythe que je voudrais voir, personnellement, garder intact.

Même l'année de son décès n'est pas véritablement attestée par un document authentique. Est-ce l'année 1905 ou l'année 1906 ?

S'il existe un document de décès du poète Si Mohand, aucun chercheur de Boulifa à Mammeri, en passant par Féraoun et d'autres, Younès Adli, n'exhibe une copie de cet acte.

Il est même question de son admission à l'hôpital de Aïn El Hammam « sous un nom d'emprunt ».

Ces paramètres, naissance et décès, non contrôlés, participent à la justification du mythe mohandien. Il devient ainsi un poète insaisissable, immatériel, un élu de Dieu. Mammeri disait que sa poésie « est une révélation » ; un « moutarebi » kabyle.

#### De la rencontre avec l'ange :

Si Mohand U Mhand aurait rencontré un ange qui lui aurait dit :

« Ssefru nek ad hedregh, negh hder nek ad ssefrugh ! »

Voilà encore un élément de l'histoire mouvementée de Si Mohand qui vient asseoir son mythe pour l'éternité. Peut-on concevoir cette rencontre ? Pourquoi pas ? Je peux raisonner ainsi et prendre cette rencontre comme une certitude.

Mais au fond, Si Mohand a été tellement inspiré que la société peut lui attribuer toutes les rencontres possibles. Un élu alors !

Je ne veux pas détruire la perception mythique que se fait la société de Si Mohand. Au contraire, j'y adhère. Je suis même gêné de voir déterrer des faits qui ne sont pas vérifiables, sinon par la spéculation et le raisonnement par l'absurde.

Je souhaiterais personnellement comme le font les critiques structuralistes dissocier l'œuvre mohandienne de l'être social qu'était Si Mohand U Mhand. Puis les poèmes de ce dernier sont assez éloquents sur la perception qu'il avait d'abord de SOI, ensuite des AUTRES, pour que le souci de le laisser reposer, enfin, en paix puisse être admis par les uns et les autres.

C'est un travail faisable. Du moins à mon sens !

#### De ses poèmes :

C'est là que le bât blesse le plus.

De nos jours, il n'y a que des chercheurs qui arrivent à dénicher des poèmes attribués à Si Mohand, un siècle après sa mort.

Voilà ce qu'écrit Ouahmi Ould-Braham dans « Etudes et documents berbères », N° 19/20 2002 : « Personnellement je me suis intéressé au poète depuis les années 1970 et j'ai recueilli plus de 400 pièces de son répertoire et inédits pour la plupart. »

Il n'est pas question de mettre en doute la bonne foi de ce chercheur, loin s'en faut. Mais je ne vois pas comment il peut prouver l'authenticité de ces poèmes. La tradition orale s'appuie sur la mémoire du peuple, du moins de ceux et celles qui ont bien voulu garder, ou sauvegarder et ce n'était pas l'intention première de ces récitants, quelques pièces de la poésie de Si Mohand.

Boulifa, qui a été son contemporain et qui l'a rencontré, n'a pas pu ramasser toute la poésie de Si Mohand, livrée par celui-ci à l'opportunité d'oreilles attentives mais qui pouvaient être complaisantes aussi, en attribuant au poète kabyle des poèmes qui ne sont pas de lui.

Par vantardise peut-être d'avoir gardé des vers du Maître.

Mais la mémoire humaine est comme le vent qui disperserait les grains de sable.

Mais la mémoire humaine est oublieuse.

Mais la mémoire humaine est complaisante, surtout avec l'âge.

Poésie mohandienne ou poésie apocryphe ?

Voilà proposé brutalement un autre pan du mythe de Si Mohand U Mhand qui, encore une fois, a définitivement intégré le corps social de sa Kabylie natale.

Youcef Nacib, dans « Anthologie de la poésie Kabyle » ( Editions Andalouses, 1993 ), nous donne à voir un poème de Si Mohand Saïd Touati, « Cbigh igider amerrzu ... » ( page 305 ), que Mouloud Mammeri attribue à Si Mohand U Mhand. Ce qui est intéressant, c'est que Nacib affirme avoir reçu ledit poème récité par Si Mohand Saïd Ou Touati.

Je donne, ci-après, les deux versions telles que présentées par Nacib :

Cbiy igider **amerzu**  
Σawqeγ degw zezzu  
Arwiγ ssiḥ d l aeyad

Aqliy' am igider **amerrzu**  
**Ḥṣley** deg g-wagu  
Σabdeγ **imeṭti** d læyaḍ

Asmi llan **leḡnah neṭhuzzu**  
Di ssuq d **amenzu**  
Smuqulen-d s **icuḍaḍ**

Asm' iferr iw ithuzzu  
Sewwqeγ d **amenzu**  
S w affug zegreγ agwemmaḍ

Mi d Rebb it ε uzzu yedullu  
Ireffed yessrusu  
Yefka læazz' i tyuzaḍ  
(Version S.M. Ou Touati)

A kra itεuzzun iddullu  
Ikkes aneγ zzhu  
Lbaz neqben-t iyuzaḍ  
(Version S.M. Ou Mhand)

#### De sa représentation cinématographique :

Des scénarios ont vu le jour, tentant de cerner Si Mohand U Mhand dans sa gestuelle quotidienne, dans sa faconde, dans son errance et dans ses tourments. En plus de la configuration de l'époque à restituer, à tous les niveaux de la société kabyle du 19 siècle, il fallait surtout approcher la physionomie de Si Mohand U Mhand.

La seule photo de ce poète serait celle figurant dans le « Dictionnaire bibliographique de Kabylie publié sous la Direction du professeur Salem Chaker » et qui appartient à l'ethnomusicologue Mahfoufi. Elle est floue. Elle ne représente pas de pied l'intéressé.

Est-il possible de dresser un portrait morphologique de ce poète à partir de sa poésie ? La question reste posée.

Mais sachant la vie menée par Si Mohand U M'hand, une vie d'errance et de privations de toutes sortes, une quête incessante de soi et un abus total de produits divers ( drogue, alcool, veillées ... ), est-il judicieux de le représenter décharné, osseux, déglingué, voûté, les yeux vitreux et la démarche hésitante ; ou alors, faut-il le représenter comme un gars rugueux, solide, la démarche sûre, le ton porteur et certain de son itinéraire.

En fait, je ne fais que poser un questionnement.

Peut-on représenter, d'une manière fiable, un mythe ? Peut-on lui reconstituer un corps ?

Je reconnais que le film de Lyazid Khodja a pu palper l'errance de Si Mohand dans tout son tragique et son humanité. Mais est-ce suffisant ? Chacun a son point de vue. C'est là également où réside le mythe de Si Mohand. Chacun l'appréhende à sa manière. Chacun se retrouve derrière ses rimes audacieuses. Chacun s'y appuie pour argumenter et/ou philosopher.

**Culture traditionnelle berbère ou culture de  
la tradition : une survivance au travers  
de l' « Asefru » et du chant  
« Accewik » portée par des aèdes kabyles.**

Fatma Flora MOUHEB

*« Deux yeux, un cœur, une conscience à tenir ouverts sans relâche. Un œil rivé sur le passé trie les images mariées au présent, pour être offertes en un bouquet de fleur senteurs éternelles, à la conscience trop longtemps endormie  
L'autre œil alerte et vif jauge et juge et nous indique notre premier devoir : celui de barrer la route à la culture de l'oubli et d'extirper des geôles du temps tous les artistes »*

*Maroui said  
« Sur les traces de Med Iguerbouhène »  
Editions HCA*

Quel individu au sein d'un groupe ne se posera pas ces questions au moins une fois dans sa vie... à savoir : qui suis je ? Où vais-je ? De quoi suis-je héritier ? De qui ? Qui sont mes ancêtres, d'où venaient-ils ? Quand la culture d'un peuple est soumise à des invasions perpétuelles, comment se traduit-elle alors pour survivre dès lors que l'envahisseur » la soumet à une « déculturation » forcée ?

Pourtant nombre de femmes et d'hommes s'attelleront à préserver jalousement de l'oubli cette littérature spontanée kabyle, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, dans l'oralité. Une foule de poètes, conteurs et chanteurs, écrivains ou troubadours, chansonniers ou cantatrices aux voix d'or inimitables. Véritables cris de cœurs meurtris, **accwik** le chant traditionnel des aïeux, aurait alors un autre sens : « *itwou ccewak* », « *il a la hargne* » ou « *il se consume* », par une émotion ou un comportement, l'homme kabyle affronte stoïquement les enseignements de l'adversité telle une brûlure, dans sa rage de vivre, de lui survivre...

Tous ces gens qui par amour de leurs racines ont contribué à porter leur essences au delà des temps. A l'image des 95 chants recensés au CNRS à Paris, grâce à l'abnégation et au dévouement désintéressé du trio Amrouche. Le mot **Sefru**, en kabyle, signifiant séparer le bon grain de l'ivraie, le clair de l'obscur... Jean El Mouhouv Amrouche précisera encore : « le poète kabyle est celui qui a le don d' **Asefru**, il voit au fond des âmes obscures, élucide ce qui les angoisse et le leur restitue dans la forme parfaite du **poème** de l' **Asefru** ».

Quel a été l'impact des œuvres de tous ces poètes disparus ? Qu'en a-t-on fait à notre tour, au carrefour d'un village planétaire, plus que jamais en manque de repère ? Que devient cet héritage ancestral, face à la mondialisation actuelle ? Qu'a-t-on fait pour notre culture, nous qui sommes une génération charnière entre un passé riche et un avenir incertain ? Quel avenir du reste, dans des perspectives de lègue à une génération qui vit dans un environnement entièrement bouleversé par la technologie ? Pourtant bien des siècles auparavant notre survivance s'était maintenue par le truchement de la parole : « **Thamusni d awal** », « **awal n'l lajdhoude, thamusni** », porté comme le **burnous** que l'on tisse avec amour mais avec autant

de peine, et que l'on se passe de père en fils pour le port et de mère en fille pour les secrets du montage...

Des pans entiers de notre histoire ont été préservés de cette manière là et dans ce transfuge ancestral émerge inexorablement une œuvre incommensurable et incontournable : celle de ***Si Muhand-U-Muhand***. De tous les aèdes kabyles il demeurera certainement un *cas à part* dans son immortalité et sa popularité à jamais gravée dans la mémoire collective de tout son peuple.

La légende dit qu'un jour un ange a abordé Si MuhandUMuhand, « **rime et je parlerai ou parle et je rimerai** ». On dit alors que l'aède a répondu : « **rime, je parlerai** ». La poésie de Si MuhandUMuhand est poignante ; c'est une série de plaintes, sanglots et gémissements, aux éclats d'enfer, mais aussi aux anneaux de lumière écarlate, un pied de nez à la vie. Une véritable extase pour les sens des kabyles qui la portent en eux, ces *Asefru* profondément ancrés dans leur cœur. Ces échos venus de très loin relatent les joies et les peines de chacun d'entre nous ; tout en demeurant la référence de la sagesse de l'ancêtre parmi les anciens.

Tous : hommes, femmes, jeunes moins jeunes, sages ou téméraires, nantis ou indigents, élites cultivées ou masses illettrées, ont un dénominateur commun : ***Si MuhandUMuhand***. Il n'est point au monde un kabyle qui ne connaisse pas au moins une phrase ou des poèmes entiers de cet être exceptionnel qu'est Si Muhand-U-Muhand. Il n'est pas un qui ne cite une prose pour illustrer tel ou tel événement de la vie, comme une référence certaine au jugement d'un sage lointain, le maître des maîtres, de tous les enfants kabyles, lui qui n'a pas laissé de descendant. Elle lui sera cependant garantie malgré lui et il vaincra le sort au travers d'une « descendance » qui fleurira de ses racines, lui qui pourtant n'aura pas mesuré l'ampleur et la portée de ses œuvres, de son vivant...

« ***Ikar Si Muhand ou M'hand...*** » est un prélude en référence aux paroles encensées par ce grand aède parmi le plus grands qui a su exprimer toute la magie, l'authenticité kabyle, les préoccupations et les usages d'une société vivante et vive qui a dépassé les siècles. Un peuple besogneux profondément humain qui assumera ses douleurs de vérité vraie, mais aussi ses propres vérités profondes dans la douleur. Il demeure à ce jour le plus grand des repères qu'a eu son peuple dans la restitution orale d'un vécu historique, si cinglant dans sa cruauté véridique O combien contemporain de nos jours.

***« Le siècle présent fait fuir  
Les chiens peuvent jouir  
Les nobles cœurs sont brisés  
J'ai vu mes cheveux blanchir  
Ma raison s'enfuir  
On m'appelle « fils insensé »***

Nul n'étant prophète en son pays et Si Muhand U Muhand n'a pas dérogé à la règle. Tous les clairs chantants de l'histoire, dont des clairvoyants qui n'analysent pourtant que les comportements de leurs congénères au travers d'une société en constante mutation en font les frais.

Celui qui suit la foule ne peut aller que là où va *la foule*. Mais celui qui sait rester alerte dans sa prise de conscience laissera libre cours à ses interrogations et ses écorchures multiples. Face aux déchirements des siens et à ses propres turpitudes, il sera taxé de dévoyé. Il restera

en marge porté par cette même foule au bancs des accusés, lui qui cependant ne voulait que la guérir de ses maux par *ses mots*, tout en espérant sa propre résurrection :

*Allons mon cœur, sans gémir  
Dieu sait nous grandir  
Attends sur toi ses regards.*

Quelle prémonition ! Si Muhand U M'hand avant-gardiste survivra dans ses propres brisures, dans une vie débridée. Mariage raté, sexualité portant à équivoque par rapport à ses écrits (soupçonner d'impuissance par ses proches). On le verra porté sur l'alcool, menant une vie de miséreux, n'assumant que des petits boulots ça et là, vivant de revenus disparates voir de mendicité parfois... Ses errances psychédéliques de l'âme et de son enveloppe charnelle le mèneront à « pondre » ces « *Isefra* » indélébiles au goût de souffre, connus de tous.

Se considérant comme maudit, terrassé par le mauvais sort, il restera imperméable au bonheur, mangera le « feu » et broiera la calice jusqu'à la lie durant toute sa vie. Loin, trop loin de la considération et du mérite qui devait lui revenir. Toujours agar face à l'incompréhension de ses pairs, il errera misérablement, monnayant sa survie par des poèmes (un vers lui vaudra un gîte ou un couvert). La dextérité par laquelle il assemblait des mots pour en faire des rimes ou *Isfra* est déconcertante. Nombre d'âmes charitables qui, elles, connaissaient sa valeur le respectaient, à l'image d'une confrérie des Ait Sidi Saïd qui le recevra dignement dans son cimetière et lui organisera ses funérailles. L'enfant prodige s'éteindra dans le dénuement total, toujours aussi seul au milieu de cette *foule* qui ne le comprendra pas. Mais le sens de l'honneur ne lui permettra pas de le dénigrer. Et enfin, il aura un foyer digne : celui de sa dernière demeure.... Mais aussi un trône au plus profond de tous ceux qui auront entendu au moins, juste une fois, ses paroles.

Si MuhandUMuhand aura vécu en ermite, retrouvant *la foule* là elle l'avait laissé : à savoir sur le pavé ; pour des échanges épistolaires, électriques, chargés de rancœur. Dans les tavernes et bistrots, ces escales sont obligatoires pour aller à la rencontre de cette *foule*. Il noiera sa douleur dans l'alcool et improvisera des vers pour noyer celle des autres. A son entourage en mal de guérison, il offrira une paix en prose qui les distraira, et composera d'autres poésies grâce à ce don inné. S'inspirant des nouvelles quotidiennes qui lui seront relatées par les uns et les autres, au vif de l'émotion, il maintiendra en émoi son assistance qui le consommera des yeux et des oreilles. L'espace d'un instant il sera le Roi devant une cour émerveillée par tant de majesté, de charisme. Malheureusement les effluves des liqueurs se dissiperont bien vite dès lors qu'il se retrouvera seul et prendra conscience que la réalité avait pris le pas sur le rêve. Entre temps il se sera emprunté de tous les sentiments de ses courtisans, descendant inexorablement vers la déchéance dans un effroyable cauchemar cette fois. Comme si en supportant la misère humaine et en essayant d'en extirper les démons, il devait le payer à ce prix là. Il citera ces vers avec des remords comme pour exorciser sa propre souffrance:

*Je suis en plein carême  
Je pêche volontairement  
En plongeant dans l'absinthe*

Ou encore :

*Oh ! résigne toi mon cœur*

*Sois grand dans l'honneur  
Aujourd'hui est veille de fête*

*Dieu est dans les saintes demeures  
Pleines de filles au grand cœur  
Nourries de la science du Prophète*

*Me voici en de sombres heures  
Ivre de liqueur  
Ma raison et moi en tête à tête.*

Dans un autre poème, il s'en prendra à la destinée tragique qui l'a malmené, une plainte à la foule qui l'écoute sans le distinguer vraiment du lot:

*.../ Le printemps n'a pas fleuri  
Je n'ai pas joui  
Mes jours on fini leur temps...*

Ces mots ont une si grande importance. Ils peuvent habiller n'importe qui à n'importe quel moment de la vie... Mais il est tout aussi certain qu'en matière de printemps, ces rimes revêtent alors une toute autre signification O combien porteuse d'idéaux de tout un peuple uni par des éternels déchirements quand à son identité véritable, sa **vérité vraie**.

Si MuhandUMuhand demeurera un exemple pour tous, un symbole incontournable de l'identité Kabyle, lui qui fera preuve de beaucoup d'humanité. Par ses rêves, sa dévotion, sa rage de vivre, sa notion de combat pour son idéal d'être libre de toutes contraintes imposées par la foule. Il restera profondément **Amazigh** et mourra en amazigh, c'est-à-dire en homme libre et libéré de la foule.

Il restera parmi ces grands hommes dont l'essence a participé à l'émergence d'une nation souveraine respectable et respectée, sauvegardée dans ses acquis par le sacrifice de sa progéniture, dans la perpétuation de ses valeurs et le respect de son héritage ancestral. Il restera adulé de tous et pour longtemps encore. Qui n'a pas un jour repris ses maximes ou ses rimes ? Combien se sont inspirés de lui pour respecter la tradition orale ?

Ce poème « **Avrid tha** » ( cette fois ) peut être le testament de Si Muhand U Mhand qui nous nargue encore d'outre-tombe. Autant d'interrogations sur le devenir de notre culture propre telle enseignée par ce grand maître au travers de sa poésie, encore une leçon de vie à l'affût de **vérités vraies** :

*Cette fois je m'en irai  
Amis pardonnons-nous  
Mais je n'ai que trop vécu  
Je veux aller en Tunisie  
Libre de visiter les saints  
Et les vertueux marabouts  
Mon cœur saigne  
Il brûle  
Et c'est difficilement que je résiste  
O ermites vertueux  
Je vous implore en tous pays  
Puissances qui déchaînez les vents*



***Dénouez nos ailes attachées  
Et changez notre état !***

***La tradition orale*** aura permis d'extirper de l'oubli tout un héritage ancestral. Il nous incombe dès lors de faire suivre à la génération à venir cette ***culture de nos traditions*** par chacun de nous et pour chacun d'entre nous...Et pour reprendre des termes si chers à Marguerite Taos Amrouche, « ***nous ne sommes pas forcément que des témoins des générations passées mais aussi ceux des générations à venir*** »...Ce n'est que comme cela que nous vaincrons« *cette foule* » aphone et aveugle, muette et obstinée, qui deviendra actrice d'un changement qui s'opérera dans sa prise de conscience. Ainsi elle rendra enfin le mérite dû à ses hommes de culture et les portera à la place qui leur revient au delà du cœur et de la mémoire collective bien plus au-delà des barrières du passé par dessus les ailes du futur...

## Le legs oublié de Si Mohand U Mhand

M. ACHOUR

De nombreuses sources s'accordent à dire que les poèmes connus de Si Mohand U Mhand ne représentent en nombre qu'une infime partie de son œuvre. Je suis d'autant plus enclin à le croire que si ma mémoire avait été attentive à tous les poèmes que j'ai été amené à écouter depuis que j'ai été en âge de comprendre, la somme en aurait été déjà de très loin supérieure à ce qui nous est resté des dits du poète.

Adolescent, j'ai fréquenté les zones de notre tadjmaât où se retirent plus volontiers en soirée les jeunes du village et c'est là, sans doute, que j'ai entendu pour la première fois le nom de Si Mohand U Mhand ; c'est là aussi que j'ai entendu, de la bouche certains de ces jeunes chuchoter ou déclamer à mi-voix quelques-unes des pièces qui me sont restées en tête et dont j'ai lu plus tard, chez Boulifa, Feraoun et Mammeri des variantes plus ou moins proches. Car, comme chacun sait, le mode de transmission a fait que les principales pièces ayant survécu à leur auteur ont subi des modifications successives qui les ont parfois considérablement éloignées de l'original. Mieux encore, la notoriété du poète-voyageur a suscité des vocations telles qu'il doit en toute certitude se trouver dans le corpus ayant fait l'objet d'une transcription, des neuvains que Si Mohand U Mhand renierait aujourd'hui s'il venait à ressusciter car ils ne sont pas de lui.

Cela dit, le phénomène Si Mohand U Mhand était jusqu'à il y a moins d'un demi-siècle, d'une réalité et d'une ampleur dont il n'a malheureusement été rendu compte avec exactitude nulle part. Dans nos bourgades archaïques où l'austérité s'apparentait fort au puritanisme, les références aux vers du poète errant émaillaient les conversations des jeunes et des moins jeunes, des femmes... Au hasard des sujets, il se trouvait toujours une citation pour illustrer un comportement, une attitude. Akken is yenna Si Mohand U Mhand : comme a dit Si Mohand U Mhand.

Il n'y a pas si longtemps de cela mais bien une quinzaine d'années tout de même mon père, Dieu ait son âme, ayant fait appel à un vieux maçon de la région, à l'époque plus qu'octogénaire, connu pour avoir été dans sa jeunesse, outre un excellent pratiquant de ce mode de construction appelé « tavia », un chasseur émérite mais également, à ses heures, virtuose de la flûte, joyeux drille et noctambule invétéré, un jour donc, j'ai pu me rendre compte que la marque de Si Mohand U Mhand est restée vivace dans l'esprit des générations nées à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

J'ai également, éprouvé les pires regrets liés au legs poétique de Si Mohand U Mhand. En effet, l'homme, qui a passé une quinzaine de jours à monter les murs des deux pièces de notre maison, a non seulement déclamé de mémoire et entre deux coups de truelle, à longueur de journée, un nombre incalculable de poèmes de notre barde national, mais il s'est appliqué également à relater plusieurs épisodes de la vie de Si Mohand U Mhand tels qu'il les avait entendu raconter dans sa jeunesse. Jusqu'au dernier acte dans cet « asqif nettmana » où il s'était promis de mourir en réplique à la prédiction de Cheikh Mohand U L'Hocine : a kinegh rebbi d'aghriv ». Pourquoi le regret ? Parce que, repartant d'Alger, un mois plus tard avec un magnétophone, j'appris que le village venait de porter en terre l'homme qui m'avait en de compte promis de me laisser enregistrer tout ce que lui n'avait jamais pu écrire.

## **Si Mohand U Mhand**

### **Cet errant de la vie et de l'amour**

**S. NEGROUCHE**

Si Mohand est un homme à qui la vie a tout enlevé après lui avoir tout donné. Un homme qui vit dans le basculement continu, dans l'errance et l'exil de son être. Il va devenir un voyageur inconditionnel au regard fin. Il va traverser la kabylie puis d'autres routes comme un authentique sociologue. Son cœur si trahi et désabusé finit par avoir la clairvoyance du prophète et ses mots retentissent à nos jours comme un retour d'insomnie. Il suffit d'y changer quelques noms, quelques lieux, voir de réécrire dans une poésie moderne, ou plutôt dans un langage contemporain, aucune ride ne s'y verra. C'est réellement l'expérience d'un anatomiste du comportement humain mais aussi de ce pays qui retombe à chaque fois dans le même cycle des choses et des événements.

Si Mohand ne cessera d'errer tout en recherchant la substance des choses et c'est dans l'amour qu'il croira la trouver ou la perdre. Il ira se blottir contre des seins inconnus et ne sera jamais juge de personne. La femme sera pour lui la délivrance, il est cet homme qui sait qu'il n'aboutira jamais à la stabilité et prie toutes les femmes de s'éloigner de lui. La femme devient ce sacré qu'il ne voudra pas souiller de son état de miséreux. Elle sera aussi dans les maisons closes de son passage, la confidente de ses soupirs intraduisibles. Il aime le plaisir de la même façon qu'il fume délicatement son herbe. Il renonce à toute vie sociale lorsqu'il comprend l'heure terrible et injuste qui a éloigné de lui famille et bonheur, qui l'a exilé sur sa propre terre.

La femme est la société aussi, à part entière, il ne la retire pas de l'ensemble, puisqu'il parle aux hommes et aux femmes pour interpeller le monde, elle est l'inaccessible stabilité, l'impossible retour au passé. En somme une autre vie qui n'est pas la sienne.

Si Mohand vit au centre d'un double miroir, celui d'une vie qui était la sienne et celui enfin de la vie qui l'a accueilli, celle de la rue, de la misère, du vagabondage, et il sait que son esprit est ailleurs. C'est un homme qui ne peut s'intégrer à aucune situation et la femme est un enjeu de cela d'où ses multiples métaphores entre l'amour qui représente pour lui le plaisir et la femme aimée qu'il imagine plus souvent dans la stabilité d'une maison de village. Ce genre de contradictions foisonne dans les dires du poète. Ainsi en parlant de dieu, de la foi et de la prière, il ne manque pas de rappeler que la déception et l'errance l'en ont éloigné pour le livrer à ces vices que sont l'herbe, l'absinthe et le plaisir de la chair.

Avait-il une position définie par rapport à la femme ? Il avait certainement une compassion et une solidarité effective face à toute forme d'injustice car il en était l'incarnation même. Il était parfaitement conscient d'une autre réalité que celle de sa société contemporaine et pour cela avait choisi de garder son habit de clochard incompris et torturé. Sa façon à lui de marquer son indignation et son désaccord face à l'inégalité et à l'illogisme de sa société.

## Si Muḥend d wid-is

Par: S. ZENIA

Asmekti n Si Muḥend di tizi n wass-a, yufa-aḡ-d neṭṭef imuyag seg ineẓman i aḡ yurzen ur sen-nufi tifrat. Ass-a, yezzi-d Iqern ḡef tmettant-is. Timetti t-id-yefkan, ur tuḥtam, tettnadi ḡef yiman-is. Ad teddu d Iqern amaynut, Iqern-is, tuggad i teffer tizi; adteqqim di Iqern yezrin tuggad tamettant. Teqqim d tamēelleqt, ur teqqim ur teddi. Tudert n temēelleqt am tin n tukrift.

Ussan n Imerta d wukmir i yedder Si Muḥend, d ussan i d-yezzin ass-a fell-aḡ. Dineẓman-nni ihebbren deg-s, i t-yesrehcen, i t-yessufḡen i lexlawi, i yesrehcen ilemziyen n wass-a yeffḡen i yigelman-nsen. Tamhersa yiwet-is, ainsī tebyu tekk-d, ula seg watmaten. Maca, ayḡef ur nceffu, ur nlemmed tiritin; ayḡef ur neskad iberdan uḡen widak ddbent lemḡani, ayḡef ur neṭṭafar iberdan ḡefren, iberdan yessufuḡen? Yal yiwen yeqqar: “d abrid-iw kan i yessufuḡen”. Nezga nzeggel tigrawliwin. Tin nga ad teffey d ccwal, ad teḡri. Dayemmi ahat i sent-nettales?

Si Muḥend, yeffey tamurt yekcem timura ḡef yimi-s yiwen wawal: “iberdan tuyem ur ssufuḡen”. Iger-asen tamawt d iberdan yennḡen am wid yessalayan s adrar melmi wwḡen tizi d tuḡalin. Iberdan yessufuḡen yenna-ten Si Muḥend s wawal-is d yigan-is. Timetti yerran tayri d Iear, timetti yettarzen idarren d ifassen, ula d allayen, d timetti itezzin ḡef yiman-is tuzzya i inurar taggara i turez d iman-is. Amek ara s-tekker I ucengu i s-d-yuḡen imnaren? Si Muḥend yenna-asen: “fsit arruz, syerset irebgan i tnefsit teqqimem d kunwi. Ula di tlemmast n ṭṭrad ur tettut tayri, ur tettut tudert”.

Netta, yeḡḡan imeryiyed di Ikanun, yettnusen i yegrisen, ur yelli d tiselbi am wakken i t-ḡesben wid-is “anfet-as kan winna d aḡcayci”. i t-yessemḡen i lexlawi ur yelli anagar tamharsa tafrensist, yesredwin tawacult-is deg yiwen wass, maca iger tamawt i tmetti-s, i wid-is, am akken ttekkin. Tamharsa-nsen tusa-d d tufirt, d tasmusamt, tettarez mebla tinelwa, tesgugum mebla tikmamin. Tamharsa n nnig umnar tugar tamhersa taberranit; tamharsa n nnig ikanun tteg iberzalen.

Si Muḥend yugi tiggugemt, yeggul: “ard yini”. Si Muḥend yugi arruz, yeggul: “ard inadi lweḡyat”. Anida tewwed tiṭ yaweḡ uḡar. Si Muḥend yugi ad yerr axxam, yeggul: “ur yezdiḡ axxam”, yezdeḡ iberdan. Yugi arruz n yemdanen; yugi arruz n lawleyya, ḡas akken yettēenni yer-sen. Yeggul ard yefsi rrebg i tnefsit, yesker yes-s. Anida yedda lebḡi yedda wul. Yeggul ur ḡkimen deg-s akken Ilan. Yemmut temmed nmmara-s, acku yemmut d ileli. D ileli ḡef wid akk d wayen akk i deg yewwet.

I nekkni s wat wass-a, nekkni i t-iḡemlen, i t-id-yemmektin ass-a, neggul am netta neḡ nemmekta-d kan Muḥend aḡcayci?

Di tmetti yettkabaren awal, izen yettaweḡ bab-is fiḡel aseḡzef fiḡel tunnḡa. Si Muḥend, teḡza tyita, iwala drus awal. Izen-ines ad t-yessiweḡ s ubrid amaynut, ad t-yessiweḡ s tfekka-s. Tafekka-s yefka-tt i iberdan yessawnen, i tḡaltin, i yiyezran, i igefran d ideflawen, i wegris d usemmiḡ akken ad amnen yemdanen ayen s-d-yettunefken d tidet. Tidet. yeskesmen iman-is d amdan. Tidet izedḡen tafekka n Si Muḥend. Tidet I d-iteffḡen seg imawen n wid fernen at Rebbi akken fernen imezwura, acku ulac amdan yefkan tarwiḡt-is I Rebbi d ugama d asfel ḡef yemdanen akken ad ḡren, anagar Imazanen. Maca nekkni nettaggad tidet.

Tecfiḡ asmi i k-utraren warrac s yiḡan d yezra almi k-ssufḡen i taddart? Ma tettud keḡḡ, imi ggtent ḡef yixf-ik, taddart-nneḡ tecfa. Tusiḡ-d terwiḡ-d amdun yersen, walan iman-nsen deg-k amzun walan deewessu, walan tillufḡa-nsen deg-k, walan tazmert-nsen yenneḡḡasen deg-k amzun, d tili-nsen..., dehmen-k si taddart akken ad

ttun. Llan ttun. Ass-nni ahat tfehmed tamsalt, yerna tfehmed-tt, timetti-inek ussan-nni, am tmetti-nney, imir-a, tettukru tidet. Cuff-itt s icekkiren ad k-tettawi deg yiciwi, inni as-d ayen yellan ad k-teđreg ad k-temđel. Timetti-inek akken I teqqim tuksan imedyazen tra kan iferraĥen.

Di tmetti yettagin šwab yer umdan – amdan i d-turew – tessalay bab n wawal yer udar n lwali acku amdan am wiyad ur yezmir a d-yefk wallay –is ma ur s-d-sbecben “at Rebbi”, ney “Ibađniyen” ayen ara d-yessiweđ yer umdan nniđen. Akken Si Muĥend, ur s-smuzgten yemdanen ar almi nnan tettunefk-as-d. Ula akken amek akken, tid-di-nni n umdan bu sin idarren yesmektay-asen-d lexšas-nsen, dya yeqqim kan d amdan am nutni. Akka I teđra d yimezwura, am Afer n Mdawruc. Tayti-ines tesgugem at n tmurt-is almi t-ran d agezzan, acku hedd ur s-yezmir di tyita n wawal d timegzi. Ħas akken ayen yenna d wayen yura yettwattu yur wid-is ar almi γ-t-id-mlan iberraniyen, nnan-aγ: “argaz-a, nnwen”.

Irgazen-a d-yettwabadren “yerza-d yer-sen lmelk”, yessers-asen lamana, zegren yes-s akud-nsen. I imir-a, yessen-d lmelk abrid ney ttraĥun tirza-s akken ad yali wazal i waggagen **yejjujden** seg waṭṭan n yemdanen? Ħas llan wid yebuben **leybayen** n tmetti-nsen, ur sen-igir hed tamawt. Bubben-ten s tuffra, ur **suγen**, ur nnin. Ččan-tt kan yer wul, susmen. Timetti, tezga tettnadi-ten, tettnadi anwa ara s-yebbiben **leybayen**-ines; tezga tettnadi-ten, yili deg-s i netlen.

Si Muĥend, ttnadin- t medden i wawal, yef kra d tuqqa n tasa, yef kra d ccira, yef wiyad d tađsa. Wid t-yettnadin i teđsa melmi s-slan a s-d-smektin Iħala-s d wazal-is yerzen. Ma ixab, ma yufrar-d yef kra n wulawen, yezra ma yeslek i irregmat d uhuccu, d awal-is yettħazen i t-iselken. Wama wid-is rran-t ger wid yeffyen abrid, yezger tilisa. Yak ula d gma-s iyunfa-t, inekr-it. Gma-s ibedden tamurt, ibedden talaba, ibedden tutlayt, yezwin lašel-is yessamsen i iman-is wayeđ, iwala di Si Muĥend Amezwara n imelluza yerzen deg iseγ. Yettinif fell-as am bu waṭṭan uhajer.

Si Muĥend yejreħ wul-is, ula d gma-s ibeddel lašel. Tengelwa tegnit fell-as, ur t-tewwi tmurt ur t-yerfid igenni. Yiwen ibeddel adrum s weγrum, wayeđ yef udrum yectaq aγrum. Yili yiwen uεekkaz i ten-yewwten. Tif Imut tudert am ta Yak asmi yettef tasga n umuđin, yer taggara n tudert-is, ur d-yerzi hedd fell-as. Yedder d aγrib di tmurt is, yemmut d aγrib di tmurt-is.

Necfa-d i bab n wawal, melmi yewwet yellin-d iγallen. Yak awal tħafaren-t yigiten Dacu n usirem yellan dg wid isellen yellin-asen. Si Muĥend ĥemmlen a t-id-bedren, yenna-d ayen ran a t-id-inin. Netta yuγen amkan ger iqrđalen ĥemmlen ad ssalin yes-s azal-nsen “akken i s-yenna si Muĥend deg wawal-is, ad fell-as yeefu Rebbi yeefu-yay”.

Si Muĥend, melmi d-yenna ayen i ten-iceyben ggen-t, yellaz ney **yenħaf**, anagar at wul leqqaqen i **s-yettaṭṭafen** afus. Imi s-tettunefk, yillen yettunefk-as ula d cci n ddunit, kra ur t-ixuš. Amek tga tmetti **yeγgan iqrđalen**-is, am Si Muĥend, đæen. Ħas ismawen nsen nudan leerac, nnan timura? Neγ yiwen am Si Muĥend d **tacriđt** kan, am **tecřiħin** nsen yerkan ur tent-ttwalin γas ma duddint, **sursđent**, a sent-anfen ad zzin fell-assent yizan jjint ney đrint? Amek tga tmetti itettun, **yettγunfun iqrđalen**-is?

Ad iniγ d timetti yettun iman-is, tezzer di zman anagar nettat tedder deg-s. Ahat dayemmi ur tengir ur tbeddel udem? Ad iniγ **dayen** d timetti yeddren d **tayribt** di tmurt-is. Amek i tezmer ad **tesħisef** yef **uγrib nniđen**. Ad **tesseħbiber** kan yef winna yellan yezga gar wallen-is, ma yeffey ney yebya ad yifrir γas s wawal, γas yettunefk-as, winna, ad terr iman-is, amzun ur yelli seg-s. A s-**teđru** am **uđad** yesmundlan tiť.

Ħef wayen akk i d-ittwabadren i usawen I yeqqim usefru n Si Muĥend d amaynut, γas yezzi-d fell-as lqern. Asefru-ines yeqqim usefru n Si Muĥend d amaynut, γas yezzi-d fell-as lqern. Asefru-ines yeqqim d amiran. **Tiqriħin** yedder umedyaz di tallit-is rzant-aγ ass-a di tallit-nney, ad **tyilleđ** tezzi-d am **teħbult**.

Tamettant-nni n **leyder** i t-izeglen di **temzi** imi ur d-yenqir deg udem-is ula d **anzed**, terza-d fell-aγ ass-a terra-d ttar imi tikkelt-a d **ilemziyen ilammađen** i tcellef.

Tezzi-d tallit n Si **Muħend** (ur d-yeddi yid-s), taf-aγ-d izdeγ-aγ ccwal. Aekkaz-nni i tessers fransa refden-t wiyađ, widak-nni d-yulin γef tfekkiwin n tlawin d yergazen i d-tefka tmurt-a, widak-nni i d-yesken Si **Muħend** s **uđad** ma tecfam « ccifan-nni yettqewwiden », mazal ttqewwiden fell-aγ ar ass-a. Ass-a d nutni i yelsan llebsa n lqať.

Si **Muħend** iru γef wid-is, iru γef tmurt-is, iru γef tallit-is yessulsen. I wid **yerzen** ass-a anwa ara ten-irun, imi Imelk-nni d-irezzun γef imusnawen d imedyazen tura yeggugem? Anwa izemren ad yerfed asefru ass-a mebla ma nenna-yas ma tettunefk-ak? Ula d aseqqif-nni n tmana yerruri, ur d-yeqqim deg-s **uzru**.

## *Talya n isefra n Si Muḥand U Mḥand*

Par: Muḥand Akli Salḥi

Deg weḍris-agi, ad ɛərḍey ad selḍey talya n isefra n Si Muḥand U Mḥand. Llan yakan wid i d-yesfehmen amek yebna usefru i yexdem umedyaz-agi. D acu kan, rray i d-fkan, iban-iyi-d ur iṛeṣṣa ara yef wayen isehḥan. Rray-agi, yebna yef sin imenzayen. Yiwen yeqqar-ed : afir n teqbaylit, yebna yef umḍan n tunṭiqin deg wafir. Wayeḍ, yeqqar-ed : d tameyrut i d taggara n wafir. S wakka, asefru n Si Muḥend U-Mḥend, akken i t-id-nnan at rray-agi, yebna yef ttesea n yefyar. Ifyar-agi, ferqen yef tlata n tseddarin. Yal taseddart, tsesa tlata n yefyar. Afir amezwaru d wis tlata deg-sen sebaa n tunṭiqin, ma d wis sin d bu-xemsa n tunṭiqin. Gas akken, ifyar imenza di yal taseddart, mxalafen deg umḍan n tunṭiqin, ttemṣadan : seān yiwet n tmeyrut. S umata, ttudun-d azenziy-agi akken ad d-sfehmen talya n usefru n Si Muḥand :

Ddunit la tetṭawal	7 a
a lfahem n wawal (bb°awal)	5 a
aṭas di medden ay tṭur	7 b

Yaḥetṭrah di zik n lḥal	7 a
mi lliy d mul lmal	5 a
isem-iw di leṛrac meḥur	7 b

Tura mi nsenned s uffal	7 a
nezga-d la nettmal	5 a
nettak lyelb i leṛur	7 b

Amenzay amezwaru (amḍan n tunṭiqin), ur tesseiḍ d acu ara d-yini yiwet fell-as. Di tmedyazt n leqbayel, d tunṭiqat kan i d tayunt n tkatit. Tayunin niḍen, am uḃdebbu d tehri n teyrri, ur isaweḍ ara unadi ad d-yesken azal-nsent di lebni n wafir d tyessa n wakat.

Ma d amenzay wis sin (taggara n wafir) ad yili fell-as wawal. Ma yella d tameyrut i d-immalen taggara n wafir , i "wafir" ur nesɛi tameyrut amek ara yeɛqel yiwet taggara-s ? Tagi, d tamenzut. Tis snat : ma yella d tameyrut i d talast n wafir, ihi anda ur telli ara tmeyrut ur ittili ara wafir (?). Ayagi, ur t-iqebbel ara leqɛel acku ttilin yefyar mebla tameyrut. Isefra n tantala tacelḥit (amarg), ur seān ara tameyrut. Tis tlata : ur ittuneḥsab yimesli (ney tunṭiqat) d tameyrut alama yuḃal-ed (ney tuḃal-ed) sin iberdan di taggara n sin inan yemxalafen. Lmeena-s : alama yella ṣṣda. Gef wayagi i s-qqaren at zik : "inan-agi mṣadan". Tin yer-s, ur issefk ara ad nesbadu afir iman-s mebla ma nenuda yef wassayen-ines akk d yefyar niḍen i t-id-izwaren ney i t-id-iḍefren. Ur issefk ara ad nettu : afir d aferdis deg usefru, mačči iman-s i

yettili. Akken ad yuḡal yini (yal ini) d afir, issefk ad yili yini wayeḍ ukkud yeddukel ama s tmeyrut ama s wakat; akken zemren ad dduklen s tmeyrut akk d wakat.

Ma yella, tettuneḥsab tmeyrut (d nettat i) d talast n wafir, ad yuḡal usuref, *seg wafir yer wayeḍ*, d tulumist tagejdant di tkatit n teqbaylit. Ayagi, yuseḡ akken ad t-yeqbel yiwen imi di tmedyazin timawin, s umata, afir d ini yemmden di tmenna, di tseddast akk deg unamek. Afir, mačči d tmeyrut i d-yeskanayen taggara-s maca d tadukli n tmenna-ines, d tadukli n tseddast-is akk d tdukli n unamek-ines. S wakka, ayen iḥesben wiyaḍ, ama d Bulifa, ama d Ferḡun neḡ d Mæmmeri, d afir, ḡur-i d aḥric n wafir. Asefru n Si Muḥend, ihi, ur yelli d asefru i yesḡan tesḡa yefyar. Yesḡa kan tlata yefyar :

Ddunit la tettiḡawal, a lfahem n wawal (bb°awal), aṡas di medden ay tḡur

Yaḥetṡrah di zik n lḡal, mi lliḡ d mul lmal, isem-iw di leḡrac mechuḡ

Tura mi nsenned s uffal, nezga-d la nettmal, nettak lḡelb i leḡruḡ

Yal afir yesḡa tlata n yeḥricen. Yal afir, deg-s 19 n tunṡiqin. S umata, akat n wafir d 7-5-7 n tunṡiqin.

Akken ad yefreq wafir d tunṡiqin, issefk ad iḍfer yiwen kra n ilugan. Ilugan-agi, qqnen ḡer tḡessa d leḥsab n tunṡiqin. Di teqbaylit, llant setta (06) tewsatin n tunṡiqin :

- 1- Tayri,
- 2- tayri+targalt,
- 3- tayri+targalt+targalt,
- 4- targalt+tayri
- 5- targalt+tayri+targalt
- 6- targalt+tayri+targalt+targalt

Deg tewsatin-agi n tunṡiqin, ad yeḥṡu yiwen : ulac tunṡiqt i ibeddun s snat n tergalin, akken ulac tin ikeffun s tlata n tergalin.

Ilugan n leḥsab n tunṡiqin d wigi:

- 1- ulac tunṡiqt ikeffun s tayri tilemt.
- 2- Ad tettwaḥseb tayri tilemt :
  - mi ara tili uqbel targelt ittfakan awal.
  - mi ara tefreq tlata n tergalin
  - mi ara d-tezwir snat n tergalin neḡ tikwal targalt yesden
- 3- Ur tettwaḥsab ara tayri tilemt mi ara tili uqbel targalt ikeffun awal ma yella awal-agi iḍfer-it-id wayaḍ ibeddun s tayri.
- 4- Mi ara mlilent snat tiḡra, ad tettwakkes yiwen, ur tettwaḥsab ara. Ad ttwaḥsebent di snat ma yella ikcem-d ger-asent yimesli "y" neḡ imesli "w".

Ma yeḍfer yiwen ilugan-agi yeqqnen ḡer tḡessa, d umseḍfer d leḥsab n tunṡiqin, ad d-ittaf, deg usefru n Si Muḥend, 19 n tunṡiqin di yal afir. 19 tunṡiqin-agi, ferqent ḡef tlata yeḥricen. Amenzu,



yesəa 7 tunṭiqin, wis sin 5 tunṭiqin, ma d wis tlata 7 tunṭiqin.  
Amedya :

Ed du nit la tett ya wal # al fa hem bb°a wal # a ʃas di medd na yet yur  
Ya ʃett ʃah di zik el ʃal # mi lliy ed mull mal # is miw di leʃ ʃac mec hur  
Tu ra min sen ned su ffal # nez gad la nett mal # net ta kel yel bi leʃ ʃur

Akat n yefyar n usefru-agi d 7-5-7-tunṭiqin, mačči d 19 tunṭiqin. Amḍan 19, immal-ed kan teyzi n wafir. Ma yella 7-5-7-tunṭiqin yeskanay-d tuddsa tagensayt n wafir. Lmeəna-s : akat n wafir. Deg usefru-agi, s umata akken i yella lʃal deg isefra akk n Si Muḥend, ifyar əedlen deg teyzi akken diyen əedlen deg wakat. Teyzi n wafir akk d wakat d sin iswiren yemxalafen. ʒer-sen ad d-yernu weswir wis tlata: aswir n wanya. Teyzi n wafir, immal-itt-id wemḍan n tunṭiqin deg wafir. Deg weswir-agi, werəad ferqent tunṭiqin d iḥricen. Akat, yettili s tuddsa n tunṭiqin n wafir. Tettili-d tuddsa s ufra n tunṭiqin-agi d iḥricen. Ma yella d anya, yettban-ed s umseḍfer n tunṭiqin tyezfənin akk d tunṭiqin tiwezlanin. Anya deg yefyar n Si Muḥend yebna yef 4-3-4 n tunṭiqin tiyezfənin. Issefk ad iʒer yiwen ayagi : snat n tunṭiqin tiwezlanin yemseḍfəren ttwaḥsabent d yiwen n tunṭiqat yezzifen.

S wakka, zemrey ad d-iniɣ yef usefru n Si Muḥend d asefru yebnan yef tlata leʃnaf n umsadeɣ : amsadeɣ deg umḍan n tunṭiqin yettilin di yal afir (19 n tunṭiqin), amsadeɣ deg wakat (7-5-7) akk d umsadeɣ deg wenya (4-3-4).

Tameyrut deg usefru n Si Muḥend U-Mḥend, deg-s snat n tewsatın. Yiwet, d tameyrut tagensayt; tettili di taggara n sin yeḥricen imenza n yal afir. Tayed, d tameyrut tanirit, tettili di taggara n weḥric wis tlata di yal afir. Snat tewsatın-agi n tmeyrut, ttakkent-ed anagraw n ʃda deg usefru. Anagraw-agi n ʃda, iga d azeṭṭa yesdukklen ifyar n usefru. Yebna unagraw-agi n ʃda yef umcabi d umgared ger tmeyra deg usefru.

<b>Afir amenzu</b>	.....(w)al #.....(w)al #.....	ur
<b>Afir wis sin</b>	.....(h)al #.....(m)al #.....	ur
<b>Afir wis tlata</b>	.....(f)al # .....(m)al #.....	ur

Tameyrut, ɣer-s snat n twuriwin. Tamenzut, d tawuri n ucebbeh n usefru. Tis snat, d tawuri n tuddsa.

## Amawal

Akat : *mètre*

Amenzay: *principe*

Anagraw : *système*

Anya : *rythme*  
Takatit : *métrique*  
Tameyrut : *rime*  
Tameyrut tagensayt : *rime interne*  
Tameyrut tanirit : *rime externe*  
Tawuri (tiwuriwin) : *fonction (s)*  
Tuddsa : *organisation*  
Tunṭiqṭ : *syllabe*

## **Tiybula**

- Boulifa Si Amar Ben Saïd (1990), *Recueil de poésies kabyles*, Awal.
- Bounfour Abdellah, 1999, *Introduction à la littérature berbère. I. La poésie*, Paris/Louvain : Peeters.
- Mammeri Mouloud 1969, *Les isefra : poèmes de Si Mohand Ou-Mhand : textes berbères et traduction*, Paris : François Maspero.
- Salhi M.A. (1996) *Eléments de métrique kabyles : étude sur la poésie de Si Mha Oumhand*, Mémoire de Magister, Université de Tizi-Ouzou.
- Salhi M.A. (1998) "Eléments de métrique kabyles : étude sur la poésie de Si Mha Oumhand", *Anadi : revue d'études amazighes*, n° 2, pp. 73-90.

## Azamul di tmedyazt n Si Muḥend u Mḥend

**جلالوي محمد**

جامعة نيزي وزو  
كلية الآداب والعلوم الإنسانية  
معهد اللغة والثقافة الأمازيغية

Mallarmé                      Rimbaut                      Baudelaire                      :

:

« »

- Tagut - :  
... ssmayem - Lemwaji - Asyax

Lefjer - Tafsut - Tafat - :  
... **Ajeğğig** -

.(1)

Berka-k nnyec n tneqqlin  
A win ur nessin  
Telhaḍ kan d yiman-ik  
Lexrif hat yer teḥdayin  
Mkul id d win  
Ala kečč d ddraε-ik

دعك من حرث الحقول  
أيها المسكين الغفول  
ألهمت نفسك بذات العمل  
التين عند الفتيات  
ناضج في كل الأوقات  
قطفه يسير من غير كلل

- » :

« Lexrif

« Lexrif » :

(1) Boulifa, (A.S.) Recueil de poésies kabyles, éd, Awal, Paris, Alger, 1990, p. 159.

...

.(1)

Ata wul-iw ineggi  
Metley-t yer Ibuji  
Ilan di lefnaṛ teḥbes  
Skud treq tettribi  
Si üüehḍ n tnessi  
Accema, accema tneqqes  
Teğğa amkan-is d lxali  
Tafat-is texsi  
Yeqqel tṭlam yessulles

إن قلبي في خفقان  
كشمعة الشمعدان  
في جوفه سجن واحتراق  
من ضيائها الذوبان  
بفعل حرقه النيران  
تدنو رويدا للاختناق  
وبالفراغ امتلأ المكان  
حين غاب الضياء في الآن  
وحل الظلام في الأفق

... .

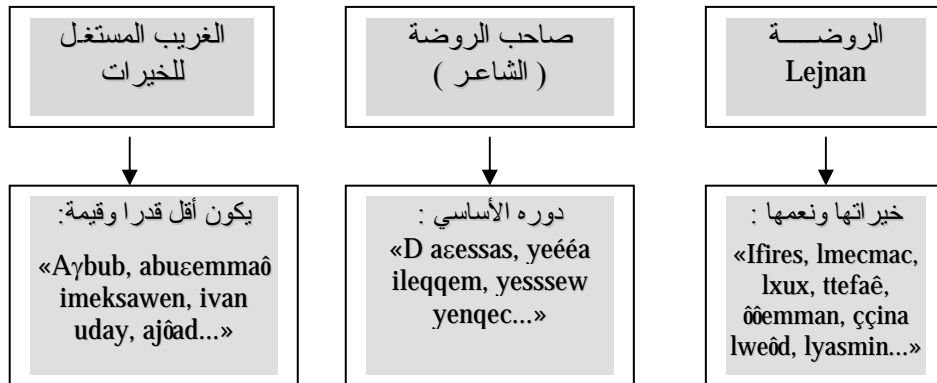
« Üüehv n tnessi - »

« Tafat-is texsi - »

---

<sup>(1)</sup> Boulifa, (A.S.), op, cit, p. 119.





«

»

